HISTOIRE

NATURELLE.

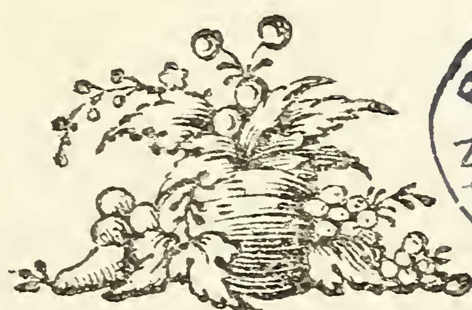
OISEAUX, TOME IV.

1
d
B

HISTOIRE
NATURELLE,
GÉNÉRALE
ET PARTICULIERE,

PAR M. LE COMTE DE BUFFON, INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE ET DE CELLE DES SCIENCES, &c.

Oiseaux, Tome IV.





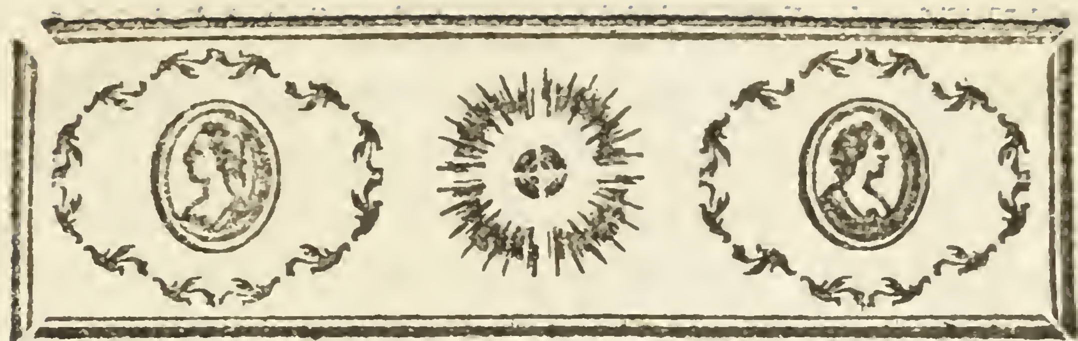
AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXV.





1. Le Paon. 2. La Paone.



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.



*LE PAON (a).

Voyez planche I de ce Volume, fig. 1, le mâle; & fig. 2, la femelle.

Si l'empire appartenoit à la beauté, & non à la force, le paon seroit, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la Nature ait versé ses trésors avec plus de

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 433, le mâle; & 434, la femelle.

(a) Le Paon. En Grec, Ταως; en Latin, *Pavo*; en Espagnol, *Pavon*; en Italien, *Pavone*; en Allemand, *Pfau*; en Anglois, *Peacock*; en Suédois, *Paofogel*; en

profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes & sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné ; une aigrette mobile & légere, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête & l'élève sans la charger ; son incomparable plumage, semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre & frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non seulement la Nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel & de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, & en a fait un tableau unique, où elles tirent de leurs mélanges avec des nuances plus sombres, & de leurs oppositions entr'elles, un nouveau lustre & des effets de lumière si sublimes que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible & seul dans un beau jour de printemps ; mais si sa femelle vient tout-à-coup à paroître, si les feux de l'amour se joignant aux secrettes influences de la saison, le tirent de son repos,

---

Polonois, *Paw*. --- Paon. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, *page 233*. --- *Pavo*, Gesner. *Avi. page 656*. *Pavo*. Frisch, planche *CXVIII*, avec une figure coloriée du mâle.

lui inſpirent une nouvelle ardeur & de nouveaux deſirs; alors toutes ſes beautés ſe multiplient, ſes yeux s'animent & prennent de l'expreſſion, ſon aigrette s'agite ſur ſa tête & annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de ſa queue déploient, en ſe relevant, leurs richeſſes éblouiſſantes; ſa tête & ſon cou ſe renverſant noblement en arriere, ſe deſſinent avec grace ſur ce fond radieux, où la lumiere du ſoleil ſe joue en mille manieres, ſe perd & ſe reproduit ſans ceſſe, & ſemble prendre un nouvel éclat plus doux & plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées & plus harmonieuſes; chaque mouvement de l'oiſeau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans & fugitifs, ſans ceſſe remplacés par d'autres reflets, & d'autres nuances toujours diverſes & toujours admirables.

Le paon ne ſemble alors connoître ſes avantages que pour en faire hommage à ſa compagne, qui en eſt privée ſans en être moins chérie; & la vivacité que l'ardeur de l'amour mêle à ſon action, ne fait qu'ajouter de nouvelles graces à ſes mouvemens, qui ſont naturellement nobles, fiers & majeſtueux, & qui, dans ces momens ſont accompagnés d'un murmure énergique & ſourd, qui exprime le deſir [*b*].

Mais ces plumes brillantes qui ſurpaſſent

(*b*) *Cum ſtridore procurrens.* Palladius, *de Re ruſtica*, lib. I, cap. XXVIII.

en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, & tombent chaque année (*c*); le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, & cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dûs à sa beauté; car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention & des louanges; & qu'au contraire, lorsqu'on paroît le regarder froidement & sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors & les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis long-temps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire; ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topase, qui doit être regardé comme son pays natal: c'est de-là qu'il a passé dans la partie occidentale de l'Asie, où, selon le témoignage positif de Théophraste cité par Pline, il avoit été apporté d'ailleurs (*d*); au lieu qu'il ne paroît

(*c*) *Amittit pennas cum primis arborum frondibus; recipit cum germine earumdem.* Aristot. *Hist anim.* lib VI, cap. IX.

(*d*) *Quippe cum Theophrastus tradat invectitias esse in Asiâ etiam columbas & pavones.* Plinii, *Hist. nat.* lib. X, cap. XXIX.

pas avoir paſſé de la partie la plus orientale de l'Aſie, qui eſt la Chine, dans les Indes : car les voyageurs s'accordent à dire, que quoique les paons ſoient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y tranſporte des autres pays (*e*), ce qui prouve au moins qu'ils ſont très rares à la Chine.

Elien aſſure que ce ſont les Barbares qui ont fait préſent à la Grèce de ce bel oiſeau (*f*), & ces Barbares ne peuvent guere être que les Indiens ; puiſque c'eſt aux Indes qu'Alexandre, qui avoit parcouru l'Aſie, & qui connoiſſoit bien la Grèce, en a vu pour la premiere fois (*g*) : d'ailleurs, il n'eſt point de pays où ils ſoient plus généralement répandus & en auſſi grande abondance que dans les Indes. Mandeſſo (*h*) & Thévenot (*i*) en ont trouvé un grand nombre dans la province de Guzaratte ; Tavernier dans toutes les Indes, mais particuliérement dans les territoires de Baroche, de Cambaya & de Broudra (*k*) ; François Pyrard aux en-

(*e*) Navarette, Deſcription de la Chine, pag. 40, 42.

(*f*) *Ex Barbaris ad Græcos exportatus eſſe dicitur, primum autem diu rarus.* Elien, Hiſt. Anim, lib. V, cap. XXI.

(*g*) Elien, *Hiſt. Anim.* lib. V, cap. XXI.

(*h*) Mandeſſo, Voyage des Indes, tom. II, livre I, pag. 147.

(*i*) Thévenot, Voyage au Levant, tom. III, p. 18.

(*k*) Voyage de Tavernier, tom. III, liv. I, page 57 & 58.

virons de Calicut (*l*) ; les Hollandois sur toute la côte de Malabar (*m*) ; Lintscot dans l'isle de Ceylan (*n*) : l'Auteur du second voyage de Siam, dans les forêts sur les frontieres de ce royaume, du côté de Camboge (*o*), & aux environs de la riviere de Meinam (*p*) ; Le Gentil à Java ; Gemelli Carreri dans les isles Calamianes (*q*), situées entre les Philippines & Borneo. Si on ajoute à cela que dans presque toutes ces contrées, les paons vivent dans l'état de sauvage, qu'ils ne sont nulle part, ni si grands (*r*), ni si féconds (*s*), on ne pourra s'empêcher de regarder les Indes comme leur climat naturel (*t*) ; & en effet, un si bel oiseau ne pouvoit guere manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse

(*l*) Voyages de François Pyrard, tom. I, pag. 426.

(*m*) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, tom. IV, pag. 16.

(*n*) J. Hugonis Lintscot *Navigatio in Orientem*, page 39.

(*o*) Second Voyage de Siam, pag. 75.

(*p*) *Idem*, pag. 248.

(*q*) Gemelli Carreri, Voyage autour du monde, tom. V, pag. 270.

(*r*) *Sunt & pavones in Indiâ maximi omnium.* Ælian. *de naturâ Animal.* lib. XVI, cap. 11.

(*s*) Petrus Martyr, *de Rebus Oceani*, dit que les paons pondent aux Indes de vingt à trente œufs.

(*t*) Voyez Seconde Relation des Hollandois, p. 370.

en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, & qui doit être regardé comme le climat du luxe de la Nature : cette opinion est confirmée en quelque sorte par le texte sacré; car nous voyons que les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de Salomon rapportoit tous les trois ans; & il est clair que c'est ou des Indes, ou de la côte d'Afrique la plus voisine des Indes, que cette flotte, formée & équipée sur la mer rouge *(u)*, & qui ne pouvoit s'éloigner des côtes, tiroit ses richesses : or, il y a de fortes raisons de croire que ce n'étoit point des côtes d'Afrique; car jamais voyageur n'a dit avoir apperçu dans toute l'Afrique, ni même dans les isles adjacentes, des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres & naturels à ce pays, si ce n'est dans l'isle de Sainte-Hélène, où l'amiral Verhowen trouva des paons qu'on ne pouvoit prendre qu'en les tuant à coups de fusil *(x)*; mais on ne se persuadera pas apparemment que la flotte de Salomon qui n'avoit point de boussole, se rendît tous les trois ans à l'isle de Sainte-Hélène, où d'ailleurs, elle n'auroit trouvé ni or, ni argent, ni ivoire, ni presque rien de tout ce qu'elle cherchoit *(y)* : de plus,

(*u*) Voyez le troisieme livre des Rois, chap. IX, v. 26

(*x*) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, tom. IV, pag. 161.

(*y*) *Aurum, argentum, dentes elephantorum, & simias & pavos.* Reg. lib. III, cap. X, v. 22.

il me paroît vraisemblable que cette isle, éloignée de trois cents lieues du continent, n'avoit pas même de paons du temps de Salomon; mais que ceux qu'y trouverent les Hollandois y avoient été lâchés par les Portugais, à qui elle avoit appartenu, ou par d'autres, & qu'ils s'y étoient multipliés d'autant plus facilement, que l'isle de Sainte-Hélène n'a, dit-on, ni bête venimeuse, ni animal vorace.

On ne peut guere douter que les paons que Kolbe a vus au cap de Bonne-espérance, & qu'il dit être parfaitement semblables à ceux d'Europe, quoique la figure qu'il en donne s'en éloigne beaucoup (z), n'eussent la même origine que ceux de Sainte-Hélène, & qu'ils n'y eussent été apportés par quelques-uns des vaisseaux Européens, qui arrivent en foule sur cette côte.

On peut dire la même chose de ceux que les voyageurs ont apperçus au royaume de Congo (*a*) avec des dindons qui certainement n'étoient point des oiseaux d'Afrique, & encore de ceux que l'on trouve sur les confins d'Angola, dans un bois environné de murs, où on les entretient pour le Roi du pays (*b*) : cette conjecture est fortifiée

(z) Voyez l'Histoire générale des Voyages, tom. V, planche XXIV.

(*a*) Voyage du P. Vandenbroeck, dans le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, tom. IV, pag. 321.

(*b*) Relation de Pigafetta, pag. 92 & suiv.

par le témoignage de Bosman, qui dit en termes formels qu'il n'y a point de paons sur la Côte-d'or, & que l'oiseau pris par M. de Foquembrog & par d'autres, pour un paon, est un oiseau tout différent appellé *kroon-vogel* (c).

De plus, la dénomination de paon d'Afrique, donnée par la plupart des voyageurs aux demoiselles de Numidie [d], est encore une preuve directe que l'Afrique ne produit point de paons; & si l'on en a vu anciennement en Lybie, comme le rapporte Eustathe, c'en étoit sans doute qui avoient passé ou qu'on avoit portés dans cette contrée de l'Afrique, l'une des plus voisines de la Judée, où Salomon en avoit mis longtemps auparavant; mais il ne paroît pas qu'ils l'eussent adoptée pour leur patrie, & qu'ils s'y fussent beaucoup multipliés, puisqu'il y avoit des loix très sévéres contre ceux qui en avoient tué, ou seulement blessé quelques-uns [e].

Il est donc à présumer que ce n'étoit point des côtes d'Afrique, que la flotte de Salomon rapportoit les paons, des côtes d'Afrique, dis-je, où ils sont fort rares, & où l'on n'en trouve point dans l'état de sauvage; mais bien des côtes d'Asie où ils abondent,

---

(c) Voyage de Guinée, lettre XVe. pag. 268.

(d) Voyez Labat, vol. III, pag. 141; & la Relation du Voyage de M. de Genes au détroit de Magellan, par le sieur Froger, pag. 41.

(e) Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 5.

où ils vivent presque par-tout en liberté, où ils subsistent & se multiplient sans le secours de l'homme, où ils ont plus de grosseur, plus de fécondité que par-tout ailleurs, où ils sont en un mot, comme sont tous les animaux dans leur climat naturel.

Des Indes ils auront facilement passé dans la partie occidentale de l'Asie; aussi voyons-nous dans Diodore de Sicile, qu'il y en avoit beaucoup dans la Babylonie: la Médie en nourrissoit aussi de très beaux, & en si grande quantité, que cet oiseau en a eu le surnom d'*avis Medica* [*f*]. Philostrate parle de ceux du Phase, qui avoient une huppe bleue [*g*], & les voyageurs en ont vu en Perse [*h*].

De l'Asie ils ont passé dans la Grèce, où ils furent d'abord si rares, qu'à Athènes on les montra pendant trente ans à chaque néoménie comme un objet de curiosité, & qu'on accouroit en foule des villes voisines pour les voir [*i*].

On ne trouve pas l'époque certaine de cette émigration du paon de l'Asie dans la

---

(*f*) Aldrovande, *Ornith.* tom. II, pag, 12.

(*g*) *Ibidem*, *pag.* 6.

(*h*) Thévenot, Voyage du Levant, tom. II, pag. 200.

(*i*) *Tanta fuit in urbibus pavonis prærogativa, ut Athenis tàm à viris quàm à mulieribus statuto pretio spectatus fuerit; ubi singulis noviluniis & viros & mulieres admittentes ad hujusmodi spectaculum, ex eo fecére' questum non mediocrem, multique è Lacedemone ac Thessaliâ videndi causâ eò confluxerint.* Ælian, *Hist. Animal.* lib. V, cap. XXI.

Grèce ; mais il y a preuve qu'il n'a commencé à paroître dans ce dernier pays, que depuis le temps d'Alexandre, & que sa premiere station au sortir de l'Asie, a été l'isle de Samos.

Les paons n'ont donc paru dans la Grèce que depuis Alexandre ; car ce conquérant n'en vit pour la premiere fois que dans les Indes, comme je l'ai déjà remarqué, & il fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défendit de les tuer sous des peines très sévéres ; mais il y a toute apparence que peu de temps après Alexandre, & même avant la fin de son règne, ils devinrent fort communs ; car nous voyons dans le poëte Antiphanes, contemporain de ce Prince, & qui lui a survécu, qu'une seule paire de paons apportée en Grèce s'y étoit multipliée à un tel point, qu'il y en avoit autant que de cailles [*k*] : & d'ailleurs, Aristote qui ne survéquit que deux ans à son Elève, parle en plusieurs endroits des paons comme d'oiseaux fort connus.

En second lieu, que l'isle de Samos ait été leur premiere station à leur passage d'Asie en Europe, c'est ce qui est probable par la position même de cette isle, qui est très voisine du continent de l'Asie ; & de plus, cela est prouvé par un passage formel de Menodotus [*l*] ; quelques-uns même forçant le

(*k*) *Pavonum tantummodo par unum adduxit quispiam raram tunc avem, nunc vero plures sunt quam coturnices.*

(*l*) *Sunt ibi pavones Junoni sacri, primi quidem in Sa-*

sens de ce passage, & se prévalant de certaines médailles Samiennes fort antiques, où étoit représentée Junon avec un paon à ses pieds [*m*], ont prétendu que Samos étoit la patrie premiere du paon, le vrai lieu de son origine, d'où il s'étoit répandu dans l'Orient comme dans l'Occident; mais il est aisé de voir, en pesant les paroles de Menodotus, qu'il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'on avoit vu des paons à Samos, avant d'en avoir vu dans aucune autre contrée située hors du continent de l'Asie, de même qu'on avoit vu dans l'Eolie [ou l'Etolie], des méléagrides qui sont bien connues pour être des oiseaux d'Afrique, avant d'en voir en aucun autre lieu de la Grèce [*Velut..... quas meleagridas vocant ex Ætoliâ*]: d'ailleurs, l'isle de Samos offroit aux paons un climat qui leur convenoit, puisqu'ils y subsistoient dans l'état de sauvage [*n*], & qu'Aulugelle regarde ceux de cette isle comme les plus beaux de tous [*o*].

---

mo editi ac educati, indeque deducti ac in alias regiones devecti, veluti Galli è Perside & quas Meleagridas vocant ex Æolia [seu Ætolia]. Vide Atheneum, lib. IV, cap. XXV.

(*m*) On en voit encore aujourd'hui quelques-unes, & même des médaillons qui représentent le temple de Samos avec Junon & ses paons. Voyage du Levant de M. de Tournefort, tom. I, pag. 425.

(*n*) *Pavonum greges agrestes transmarini esse dicuntur in insulis Sami in luco Junonis*... Varro, *de Re rusticâ, lib. III, pag. VI.*

(*o*) Aulugelle, *Noct. Atticæ, lib. VII, cap. XVI.*

Ces

Ces raiſons étoient plus que ſuffiſantes pour ſervir de fondement à la dénomination d'oiſeau de Samos, que quelques Auteurs ont donnée au paon ; mais on ne pourroit pas la lui appliquer aujourd'hui, puiſque M. de Tournefort ne fait aucune mention du paon dans la deſcription de cette isle, qu'il dit être pleine de perdrix, de bécaſſes, de bécaſſines, de grives, de pigeons ſauvages, de tourterelles, de bec-figues, & d'une volaille excellente (*p*) ; & il n'y a pas d'apparence que M. de Tournefort ait voulu comprendre ſous la dénomination générique de volaille, un oiſeau auſſi conſidérable & auſſi diſtingué.

Les paons ayant paſſé de l'Aſie dans la Grèce, ſe ſont enſuite avancés dans les parties méridionales de l'Europe, & de proche en proche, en France, en Allemagne, en Suiſſe & juſque dans la Suède (*q*), où, à la vérité, ils ne ſubſiſtent qu'en petit nombre, à force de ſoins (*r*), & non ſans une altération conſidérable de leur plumage, comme nous le verrons dans la ſuite.

Enfin les Européens qui, par l'étendue de

(*p*) M. de Tournefort, Voyage du Levant, tom. I, pag. 412.

(*q*) *Nota.* Les Suiſſes ſont la ſeule nation qui ſe ſoit appliquée à détruire, dans leur pays, cette belle eſpèce d'oiſeau, avec autant de ſoin que toutes les autres en ont mis à la multiplier ; & cela en haine des Ducs d'Autriche, contre leſquels ils s'étoient révoltés, & dont l'écu avoit une queue de paon pour cimier.

(*r*) Linnæus, *Syſt. nat.* edit. X, pag. 156.

leur commerce & de leur navigation, embraſſent le globe entier, les ont répandus d'abord ſur les côtes d'Afrique, & dans quelques isles adjacentes; enſuite dans le Mexique, & de-là dans le Pérou & dans quelques-unes des Antilles (*s*), comme Saint-Domingue & la Jamaïque, où l'on en voit beaucoup aujourd'hui (*t*), & où avant cela il n'y en avoit pas un ſeul, par une ſuite de la loi générale du climat, qui exclut du nouveau monde tout animal terreſtre, attaché par ſa nature aux pays chauds de l'ancien continent; loi à laquelle les oiſeaux peſans ne ſont pas moins aſſujettis que les quadrupèdes : or, l'on ne peut nier que les paons ne ſoient des oiſeaux peſans, & les Anciens l'avoient fort bien remarqué (*u*); il ne faut que jeter un coup d'œil ſur leur conformation extérieure, pour juger qu'ils ne peuvent pas voler bien haut ni bien long-temps; la groſſeur du corps, la brièveté des ailes & la longueur embarraſſante de la queue, ſont autant d'obſtacles qui les empêchent de fendre l'air avec légereté : d'ailleurs, les climats ſeptentrionaux ne conviennent point à leur nature, & ils n'y reſtent jamais de leur plein gré (*x*).

(*s*) Hiſt. des Incas, tom. II, pag. 329.

(*t*) Voyez l'*Hiſtoire de Saint-Domingue* de Charlevoix, tom. I, pag. 28 --- 32; & la *Synopſis Avium* de Ray, pag. 183.

(*u*) *Nec ſublimiter poſſunt nec per longa ſpatia volare.* Columelle, *de Re Ruſticâ, lib. VIII, cap. XI.*

(*x*) *Habitat apud noſtrates rariùs, præſertim in aviariis,*

Le coq paon n'a guere moins d'ardeur pour ses femelles, ni guere moins d'acharnement à se battre avec les autres mâles, que le coq ordinaire (*y*); il en auroit même davantage s'il étoit vrai ce qu'on en dit, que lorsqu'il n'a qu'une ou deux poules, il les tourmente, les fatigue, les rend stériles à force de les féconder, & trouble l'œuvre de la génération à force d'en répéter les actes: dans ce cas les œufs sortent de l'*oviductus* avant qu'ils ayent eu le temps d'acquérir leur maturité (*z*); pour mettre à profit cette violence de tempérament, il faut donner au mâle cinq ou six femelles (*a*); au lieu que le coq ordinaire qui peut suffire à quinze ou vingt poules, s'il est réduit à une seule, la féconde encore utilement, & la rend mere d'une multitude de petits poussins.

Les paones ont aussi le tempérament fort

---

magnatum, non verò sponte. Linnæus, *Fauna Suecica*, *pag. 60.*

(*y*) Voyez Columelle, *de Re Rustica*, lib. VIII, cap. XI.

(*z*) *Quinque gallinas desiderat; nam si unam aut alteram fœtam sæpiùs compresserit, vixdum concepta in alvo vitiat ova, nec ad partum sinit perduci, quoniam immatura genitalibus locis excedunt.* Columelle, *de Re Rusticâ*; *loco citato.*

(*a*) Je donne ici l'opinion des Anciens; car des personnes intelligentes que j'ai consultées, & qui ont élevé des paons en Bourgogne, m'ont assuré, d'après leur expérience, que les mâles ne se battoient jamais, & qu'il ne falloit à chacun qu'une ou deux femelles au plus; & peut-être cela n'arrive-t-il qu'à cause de la moindre chaleur du climat.

lascif, & lorsqu'elles sont privées de mâles, elles s'excitent entre elles & en se frottant dans la poussiere (car ce sont oiseaux pulvérateurs), & se procurant une fécondité imparfaite, elles pondent des œufs clairs & sans germe, dont il ne résulte rien de vivant; mais cela n'arrive guere qu'au printemps, lorsque le retour d'une chaleur douce & vivifiante réveille la Nature, & ajoute un nouvel aiguillon au penchant qu'ont tous les êtres animés à se reproduire; & c'est peut-être par cette raison qu'on a donné à ces œufs le nom de zéphyriens (*ova zephyria*), non qu'on se soit persuadé qu'un doux zéphyr suffise pour imprégner les paones & tous les oiseaux femelles qui pondent sans la coopération du mâle, mais parce qu'elles ne pondent guere de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement & même désignée par les zéphyrs.

Je croirois aussi fort volontiers que la vue de leur mâle piaffant autour d'elles, étalant sa belle queue, faisant la roue, & leur montrant toute l'expression du desir, peut les animer encore davantage & leur faire produire un plus grand nombre de ces œufs stériles; mais ce que je ne croirai jamais, c'est que ce manége agréable, ces caresses superficielles, & si j'ose ainsi parler, toutes ces courbettes de petit-maître, puissent opérer une fécondation véritable, tant qu'il ne s'y joindra pas une union plus intime & des approches plus efficaces; & si quelques personnes ont cru que des paones avoient été fécondées ainsi par les yeux, c'est qu'ap-

paremment ces paones avoient été couvertes réellement, sans qu'on s'en fût apperçu (b).

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux, est à trois ans, selon Aristote (c) & Columelle (d), & même selon Pline (e) qui en répétant ce qu'a dit Aristote, y fait quelques changemens; Varron fixe cet âge à deux ans (f), & des personnes qui ont observé ces oiseaux, m'assurent que les femelles commencent déjà à pondre dans notre climat à un an, sans doute des œufs stériles; mais presque tous s'accordent à dire que l'âge de trois ans est celui où les mâles ont pris leur entier accroissement, où ils sont en état de cocher leur poule, & où la puissance d'engendrer s'annonce en eux par une production nouvelle très con-

---

(b) » L'on ne peut bonnement accorder ce que quelques peres de famille racontent : c'est que les paons ne couvrent leurs femelles, ains qu'ils les emplissent en faisant la roue devant elles, &c «. Belon, *Nature des Oiseaux*, pag. 234.

(c) *Parit maximè à trimatu. Hist. Animal, lib. VI cap. IX.*

(d) *De Re Rusticâ, lib. VIII, cap. XI. Hoc genus Avium cum trimatu explevit, optimè progenerat; si quidem tenerior ætas aut sterilisant parum fœcunda.*

(e) *A Trimatu parit; primo anno unum aut alterum ovum, sequenti quaterna quina-ve, cœteris duodena non amplius.* Plin. *lib. X, cap LIX.*

(f) *Ad admissuram hæ minores binæ non idoneæ, nec jam majores natu.* Varro, *de Re Rusticâ, lib. III cap. VI.*

sidérable (*g*), celle des longues & belles plumes de leur queue, & par l'habitude qu'ils prennent aussitôt de les déployer en se pavanant & faisant la roue (*h*); le superflu de la nourriture n'ayant plus rien à produire dans l'individu, va s'employer à la reproduction de l'espèce.

C'est au printemps que ces oiseaux se recherchent & se joignent (*i*); si on veut les avancer, on leur donnera le matin à jeun, tous les cinq jours, des fèves légèrement grillées, selon le précepte de Columelle (*k*).

La femelle pond ses œufs peu de temps après qu'elle a été fécondée; elle ne pond pas tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'un : elle ne fait qu'une ponte par an, selon Aristote (*l*), & cette ponte est de huit œufs la premiere année, & de douze les années suivantes : mais cela doit s'entendre des paones à qui on laisse le soin de couver elles-mêmes leurs œufs & de mener leurs petits; au lieu que si on leur

---

(*g*) Voyez le tom. III de cette Histoire naturelle, générale & particuliere.

(*h*) *Colores incipit fundere in trimatu*. Plin. lib. X, cap. XX.

(*i*) *Ab Idibus Februariis ante mensem Martium*. Columelle, *de Re Rusticâ, lib. VIII, cap.* XI.

(*k*) *Ibidem.*

(*l*) *Semel tantummodo ova parit duodecim aut paulo pauciora, nec continuatis diebus, sed binis ternisve interpositis. Hist. Anim. lib. VI, cap* IX; *primiparæ octona maximè edunt. Ibidem.*

enlève leurs œufs à meſure qu'elles pondent, pour les faire couver par des poules vulgaires (*m*), elles feront trois pontes, ſelon Columelle (*n*); la premiere de cinq œufs, la ſeconde de quatre, & la troiſieme de deux ou trois : il paroît qu'elles ſont moins fécondes dans ce pays-ci, où elles ne pondent guere que quatre ou cinq œufs par an; & qu'au contraire, elles ſont beaucoup plus fécondes aux Indes, où, ſelon Pierre Martyr, elles en pondent de vingt à trente, comme je l'ai remarqué plus haut : c'eſt qu'en général la température du climat a beaucoup d'influence ſur tout ce qui a rapport à la génération, & c'eſt la clef de pluſieurs contradictions apparentes qui ſe trouvent entre ce que diſent les Anciens, & ce

---

(*m*) *Nota.* Ariſtote dit qu'une poule ordinaire ne peut guere faire éclore que deux œufs de paon; mais Columelle lui en donnoit juſqu'à cinq, & outre cela quatre œufs de poule ordinaire, plus ou moins cependant, ſelon que la couveuſe étoit plus ou moins grande : il recommandoit de retirer ces œufs de poules le dixieme jour, & d'en ſubſtituer un pareil nombre de même eſpèce, récemment pondus, afin qu'ils vinſſent à éclore en même temps que les œufs de paon, qui ont beſoin de dix jours d'incubation de plus : enfin, il preſcrivoit de retourner ceux-ci tous les jours, ſi la couveuſe n'avoit pu le faire à cauſe de leur groſſeur; ce qu'il eſt aiſé de reconnoître, ſi l'on a eu la précaution de marquer ces œufs d'un côté. Voyez Columelle, *de Re Ruſtica, loco citato.*

(*n*) *Fœminæ pavones quæ non incubant, ter anno partus edunt; primus eſt partus quinque fere ovorum, ſecundus quatuor, tertius trium aut duorum.* Columelle, *de Re Ruſticâ, lib. VIII, cap. XI.*

qui se passe sous nos yeux. Dans un pays plus chaud, les mâles seront plus ardens, ils se battront entr'eux, il leur faudra un plus grand nombre de femelles, & celles-ci pondront un plus grand nombre d'œufs; au lieu que dans un pays plus froid, elles seront moins fécondes, & les mâles moins chauds & plus paisibles.

Si on laisse à la paone la liberté d'agir selon son instinct, elle déposera ses œufs dans un lieu secret & retiré: ses œufs sont blancs & tachetés comme ceux de dinde, & à-peu-près de la même grosseur; lorsque sa ponte est finie, elle se met à couver.

On prétend qu'elle est sujette à pondre pendant la nuit, ou plutôt à laisser échapper ses œufs de dessus le juchoir où elle est perchée (*o*); c'est pourquoi on recommande d'étendre de la paille au-dessous pour empêcher qu'ils ne se brisent.

Pendant tout le temps de l'incubation, la paone évite soigneusement le mâle, & tâche sur-tout de lui dérober sa marche lorsqu'elle retourne à ses œufs; car dans cette espèce, comme dans celle du coq & de bien d'autres (*p*), le mâle plus ardent & moins

(*o*) *Pluribus stramentis exagerandum est aviarium quo tutius integri fœtus excipiantur; nam pavones cum ad nocturnam requiem venerunt... perticis insistentes enituntur ova....* Columelle, *lib. VIII*, *cap. XI.*

(*p*) *Quam ob causam aves nonnullæ sylvestres pariunt, fugientes marem & incubant.* Aristot. *Hist. Anim. lib. VI*, *cap. ix.*

fidèle

fidèle au vœu de la Nature, eſt plus occupé de ſon plaiſir particulier que de la multiplication de ſon eſpèce; & s'il peut ſurprendre la couveuſe ſur ſes œufs, il les caſſe en s'approchant d'elle, & peut-être y met-il de l'intention, & cherche-t-il à ſe délivrer d'un obſtacle qui l'empêche de jouir : quelques-uns ont cru qu'il ne les caſſoit que par ſon empreſſement à les couver lui-même (*q*), ce ſeroit un motif bien différent. L'Hiſtoire Naturelle aura toujours beaucoup d'incertitudes; il faudroit, pour les lui ôter, obſerver tout par ſoi-même; mais qui peut tout obſerver?

La paone couve de vingt-ſept à trente jours, plus ou moins, ſelon la température du climat & de la ſaiſon (*r*) : pendant ce temps on a ſoin de lui mettre à portée une quantité ſuffiſante de nourriture, de peur qu'étant obligée d'aller ſe repaître au loin, elle ne quittât ſes œufs trop long-temps, & ne les laiſsât refroidir; il faut auſſi prendre garde de la troubler dans ſon nid, & de lui donner de l'ombrage; car, par une ſuite de ſon naturel inquiet & défiant, ſi elle ſe voit découverte, elle abandonnera ſes œufs & recommencera une nouvelle ponte qui ne vaudra pas la premiere, à cauſe de la proximité de l'hiver.

(*q*) Voyez Aldrovande, *Avi*, tom. II, pag. 14.

(*r*) *Excludit diebus triginta aut paulo tardius.* Ariſtot. *hiſt. Anim. lib. VI, cap. IX.* --- *Partus excluditur ter novenis aut tardius triceſimo.* Plin, lib. X, cap. LIX.

On prétend que la paone ne fait jamais éclore tous ses œufs à la fois, mais que dès qu'elle voit quelques poussins éclos, elle quitte tout pour les conduire ; dans ce cas il faudra prendre les œufs qui ne seront point encore ouverts, & les mettre éclore sous une autre couveuse ou dans un four d'incubation (*s*).

Elien nous dit que la paone ne reste pas constamment sur ses œufs, & qu'elle passe quelquefois deux jours sans y revenir, ce qui nuit à la réussite de la couvée (*t*). Mais je soupçonne quelque méprise dans ce passage d'Elien, qui aura appliqué à l'incubation ce qu'Aristote & Pline ont dit de la ponte, laquelle en effet est interrompue par deux ou trois jours de repos ; au lieu que de pareilles interruptions dans l'action de couver, paroissent contraires à l'ordre de la Nature, & à ce qui s'observe dans toutes les espèces connues des oiseaux, si ce n'est dans les pays où la chaleur de l'air & du sol, approche du degré nécessaire pour l'incubation (*u*).

Quand les petits sont éclos, il faut les laisser sous la mere pendant vingt-quatre heures, après quoi on pourra les transporter sous une mue (*x*). Frisch veut qu'on ne

(*s*) Maison Rustique, tom. I, pag. 138.
(*t*) Ælian., *Hist. Animal. lib V, cap. xxxij.*
(*u*) Voyez l'histoire de l'Autruche, tom. II.
(*x*) *Similiter ut gallinacei primo die non amoveantur; postero die cum educatrice transferantur in caveam.* Columelle, lib. VIII, cap. XI.

les rende à la mere que quelques jours après (*y*).

Leur premiere nourriture sera la farine d'orge, détrempée dans du vin; du froment ramolli dans l'eau, ou même de la bouillie cuite & refroidie ; dans la suite on pourra leur donner du fromage blanc bien pressé, & sans aucun petit-lait, mêlé avec des poireaux hachés, & même des sauterelles, dont on dit qu'ils sont très friands; mais il faut auparavant ôter les pieds à ces insectes *(z)*. Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre & de poiré, & même ils pinceront l'herbe tendre; mais cette nourriture seule ne suffiroit point, quoiqu'Athénée les appelle *graminivores*.

On a observé que les premiers jours, la mere ne revenoit jamais coucher avec sa couvée, dans le nid ordinaire, ni même deux fois dans un même endroit; & comme cette couvée si tendre & qui ne peut encore monter sur les arbres, est exposée à beaucoup de risques, on doit y veiller de près pendant ces premiers jours, épier l'endroit que la mere aura choisi pour son gîte, & mettre ses petits en sûreté sous une mue, ou dans une enceinte formée en plein champ avec des claies préparées, &c. [*a*].

Les paoneaux, jusqu'à ce qu'ils soient un

(*y*) Frisch, planche CXIX.

(*z*) Columelle, *de Re Rusticâ*, lib. VIII, cap. XI.

(*a*) Maison Rustique, tom. I, pag. 138.

peu forts, portent mal leurs ailes, les ont traînantes [*b*], & ne savent pas encore s'en servir : dans ces commencemens, la mere les prend tous les soirs sur son dos, & les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit ; le lendemain matin elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, & les accoutume à en faire autant pour la suivre, & à faire usage de leurs ailes [*c*].

Une mere paone, & même une poule ordinaire, peut mener jusqu'à vingt-cinq petits paonaux, selon Columelle ; mais seulement quinze, selon Palladius ; & ce dernier nombre est plus que suffisant dans les pays froids, où les petits ont besoin de se réchauffer de temps en temps, & de se mettre à l'abri sous les ailes de la mere qui ne pourroit pas en garantir vingt-cinq à la fois.

On dit que si une poule ordinaire qui mène ses poussins, voit une couvée de petits paoneaux, elle est tellement frappée de leur beauté, qu'elle se dégoûte de ses petits, & les abandonne pour s'attacher à ces étrangers [*d*] ; ce que je rapporte ici non comme un fait vrai, mais comme un fait à vérifier ; d'autant plus qu'il me paroît s'écarter du

---

(*b*) Belon, *Nature des Oiseaux*, *pag.* 234.

(*c*) Maison Rustique, tom. I, pag. 139.

(*d*) Columelle, lib. VIII, cap. XI. *Satis convenit inter autores ; non debere alias gallinas quæ pullos sui generis educant, in eodem loco pasci ; nam cum conspexerunt pavoniam prolem, suos pullos diligere desinunt . . . perosæ videlicet quod nec magnitudine nec specie pavoni pares sint.*

cours ordinaire de la Nature, & que dans les premiers temps, les petits paoneaux ne sont pas beaucoup plus beaux que les poussins.

A mesure que les jeunes paonaux se fortifient, ils commencent à se battre [surtout dans les pays chauds]; & c'est pour cela que les Anciens, qui paroissent s'être beaucoup plus occupés que nous de l'éducation de ces oiseaux [*e*], les tenoient dans de petites cases séparées [*f*] : mais les meilleurs endroits pour les élever, c'étoit, selon eux, ces petites isles qui se trouvent en quantité sur les côtes d'Italie [*g*], telle, par exemple, que celle de Planasie, appartenante aux Pisans [*h*] : ce sont en effet les seuls endroits où l'on puisse les laisser en liberté, & presque dans l'état de sauvage, sans craindre qu'ils s'échappent, attendu qu'ils volent peu & ne nagent point du tout, & sans craindre qu'ils deviennent la proie de leurs ennemis, dont la petite isle doit être purgée : ils peuvent y vivre, selon leur naturel & leurs appétits, sans contrainte, sans inquiétude, ils y prospéroient mieux, & ce qui n'étoit pas négligé par les Romains, leur chair étoit d'un meilleur goût : seulement pour avoir l'œil dessus, & reconnoître si leur nombre augmentoit ou diminuoit, on les accoutumoit

---

(e) *Pavonis educatio magis urbani patris familiæ quàm tetrici rustici curam poscit.* .... Columelle, lib. VIII, cap. XI.

(*f*) Varro, *de Re Rustica*, *lib. III*, *cap. VI.*

(*g*) Columelle, *loco citato.*

(*h*) Varro, *loco citato.*

à ſe rendre tous les jours à une heure marquée & à un certain ſignal, autour de la maiſon où on leur jetoit quelques poignées de grain pour les attirer [*i*].

Lorſque les petits ont un mois d'âge ou un peu plus, l'aigrette commence à leur pouſſer, & alors ils ſont malades comme les dindonneaux lorſqu'ils pouſſent *le rouge :* ce n'eſt que de ce moment que le coq-paon les reconnoît pour les ſiens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les pourſuit comme étrangers [*k*]; on ne doit néanmoins les mettre avec les grands que lorſqu'ils ont ſept mois, & s'ils ne ſe perchoient pas d'eux-mêmes ſur le juchoir, il faut les y accoutumer, & ne point ſouffrir qu'ils dorment à terre, à cauſe du froid & de l'humidité [*l*].

L'aigrette eſt compoſée de petites plumes, dont la tige eſt garnie depuis la baſe juſqu'auprès du ſommet, non de barbes, mais de petits filets rares & détachés; le ſommet eſt formé de barbes ordinaires unies enſemble, & peintes des plus belles couleurs.

Le nombre de ces petites plumes eſt variable; j'en ai compté vingt-cinq dans un mâle, & trente dans une femelle; mais je n'ai pas obſervé un aſſez grand nombre d'individus pour aſſurer qu'il ne puiſſe pas y en avoir plus ou moins.

(*i*) Columelle, *loco citato.*

(*k*) Palladius, *de Re Ruſtica*, lib. I, cap XXVIII.

(*l*) Columelle, *loco citato.*

L'aigrette n'eſt pas un cône renverſé comme on le pourroit croire, ſa baſe, qui eſt en haut, forme une ellipſe fort alongée, dont le grand axe eſt poſé ſelon la longueur de la tête; toutes les plumes qui la compoſent, ont un mouvement particulier aſſez ſenſible, par lequel elles s'approchent ou s'écartent les unes des autres, au gré de l'oiſeau, & un mouvement général par lequel l'aigrette entiere, tantôt ſe renverſe en arriere, & tantôt ſe relève ſur la tête.

Les ſommets de cette aigrette ont, ainſi que tout le reſte du plumage, des couleurs bien plus éclatantes dans le mâle que dans la femelle; outre cela, le coq-paon ſe diſtingue de ſa poule dès l'âge de trois mois, par un peu de jaune qui paroît au bout de l'aile; dans la ſuite il s'en diſtingue par la groſſeur, par un éperon à chaque pied, par la longueur de ſa queue, & par la faculté de la relever & d'en étaler les belles plumes, ce qui s'appelle *faire la roue.* Willulghby croit que le paon ne partage qu'avec le dindon cette faculté remarquable [*m*] : cependant on verra dans le cours de cette hiſtoire, qu'elle leur eſt commune avec quelques tetras ou coqs de bruyere, quelques pigeons, &c.

Les plumes de la queue, ou plutôt ces longues couvertures qui naiſſent de deſſus le dos auprès du croupion, ſont en grand ce que celles de l'aigrette ſont en petit; leur tige eſt pareillement garnie, depuis ſa baſe

(*m*) Willulghby, *Ornith. pag.* 112.

jusques près de l'extrémité, de filets détachés de couleur changeante, & elle se termine par une plaque de barbes réunies, ornée de ce qu'on appelle l'*œil*, ou le *miroir*: c'est une tache brillante, émaillée des plus belles couleurs; jaune, doré de plusieurs nuances, vert changeant en bleu & en violet éclatant, selon les différens aspects, & tout cela empruntant encore un nouveau lustre de la couleur du centre qui est un beau noir velouté.

Les deux plumes du milieu ont environ quatre pieds & demi, & sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure; l'aigrette ne tombe point, mais la queue tombe chaque année, en tout ou en partie, vers la fin de juillet, & repousse au printemps; & pendant cet intervalle, l'oiseau est triste & se cache.

La couleur la plus permanente de la tête, de la gorge, du cou & de la poitrine, c'est le bleu avec différens reflets de violet, d'or & de vert éclatant; tous ces reflets, qui renaissent & se multiplient sans cesse sur son plumage, sont une ressource que la Nature semble s'être ménagée pour y faire paroître successivement & sans confusion, un nombre de couleurs beaucoup plus grand que son étendue ne sembloit le comporter: ce n'est qu'à la faveur de cette heureuse industrie que le paon pouvoit suffire à recevoir tous les dons qu'elle lui destinoit.

De chaque côté de la tête on voit un

renflement formé par les petites plumes qui recouvrent le trou de l'oreille.

Les paons paroiſſent ſe careſſer réciproquement avec le bec; mais en y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'ils ſe grattoient les uns les autres autour de la tête, où ils ont des poux trés vifs & très agiles; on les voit courir ſur la peau blanche qui entoure leurs yeux, & cela ne peut manquer de leur cauſer une ſenſation incommode; auſſi ſe prétent-ils avec beaucoup de complaiſance, lorſqu'un autre les gratte.

Ces oiſeaux ſe rendent les maîtres dans la baſſe-cour, & ſe font reſpecter de l'autre volaille qui n'oſe prendre ſa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas : leur façon de manger eſt à-peu-près celle des gallinacés, ils ſaiſiſſent le grain de la pointe du bec & l'avalent ſans le broyer.

Pour boire ils plongent le bec dans l'eau, où ils font cinq ou ſix mouvemens aſſez prompts de la mâchoire inférieure, puis en ſe relevant & tenant leur tête dans une ſituation horizontale, ils avalent l'eau dont leur bouche s'étoit remplie, ſans faire aucun mouvement du bec.

Les alimens ſont reçus dans l'œſophage, où l'on a obſervé un peu au-deſſus de l'orifice antérieur de l'eſtomac, un bulbe glanduleux, rempli de petits tuyaux qui donnent en abondance une liqueur limpide.

L'eſtomac eſt revêtu à l'extérieur d'un grand nombre de fibres motrices.

Dans un de ces oiſeaux, qui a été diſſéqué par Gaſpard Bartholin, il y avoit bien

deux conduits biliaires ; mais il ne se trouva qu'un seul canal pancréatique, quoique d'ordinaire il y en ait deux dans les oiseaux.

Le *cœcum* étoit double, & dirigé d'arriere en avant ; il égaloit en longueur tous les autres intestins ensemble, & les surpassoit en capacité [*n*].

Le croupion est très gros, parce qu'il est chargé des muscles qui servent à redresser la queue & à l'épanouir.

Les excrémens sont ordinairement moulés, & chargés d'un peu de cette matiere blanche qui se trouve sur les excrémens de tous les gallinacés & de beaucoup d'autres oiseaux.

On m'assure qu'ils dorment, tantôt en cachant la tête sous l'aile, tantôt en faisant rentrer leur cou en eux-mêmes, & ayant le bec au vent.

Les paons aiment la propreté, & c'est par cette raison qu'ils tâchent de recouvrir & d'enfouir leurs ordures, & non parce qu'ils envient à l'homme les avantages qu'il pourroit retirer de leurs excrémens [o], qu'on dit être bons pour le mal des yeux, pour améliorer la terre, &c. mais dont apparemment ils ne connoissent pas toutes les propriétés.

Quoiqu'ils ne puissent pas voler beau-

(*n*) Voyez *Acta Hafniensia*, année 1673, obser. 114.

(*o*) *Fimum suum resorbere traduntur, invidentes hominum utilitatibus.* Plin, lib XXIX, cap. VI. C'est sur ce fondement qu'on impute au paon d'être envieux.

coup, ils aiment à grimper ; ils passent ordinairement la nuit sur les combles des maisons, où ils causent beaucoup de dommage, & sur les arbres les plus élevés ; c'est de-là qu'ils font souvent entendre leur voix qu'on s'accorde à trouver désagréable, peut-être parce qu'elle trouble le sommeil, & d'après laquelle on prétend que s'est formé leur nom dans presque toutes les langues [*p*].

On prétend que la femelle n'a qu'un seul cri qu'elle ne fait guere entendre qu'au printemps, mais que le mâle en a trois : pour moi j'ai reconnu qu'il avoit deux tons, l'un plus grave, qui tient plus du hautbois ; l'autre plus aigu, précisément à l'octave du premier, & qui tient plus des sons perçans de la trompette ; & j'avoue qu'à mon oreille ces deux tons n'ont rien de choquant, de même que je n'ai rien pu voir de difforme dans ses pieds ; & ce n'est qu'en prêtant aux paons nos mauvais raisonnemens & même nos vices, qu'on a pu supposer que leur cri n'étoit autre chose qu'un gémissement arraché à leur vanité, toutes les fois qu'ils apperçoivent la laideur de leurs pieds.

Théophraste avance que leurs cris souvent répétés, sont un présage de pluie ; d'autres qu'ils l'annoncent aussi lorsqu'ils grimpent plus haut que de coutume [*q*] ; d'autres

---

[*p*] *Volucres pleræque à suis vocibus appellatæ, ut hæ... Upupa, Cuculus, Ulula, Pavo...* Varro, *de Linguâ Latinâ, lib. IV.*

(*q*) Voyez le livre *de Naturâ rerum.*

que ces mêmes cris pronostiquoient la mort à quelque voisin ; d'autres enfin, que ces oiseaux portoient toujours sous l'aile un morceau de racine de lin comme un amulette naturel pour se préserver des fascinations . . . [*r*], tant il est vrai que toute chose dont on a beaucoup parlé a fait dire beaucoup d'inepties !

Outre les différens cris dont j'ai fait mention, le mâle & la femelle produisent encore un certain bruit sourd, un craquement étouffé, une voix intérieure & renfermée, qu'ils répètent souvent & quand ils sont inquiets, & quand ils paroissent tranquilles ou même contens.

Pline dit qu'on a remarqué de la sympathie entre les pigeons & les paons [*s*] ; & Cléarque parle d'un de ces derniers, qui avoit pris un tel attachement pour une jeune personne, que l'ayant vu mourir, il ne put lui survivre [*t*]. Mais une sympathie plus naturelle & mieux fondée, c'est celle qui a été observée entre les paons & les dindons : ces deux oiseaux sont du petit nombre des oiseaux qui redressent leur queue & font la roue, ce qui suppose bien des qualités communes, aussi s'accordent-ils mieux ensemble qu'avec tout le reste de la volaille ; & l'on prétend même qu'on a vu

---

(*r*) Ælian, *hist. Anim.* lib. XI, cap. XVIII.

(*s*) Plin. *hist. Anim.* lib. X, cap. XX.

(*t*) Voyez Athénée, *Deipnosoph.* lib. XIII, cap. XXX.

un coq-paon couvrir une poule d'Inde [*u*], ce qui indiqueroit une grande analogie entre les deux eſpèces.

La durée de la vie du paon eſt de vingt-cinq ans, ſelon les Anciens [*x*]; & cette détermination me paroît bien fondée, puiſqu'on ſait que le paon eſt entiérement formé avant trois ans, & que les oiſeaux en général vivent plus long-temps que les quadrupèdes, parce que leurs os ſont plus ductiles; mais je ſuis ſurpris que M. Willulghby ait cru, ſur l'autorité d'Elien, que cet oiſeau vivoit juſqu'à cent ans, d'autant plus que le récit d'Elien eſt mêlé de pluſieurs circonſtances viſiblement fabuleuſes [*y*).

J'ai déjà dit que le paon ſe nourriſſoit de toutes ſortes de grains comme les gallinacés; les Anciens lui donnoient ordinairement par mois un boiſſeau de froment, peſant environ vingt livres [*z*]; il eſt bon de ſavoir que la fleur de ſureau leur eſt contraire [*a*], & que la feuille d'ortie eſt mortelle aux jeunes paoneaux, ſelon Franzius [*b*].

Comme les paons vivent aux Indes dans l'état de ſauvage, c'eſt auſſi dans ce pays

---

(*u*) Voyez Belon, *Nature des Oiſeaux, pag. 234.*

(*x*) Ariſtot. *hiſtor Animal.* lib. VI, cap. IX. --- Plin. lib. X, cap. XX.

(*y*) Voyez Ælian, *de Natura Animal.* lib. XI, cap. XXXIII.

(*z*) Varro, *de Re Ruſtica, lib. III, cap. VI,*

(*a*) Linnæus, *Syſt. nat. edit. X, pag. 156,*

(*b*) Franzius, *hiſt. animal. pag. 318,*

qu'on a inventé l'art de leur donner la chasse : on ne peut guere les approcher de jour, quoiqu'ils se répandent dans les champs par troupes assez nombreuses, parce que, dès qu'ils découvrent le Chasseur, ils fuyent devant lui plus vîte que la perdrix, & s'enfonçent dans des broussailles où il n'est guere possible de les suivre ; ce n'est donc que la nuit qu'on parvient à les prendre, & voici de quelle maniere se fait cette chasse aux environs de Cambaie.

On s'approche de l'arbre sur lequel ils sont perchés, on leur présente une espèce de banniere qui porte deux chandelles allumées, & où l'on a peint des paons au naturel ; le paon, ébloui par cette lumiere, ou bien occupé à considérer les paons en peinture qui sont sur la banniere, avance le cou, le retire, l'alonge encore, & lorsqu'il se trouve dans un nœud coulant qui y a été placé exprès, on tire la corde & on se rend maître de l'oiseau [*c*].

Nous avons vu que les Grecs faisoient grand cas du paon, mais ce n'étoit que pour rassasier leurs yeux de la beauté de son plumage : au lieu que les Romains, qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe, parce qu'ils étoient plus puissans, se sont rassasiés réellement de sa chair ; ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table (*d*), & son exem-

(*c*) Voyage de J. B. Tavernier, tom. III, pag. 57.
(*d*) Varro, *de Re Rustica, lib. III, cap. VI.*

ple ayant été ſuivi, cet oiſeau devint très cher à Rome, & les Empereurs renchériſſant ſur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale mettre leur gloire à remplir des plats immenſes (*e*), des têtes ou des cervelles de paons, de langues de phénicopteres, de foies de ſcares (*f*), & à en compoſer des mets inſipides, qui n'avoient d'autre mérite que de ſuppoſer une dépenſe prodigieuſe & un luxe exceſſivement deſtructeur.

Dans ces temps-là un troupeau de cent de ces oiſeaux pouvoit rendre ſoixante mille ſeſterces, en n'exigeant de celui à qui on en confioit le ſoin, que trois paons par couvée [*g*]; ces ſoixante mille ſeſterces reviennent, ſelon l'évaluation de Gaſſendi, à dix ou douze mille francs; chez les Grecs, le mâle & la femelle ſe vendoient mille dragmes [*h*], ce qui revient à huit cents quatre-vingt ſept livres dix ſous, ſelon la plus forte évaluation; & à vingt-quatre livres, ſelon la plus foible: mais il me paroît que cette derniere eſt beaucoup trop foible, ſans quoi le paſſage ſuivant d'Athénée ne ſignifieroit rien. N'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons dont le prix n'eſt pas moindre que celui des ſtatues [*i*]! Ce prix étoit bien

---

(*e*) Entr'autres dans celui que Vitellius ſe plaiſoit à nommer l'*Egide de Pallas*.

(*f*) Suétone, dans la *vie de ces Empereurs*.

(*g*) Varro, *de Re Ruſtica*, lib. III, cap. VI.

(*h*) Elien, *hiſt. anim.* lib. V, cap. XXJ.

(*i*) *An non furioſum eſt alere domi pavones, cùm eorum*

tombé au commencement du seizieme siècle, puisque dans la nouvelle coutume du Bourbonnois, qui est de 1521, un paon n'étoit estimé que deux sous six deniers de ce temps-là, que M. Dupré de Saint-Maur évalue à trois livres quinze sous d'aujourd'hui. Mais il paroît que peu après cette époque, le prix de ces oiseaux se releva; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Lisieux, où l'on avoit la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevoit des troupeaux dont on tiroit beaucoup de profit, parce que, comme ils étoient fort rares dans le reste du royaume, on en envoyoit de-là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil [*k*]: au reste, il n'y a guere que les jeunes que l'on puisse manger, les vieux sont trop durs, & d'autant plus durs que leur chair est naturellement fort seche; & c'est sans doute à cette qualité qu'elle doit la propriété singuliere, & qui paroît assez avérée, de se conserver sans corruption pendant plusieurs années [*l*]; on en sert cependant quelquefois de vieux, mais c'est plus pour l'appareil que pour l'usage; car on les sert revêtus de leurs belles plumes, & c'est une recherche de luxe assez bien entendue que l'élégance industrieuse des modernes a ajoutée à la magnificence

---

pretio queant emi statuœ! Anaxandrides apud Athenæum, lib. XIV, cap. xxv.

(*k*) J. Bruyer, *de Re cibaria*, lib. XV, cap xxviij.

(*l*) Voyez D. August. *de civitate Dei*, lib. XXI, cap. iv. Aldrov. *Avi.* tom. II, pag. 27.

effrénée

effrénée des anciens : c'étoit ſur un paon ainſi préparé que nos anciens Chevaliers faiſoient dans les grandes occaſions leur vœu appellé le *vœu de paon* [*m*].

On employoit autrefois les plumes de paon à faire des eſpèces d'éventails [*n*]; on en formoit des couronnes en guiſe de laurier, pour les Poëtes appellés *Troubadours* [*o*]. Geſner a vu une étoffe dont la chaîne étoit de ſoie & de fil d'or, & la trame de ces mêmes plumes [*p*] ; tel étoit ſans doute le manteau tiſſu de plumes de paon, qu'envoya le Pape Paul III au Roi Pépin [*q*].

Selon Aldrovande, les œufs de paon ſont regardés par tous les modernes comme une mauvaiſe nourriture, tandis que les anciens les mettoient au premier rang, & avant ceux d'oie & de poule commune [*r*] : il explique cette contradiction en diſant qu'ils ſont bons au goût & mauvais à la ſanté [*s*] ; reſte à examiner ſi la température du climat n'auroit pas encore ici quelque influence.

(*m*) Voyez Mémoires de l'Acad. des Inſcrip. tom. XX, pag. 636.

(*n*) Friſch, planche CXVIII.

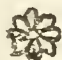
(*o*) *Traité des Tournois*, par le P. Méneſtrier, p. 40.

(*p*) Geſner, *de Avibus*.

(*q*) Généalogie de Montmorency, pag. 29.

(*r*) Athénée, *Deipnoſoph.* lib. II, cap xvij.

(*s*) Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 29.





LE PAON BLANC.

Le climat n'influe pas moins sur le plumage des oiseaux que sur le pelage des quadrupèdes : nous avons vu dans les volumes précédens que le lièvre, l'hermine, & la plupart des autres animaux étoient sujets à devenir blancs dans les pays froids, surtout pendant l'hiver [a]; & voici une espèce de paons, ou si l'on veut, une variété qui paroît avoir éprouvé les mêmes effets par la même cause, & plus grands encore, puisqu'elle a produit une race constante dans cette espèce, & qu'elle semble avoir agi plus fortement sur les plumes de cet oiseau; car la blancheur des lièvres & des hermines n'est que passagere, & n'a lieu que pendant l'hiver, ainsi que celle de la gélinotte blanche ou du lagopède; au lieu que le paon blanc est toujours blanc, & dans tous les pays, l'été comme l'hiver, à Rome comme à Torneo; & cette couleur nouvelle est même si fixe, que des œufs de cet oiseau pondus & éclos en Italie, donnent encore des paons blancs. Celui qu'Aldrovande a fait dessiner, étoit né à Bologne, d'où il avoit pris occa-

(a) Voyez tome VII de cette Histoire naturelle, pages 115 & 268 de l'édition en treize Volumes.

ſion de douter que cette variété fût propre aux pays froids [*b*] : cependant la plupart des Naturaliſtes s'accordent à regarder la Norwège & les autres contrées du Nord comme ſon pays natal [*c*] ; & il paroît qu'il y vit dans l'état de ſauvage ; car il ſe répand pendant l'hiver dans l'Allemagne, où on en prend aſſez communément dans cette ſaiſon [*d*] : on en trouve même dans des contrées beaucoup plus méridionales, telles que la France & l'Italie [*e*] ; mais dans l'état de domeſticité ſeulement.

M. Linnæus aſſure en général, comme je l'ai dit plus haut, que les paons ne reſtent pas même en Suède de leur plein gré, & il n'en excepte point les paons blancs [*f*].

Ce n'eſt pas ſans un laps de temps conſidérable, & ſans des circonſtances ſingulieres, qu'un oiſeau né dans les climats ſi doux de l'Inde & de l'Aſie, a pu s'accoutumer à l'âpreté des pays ſeptentrionaux ; s'il n'y a

---

(*b*) Aldrovand. *Ornith.* tom. II, pag. 95.

(*c*) Friſch, planche CXX. Willulghby, *Ornithologia*, pag. 113.

[*d*] Friſch, planche CXX.

[*e*] Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31. Il ajoute auſſi les iſles Maderes, en citant Cadamoſto, *de Navigatione*. Je n'ai point la relation de ce voyageur ; mais je vois dans l'Hiſtoire générale des Voyages, tom. II, pag 270, qu'on trouve des paons blancs à l'iſle de Madere ; & cela eſt dit d'après Nicols & Cadomoſto.

(*f*) *Habitat apud noſtrates rariùs, præſertim in aviariis Magnatum, non verò ſponte*, Linnæus, *Fauna Suecica*, *pag.* 60 & 129.

pas été transporté par les hommes, il a pu y passer, soit par le nord de l'Asie, soit par le nord de l'Europe : quoiqu'on ne sache pas précisément l'epoque de cette migration, je soupçonne qu'elle n'est pas fort ancienne; car je vois d'un côté dans Aldrovande [*g*], Longolius, Scaliger [*h*] & Schwenckfeld [*i*], que les paons blancs n'ont cessé d'être rares que depuis fort peu de temps; & d'un autre côté je suis fondé à croire que les Grecs ne les ont point connus, puisqu'Aristote ayant parlé dans son *Traité de la génération des Animaux* [*k*], des couleurs variées du paon, & ensuite des perdrix blanches, des corbeaux blancs, des moineaux blancs, ne dit pas un mot des paons blancs.

Les modernes ne disent rien non plus de l'histoire de ces oiseaux; si ce n'est que leurs petits sont fort délicats à élever [*l*] : cependant il est vraisemblable que l'influence du climat ne s'est point bornée à leur plumage, & qu'elle se sera étendue plus ou moins jusque sur leur tempérament, leurs habitudes, leurs mœurs; & je m'étonne qu'aucun Naturaliste ne se soit encore avisé d'observer les progrès, ou du moins le résultat de ces observations plus intérieures & plus profondes : il me semble qu'une seule observation

---

(*g*) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31.
(*h*) *Exercitatio*, LIX; & CCXXXVIII.
(*i*) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 327.
(*k*) Aristote, lib. V, cap. VI.
(*l*) Schwenckfeld, *aviarium Silesiæ*, pag. 327.

de ce genre ſeroit plus intéreſſante, feroit plus pour l'Hiſtoire Naturelle, que d'aller compter ſcrupuleuſement toutes les plumes des oiſeaux, & décrire laborieuſement toutes les teintes & demi-teintes de chacune de leurs barbes dans les quatre parties du monde.

Au reſte, quoique leur plumage ſoit entiérement blanc, & particuliérement les longues plumes de leur queue, cependant on y diſtingue encore à l'extrémité des veſtiges marqués de ces miroirs qui en faiſoient le plus bel ornement [*m*], tant l'empreinte des couleurs primitives étoit profonde! Il ſeroit curieux de chercher à reſſuſciter ces couleurs, & de déterminer par l'expérience, combien de temps & quel nombre de générations il faudroit dans un climat convenable, tel que les Indes, pour leur rendre leur premier éclat.

(*m*) Friſch, planche cxx.





LE PAON PANACHÉ.

FRISCH croit que le paon panaché n'est autre chose que le produit du mélange des deux précédens, je veux dire du paon ordinaire & du paon blanc; & il porte en effet sur son plumage l'empreinte de cette double origine; car il a du blanc sur le ventre, sur les ailes & sur les joues; & dans tout le reste, il est comme le paon ordinaire, si ce n'est que les miroirs de la queue ne sont ni si larges, ni si ronds, ni si bien terminés: tout ce que je trouve dans les Auteurs sur l'histoire particuliere de cet oiseau, se réduit à ceci, que leurs petits ne sont pas aussi délicats à élever que ceux du paon blanc.




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



I le faisan. 2. le faisan ou le tricolor huppé de la Chine. 3 Sa femelle.



* LE FAISAN (a).

Voyez planche II, fig. 1 de ce Volume.

IL suffit de nommer cet oiseau pour se rappeller le lieu de son origine : le Faisan, c'est-à-dire, l'oiseau du Phase étoit, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes [*b*]; ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux répandus sur les bords du fleuve, & qui en les rapportant dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la Toison d'or.

Encore aujourd'hui les faisans de la Col-

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 121, le mâle ; & n°. 122, la femelle.

(*a*) En Grec, φασιανὸς ; en Latin, *Phasianus*; en Turquie, *Surglun* ; en Italien, *Fasano*; en Allemand, *Fasan*; en Anglois, *Pheasant*. --- *Faisan*. Belon, *Hist. naturelle des Oiseaux*, page 253, avec une figure assez bonne. --- *Phasianus*, Gesner, *Avi*, page 683. --- *Phaisan*, Albin, *tome I, page 23*, avec des figures du mâle & de la femelle, *planches xxv & xxvj*. --- *Fagiano*, Olina, *page 49*, avec une figure. --- *Phasianus*, Frisch, avec une bonne figure coloriée, *planche CXXIII*.

(*b*) *Argivâ primùm sum transportata carinâ*
Ante mihi notum nil, nisi Phasis, erat, Martia,

chide ou Mingrélie, & de quelques autres contrées voisines sont les plus beaux & les plus gros que l'on connoisse [*c*]; c'est de-là qu'ils se sont répandus d'un côté par la Grèce à l'Occident, depuis la mer Baltique (*d*) jusqu'au cap de Bonne-espérance [*e*], & à Madagascar [*f*]; & de l'autre par la Médie dans l'Orient jusqu'à l'extrémité de la Chine [*g*] & au Japon [*h*], & même dans la Tartarie; je dis par la Médie, car il paroît que cette contrée si favorable aux oiseaux, & où l'on trouve les plus beaux paons, les plus belles poules, &c. a été aussi une nouvelle patrie pour les faisans qui s'y sont multipliés au point que ce pays seul en a fourni à beaucoup d'autres pays (*i*); ils sont en fort grande

---

(*c*) Marco Paulo assure que c'est dans les pays soumis aux Tartares qu'on trouve les plus gros faisans, & ceux qui ont la plus longue queue.

(*d*) Regnard tua dans les forêts de la Bothnie deux faisans. *Voyez* son Voyage de Lapponie, *page 105.*

(*e*) On ne remarque aucune différence entre les faisans du cap de Bonne espérance & les nôtres. *Voyez* Kolbe, *tome I, page 152.*

(*f*) Voyez *Description de Madagascar*, par Rennefort, *page 120.* Il y a à Madagascar quantité de gros faisans, tels que les nôtres. *Voyez* Flaccourt, *Histoire de Madagascar*, page 165.

(*g*) *Voyez* les Voyages de Gerbillon de la Chine dans la Tartarie occidentale, à la suite de l'Empereur ou par ses ordres. *Passim.* --- Dans la Corée on voit en abondance des faisans, des poules, des allouettes, &c. Hamel, *Relation de la Corée*, Page 587.

(*h*) Il y a aussi au Japon des faisans d'une grande beauté, Kœmpfer, *Histoire du Japon*, tome I, p. 112.

(*i*) *Athenæus olim hasce volucres ex Mediâ quasi ibi co-*

abondance

abondance en Afrique, surtout sur la côte des Esclaves [*k*], la Côte-d'or [*l*], la Côte-d'ivoire, au pays d'Issini [*m*], & dans les royaumes de Congo & d'Angola [*n*], où les Nègres les appellent *galignoles* : on en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie, surtout dans la campagne de Rome, le Milanès [*o*], & quelques isles du golfe de Naples; en Allemagne, en France, en Angleterre [*p*]; dans ces dernieres contrées ils ne sont pas généralement répandus : les Auteurs de la Zoologie Britannique assurent positivement que dans toute la Grande-Bretagne [*q*], on ne trouve aucun faisan dans l'état de sauvage. Sibbald s'accorde avec les Zoologistes, en disant qu'en Ecosse quelques gentilshommes élevent de ces oiseaux dans leurs maisons [*r*]. Boter dit encore plus formelle-

---

piosiores aut meliores essent accersiri solitas tradit. Aldrovand. *Ornitholog.* tom. II, pag. 50.

(*k*) Bosman, *Description de la Guinée.* page 390.

(*l*) Villault de Bellefond, *Relation des côtes d'Afrique.* Londres, 1670, page 270.

(*m*) Histoire générale des Voyages, *tome III*, *p.* 422, citant le P. Loyer.

(*n*) Pigafette, *page* 92.

(*o*) Olina, *Uccellaria*, pag. 49. --- Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 50 & 51. *Hicme per sylvas vagari Phasianos & sæpius Coloniæ in horto suo inter salviam & rutam latitantem observasse se tradit Albertus.*

(*p*) History of Harwich, *Append.* pag. 397.

(*q*) Britisch Zoology, *pag.* 87.

(*r*) *Prodromus historiæ naturalis Scotiæ*, part. II, lib. III, cap. III., pag. 16.

ment que l'Irlande n'a point de faisans [*s*]. M. Linnæus n'en fait aucune mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède [*t*]; ils étoient encore très rares en Silésie du temps de Schwenckfeld [*u*]: on ne faisoit que commencer à en avoir en Prusse, il y a vingt ans [*x*], quoique la Bohème en ait une très grande quantité [*y*]; & s'ils se sont multipliés en Saxe, ce n'a été que par les soins du Duc Fréderic qui en lâcha deux cents dans le pays, avec défense de les prendre ou de les tuer [*z*]. Gesner, qui avoit parcouru les montagnes de Suisse, assure n'y en avoir jamais vu [*a*]: il est vrai que Stumpfius assure au contraire qu'on en trouve dans ces mêmes montagnes; mais cela peut se concilier, car il est fort possible qu'il s'en trouve en effet dans un certain canton que Gesner n'auroit point parcouru, tel, par exemple, que la partie qui confine au Milanès, où Olina dit qu'ils sont fort communs (*b*): il s'en faut bien qu'ils soient généralement répandus en France; on n'en voit que

---

(*s*) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 118.

(*t*) *Voyez* Linnæus, *Fauna Suecica.*

(*u*) *Rarissima avis in Silesiâ nostrâ, nec nisi magnatibus familiaris, qui cum magno & singulari studio alere solent.* Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 332.

(*x*) *Modo & in Prussiâ colitur.* Klein, *Ordo avium*, pag. 114.

(*y*) *In Bohemiâ magna eorum copia.* Ibidem.

(*z*) Aldrovand. *Ornitholog.* tom. II, pag. 51.

(*a*) Gesner, *de avibus.*

(*b*) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

très rarement dans nos provinces septentrionales, & probablement on n'y en verroit point du tout, si un oiseau de cette distinction ne devoit être le principal ornement des plaisirs de nos Rois : mais ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer en leur faisant pour ainsi dire un climat artificiel convenable à leur nature ; & cela est si vrai qu'on ne voit pas qu'ils se soient multipliés dans la Brie, où il s'en échappe toujours quelques-uns des Capitaineries voisines, & où même ils s'apparient quelquefois ; parce qu'il est arrivé à M. Le Roi, Lieutenant des chasses de Versailles [*c*], d'en trouver le nid & les œufs dans les grands bois de cette province ; cependant ils y vivent dans l'état de liberté, état si favorable à la multiplication des animaux, & néanmoins insuffisant pour ceux même qui, comme les faisans, paroissent en mieux sentir le prix, lorsque le climat est contraire. Nous avons vu en Bourgogne un homme riche faire tous ses efforts & ne rien épargner pour en peupler sa terre située dans l'Auxois, sans en pouvoir venir à bout : tout cela me donne des doutes sur les deux faisans que Regnard prétend avoir tués en Bothnie (*d*), ainsi que sur ceux qu'Olaüs Magnus

---

(*c*) C'est à lui que je dois la plupart de ces faits : il est peu d'hommes qui ait si bien observé les animaux qui sont à sa disposition, & qui ait communiqué ses observations avec plus de zèle.

(*d*) Regnard, *Voyage de Lapponie*, page 105.

dit se trouver dans la Scandinavie ; & y passer l'hiver sous la neige sans prendre de nourriture (*e*) : cette façon de passer l'hiver sous la neige, a plus de rapport avec les habitudes des coqs de bruyere & des gélinottes, qu'avec celle des faisans ; de même que le nom de *galli sylvestres* qu'Olaüs donne à ces prétendus faisans, convient beaucoup mieux aux tetras ou coqs de bruyere ; & ma conjecture a d'autant plus de force que ni M. Linnæus, ni aucun bon observateur n'a dit avoir vu de véritables faisans dans les pays septentrionaux ; en sorte qu'on peut croire que ce nom de faisan aura été d'abord appliqué par les habitans de ces pays à des tetras ou des gélinottes, qui sont en effet très répandus dans le nord, & qu'ensuite ce nom aura été adopté sans beaucoup d'examen par les voyageurs, & même par les compilateurs, tous gens peu attentifs à distinguer les espèces.

Cela supposé, il suffit de remarquer que le faisan a l'aile courte, & conséquemment le vol pesant & peu élevé, pour conclure qu'il n'aura pu franchir de lui-même les mers interposées entre les pays chauds ou même tempérés de l'ancien continent, & l'Amérique ; & cette conclusion est confirmée par l'expérience, car dans tout le nou-

(*e*) *Olaüs Magnus non solum Phasianos sive gallos sylvestres in quibusdam Scandinaviæ locis reperiri scribit, at quod mirum est sub nive absque cibo latitare.* Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 51.

veau Monde il ne s'eſt point trouvé de vrais faiſans, mais ſeulement des oiſeaux qui peuvent à toute force être regardés comme leurs repréſentans; car je ne parle point de ces faiſans véritables qui abondent aujourd'hui dans les habitations de Saint-Domingue, & qui y ont été tranſportés par les Européens, ainſi que les paons & les peintades *(f)*.

Le faiſan eſt de la groſſeur du coq ordinaire *(g)*, & peut en quelque ſorte le diſputer au paon pour la beauté; il a le port auſſi noble, la démarche auſſi fiere, & le plumage preſque auſſi diſtingué; celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes: mais il n'a pas, comme le paon, la faculté d'étaler ſon beau plumage, ni de relever les longues plumes de ſa queue, faculté qui ſuppoſe un appareil particulier de muſcles moteurs dont le paon eſt pourvu, qui manquent au faiſan, & qui établiſſent une différence aſſez conſidérable entre les deux eſpèces: d'ailleurs, ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni ſa double queue, dont l'une plus courte eſt compoſée des véritables pennes directrices, & l'autre plus longue n'eſt formée que des couvertures de celles-là: en général, le faiſan paroît modelé ſur des pro-

---

(f) Hiſtoire de l'iſle Eſpagnole de Saint-Domingue, *page 39*.

(g) Aldrovande, qui a obſervé & décrit cet oiſeau avec ſoin, dit qu'il en a examiné un qui peſoit trois livres de douze onces *libras tres duodecim unciarum*, ce que quelques-uns ont rendu par trois livres douze onces: c'eſt une différence de vingt-quatre onces ſur trente-ſix.

portions moins légeres & moins élégantes ; ayant le corps plus ramassé, le cou plus raccourci, la tête plus grosse, &c.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, & deux bouquets de plumes d'un vert-doré qui, dans le temps des amours, s'élevent de chaque côté au-dessus des oreilles ; car dans les animaux il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle, plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération. Ces bouquets de plumes sont apparemment ce que Pline appelloit, tantôt des oreilles (*h*), tantôt de petites cornes (*i*) ; on sent à leur base une élévation formée par leur muscle releveur (*k*) : le faisan a outre cela à chaque oreille des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture qui est fort grande (*l*).

Les plumes du cou & du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon (*m*).

Je n'entrerai point ici dans le détail des

(*h*) *Geminas ex pluma aures submittunt subriguntque.* Plin. *hist. nat.* lib. X, cap. XXXVIII.

(*i*) *Phasianæ corniculis. Ibid.* lib. XI, cap. XXXVII.

(*k*) Aldrovand. *Ornitholog.* tom. II, pag. 50.

(*l*) *id. ib.*

[*m*] *Voyez* Brisson, *Ornithologie*, tom. II, p. 263.

couleurs du plumage (*), je dirai seulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, & que dans celui-ci même les reflets en sont encore plus fugitifs que dans le paon, & qu'ils dépendent non-seulement de l'incidence de la lumiere, mais encore de la réunion & de la position respective de ces plumes; car si on en prend une seule à part, les reflets verts s'évanouissent, & l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir (*n*) : les tiges des plumes du cou & du dos sont d'un beau jaune-doré, & font l'effet d'autant de lames d'or (*o*); les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, & finissent en espèces de filets : la queue est composée de dix-huit pennes, quoique Schwenckfeld n'en compte que seize (*p*); les deux du milieu sont les plus longues de toutes, & ensuite les plus voisines de celles-là : chaque pied est muni d'un éperon court & pointu, qui a échappé à quelques descripteurs, & même au dessinateur de nos planches enluminées, *n°. 121*; les doigts sont joints par une membrane plus large qu'elle n'est ordinairement dans les oiseaux pulvérateurs (*q*) : cette membrane in-

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 121, où les couleurs du plumage sont représentées avec assez d'exactitude.

(*n*) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, p. 50.

(*o*) *id. ib.*

(*p*) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, p. 332.

(*q*) Aldrovande, *Ornithologia*, loco citato.

terdigitale plus grande, semble être une premiere nuance par laquelle les oiseaux de ce genre se rapprochent des oiseaux de riviere; & en effet, Aldrovande remarque que le faisan se plaît dans les lieux marécageux; & il ajoute qu'on en prend quelquefois dans les marais qui sont aux environs de Bologne (*r*). Olina, autre Italien (*s*), & M. Le Roi, Lieutenant des Chasses de Versailles, ont fait la même observation: ce dernier assure que c'est toujours dans les lieux les plus humides, & le long des mares qui se trouvent dans les grands bois de la Brie, que se tiennent les faisans échappés des capitaineries voisines. Quoiqu'accoutumés à la société de l'homme, quoique comblés de ses bienfaits, ces faisans s'éloignent le plus qu'il est possible de toute habitation humaine; car ce sont des oiseaux très sauvages, & qu'il est extrêmement difficile d'apprivoiser: on prétend néanmoins qu'on les accoutume à revenir au coup de sifflet (*t*), c'est-à-dire, qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de sifflet leur annonce toujours; mais dès que leur besoin est satisfait, ils reviennent à leur naturel, & ne connoissent plus la main qui les a nourris; ce sont

(*r*) Aldrov. *Ornithol.* tom. II, pag. 51.

(*s*) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

(*t*) *Voyez* le Journal Economique, mois de Septembre 1753. Il y a grande apparence que c'étoit là tout le savoir faire de ces faisans apprivoisés qu'on nourrissoit, selon Elien, dans la ménagerie du roi des Indes. *De Naturâ Animalium*, lib. XIII, cap. XVIII.

des esclaves indomptables qui ne peuvent se plier à la servitude, qui ne connoissent aucun bien qui puisse entrer en comparaison avec la liberté, qui cherchent continuellement à la recouvrer, & qui n'en manquent jamais l'occasion (*u*). Les sauvages qui viennent de la perdre, sont furieux; ils fondent à grands coups de bec sur les compagnons de leur captivité, & n'épargnent pas même le paon (*x*).

Ces oiseaux se plaisent dans les bois en plaine, différant en cela des tetras ou coqs de bruyere, qui se plaisent dans les bois en montagne: pendant la nuit, ils se perchent au haut des arbres (*y*), ils y dorment la tête sous l'aile: leur cri, c'est-à-dire, le cri du mâle, car la femelle n'en a presque point, est entre celui du paon & celui de la peintade, mais plus près de celui-ci, & par conséquent très peu agréable.

Leur naturel est si farouche, que non-seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le temps où le mâle recherche sa femelle; & il est facile alors de les trouver dans les bois,

---

(*u*) *Non ostante che vinghin' allevati nella casa; & che siino nati sotto la gallina, non s'addomesticano mai, anzi ritengono la salvatichezza loro.* Olina, *Uccellaria*, pag. 49. Cela est conforme à ce que j'ai vu moi-même.

(*x*) Voyez Longolius *apud Aldrovandum*, Ornitholog. tom. II, pag. 52.

(*y*) Voyez Frisch, planche CXXIII.

parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin (z). Les coq-faisans sont moins ardens que les coqs ordinaires : Frisch prétend que dans l'état de sauvage ils n'ont chacun qu'une seule femelle ; mais l'homme qui fait gloire de soumettre l'ordre de la nature à son intérêt ou à ses fantaisies, a changé, pour ainsi dire, le naturel de cet oiseau, en accoutumant chaque coq à avoir jusquà sept poules, & ces sept poules à se contenter d'un seul mâle pour elles toutes ; car on a eu la patience de faire toutes les observations nécessaires pour déterminer cette combinaison, comme la plus avantageuse pour tirer parti de la fécondité de cet oiseau (*a*) : cependant, quelques économistes ne donnent que deux femelles à chaque mâle (*b*), & j'avoue que c'est la méthode qui a le mieux réussi dans la conduite d'une petite faisanderie que j'ai eu quelque temps sous les yeux. Mais ces différentes combinaisons peuvent être toutes bonnes selon les circonstances, la température du climat, la nature du sol, la qualité & la quantité de la nourriture, l'étendue & l'exposition de la faisanderie, les soins du faisandier, comme seroit celui de retirer chaque poule aussi-tôt après qu'elle est fécondée par le coq, de ne les lui présenter

---

(z) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

(*a*) Voyez Journal Economique, Septembre 1753. --- Le mot *Faisanderie* dans l'Encyclopédie.

(*b*) Voyez Frisch, planche cxxiij, --- Maison Rustique, tom. I, pag. 135.

qu'une à une, en observant les intervalles convenables ; de lui donner pendant ce temps du blé sarrazin & autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne sur la fin de l'hiver, lorsqu'on veut avancer la saison de l'amour.

La faisane fait son nid à elle seule ; elle choisit pour cela le recoin le plus obscur de son habitation ; elle y employe la paille, les feuilles, & autres choses semblables ; & quoiqu'elle le fasse fort grossiérement en apparence, elle le préfère, ainsi fait, à tout autre mieux construit, mais qui ne le seroit point par elle-même ; cela est au point que si on lui en prépare un tout fait & bien fait, elle commence par le détruire & en éparpiller tous les matériaux, qu'elle arrange ensuite à sa maniere. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats ; cette ponte est de vingt œufs selon les uns (*c*), & de quarante à cinquante selon les autres, surtout quand on exempte la faisane du soin de couver (*d*) : mais celles que j'ai eu occasion de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs, & quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couver leurs œufs par des poules communes : elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un ; ses œufs sont beaucoup moins gros que ceux de poule, & la coquille en est plus mince que ceux même de pigeons ; leur couleur est

---

(*c*) Palladius, *de Re Rustica*, lib. I, cap. 29.
(*d*) Voyez Journal Economique, Sept. 1753.

un gris-verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très bien Aristote (*e*), arrangées en zones circulaires autour de l'œuf; chaque faisane en peut couver jusqu'à dix-huit.

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de faisans, il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné & en partie semé de buissons où ces oiseaux puissent trouver un abri contre la pluie & la trop grande chaleur, & même contre l'oiseau de proie : une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en carré, faits pour recevoir chacun un coq avec ses femelles; on les retient dans ces parquets, soit en les éjointant, c'est-à-dire en leur coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet : on se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte; car ils se battroient certainement, & finiroient peut-être par se tuer (*f*) : il faut même faire en sorte qu'ils ne puissent ni se voir ni s'entendre; autrement les mouvemens d'inquiétude ou de jalousie que s'inspireroient,

---

(*e*) *Punctis distincta sunt ova Meleagridum & Phasianarum. Rubrum tinunculi est modo minii.* Historia Animalium, *lib. VI*, *cap. II.* Pline altérant apparemment ce passage, a dit : *Alia punctis distincta ut Meleagridi; alia rubri coloris ut Phasianis, cenchridi.* Historia naturalis, *lib. X*, *cap. LII.*

(*f*) Voyez le Journal Economique, Septemb. 1753.

les uns les autres, ces mâles ſi peu ardens pour leurs femelles & cependant ſi ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueroient pas d'étouffer ou d'affoiblir des mouvemens plus doux, & ſans leſquels il n'eſt point de génération. Ainſi, dans quelques animaux, comme dans l'homme, le degré de la jalouſie n'eſt pas toujours proportionné au beſoin de jouir.

Palladius veut que les coqs ſoient de l'année précédente (*g*); & tous les Naturaliſtes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules ayent plus de trois ans. Quelquefois dans les endroits qui ſont bien peuplés de faiſans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, & on laiſſe aux coqs ſauvages le ſoin de les féconder.

Ces oiſeaux vivent de toutes ſortes de grains & d'herbages, & l'on conſeille même de mettre une partie du parc en jardin potager, & de cultiver dans ce jardin des fèves, des carottes, des pommes de terre, des oignons, des laitues & des panais, ſurtout des deux dernieres, dont ils ſont très friands : on dit qu'ils aiment auſſi beaucoup le gland, les baies d'aubépine, & la graine d'abſinthe (*h*); mais le froment eſt la meilleure nourriture qu'on puiſſe leur donner, en y joignant les œufs de fourmis; quelques-uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que

---

(*g*) Journal Economique, Septembre 1753.
(*h*) Gerbillon, Voyage de la Chine & de la Tartarie.

les faiſans ne ſe dégoûtent des œufs ; mais Edmond King veut qu'on leur donne des fourmis même, & prétend que c'eſt pour eux une nourriture très ſalutaire, & ſeule capable de les rétablir lorſqu'ils ſont foibles & abattus ; dans la diſette on y ſubſtitue avec ſuccès des ſauterelles, des perce-oreilles, des mille-pieds : l'auteur Anglois que je viens de citer, aſſure qu'il avoit perdu beaucoup de faiſans avant qu'il connût la propriété de ces inſectes ; & que depuis qu'il avoit appris à en faire uſage, il ne lui en étoit pas mort un ſeul de ceux qu'il avoit élevés (*i*). Mais quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur meſurer avec prudence, & ne point trop les engraiſſer ; car les coqs trop gras ſont moins chauds, & les poules trop graſſes ſont moins fécondes, & pondent des œufs à coquille molle & faciles à écraſer.

La durée de l'incubation eſt de vingt à vingt-cinq jours, ſuivant la plupart des auteurs (*k*) & ma propre obſervation : Palladius la fixe à trente (*l*) ; mais c'eſt une erreur qui n'auroit pas dû reparoître dans la Maiſon Ruſtique (*m*) ; car le pays où Palladius écrivoit étoit plus chaud que le nôtre, les œufs de faiſans n'y devoient pas être plus de temps à éclore que dans le nôtre, où ils écloſent

---

(*i*) Voyez les Tranſactions Philoſophiques, nº. 23, art. VI.

(*k*) Geſner. --- Schwenckfeld. --- Journal Economique. --- M. Le Roi, &c. aux endroits cités.

(*l*) Palladius, *de Re Ruſticâ*, lib. I, cap. XXIX.

(*m*) Voyez tome I, page 135.

au bout d'environ trois semaines; d'où il suit que le mot *trigesimus* a été substitué par les copistes au mot *vigesimus*.

Il faut tenir la couveuse dans un endroit éloigné du bruit & un peu enterré, afin qu'elle y soit plus à l'abri des inégalités de la température & des impressions du tonnerre.

Dès que les petits faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les gallinacés; on les laisse ordinairement vingt-quatre heures sans leur rien donner; au bout de ce temps, on met la mere & les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu semé de blé, d'orge, de gazon, & surtout abondant en œufs de fourmis: cette boîte doit avoir pour couvercle une espèce de petit toît fermé de planches légeres, qu'on puisse ôter & remettre à volonté, selon les circonstances; elle doit aussi avoir à l'une de ses extrémités un retranchement où l'on tient la mere renfermée par des cloisons à claire-voie, qui donnent passage aux faisandeaux: du reste, on leur laisse toute liberté de sortir de la boîte & d'y rentrer à leur gré; les glouffemens de la mere prisonniere & le besoin de se réchauffer de temps en temps sous ses ailes, les rappelleront sans cesse, & les empêcheront de s'écarter beaucoup: on a coutume de réunir trois ou quatre couvées à-peu-près de même âge, pour n'en former qu'une seule bande capable d'occuper la mere, & à laquelle elle puisse suffire.

On les nourrit d'abord, comme on nourrit tous les jeunes poussins, avec un mélange

d'œufs durs, de mie de pain, & de feuilles de laitue, hachés ensemble, & avec des œufs de fourmis de prés: mais il y a deux attentions essentielles dans ces premiers temps, la premiere est de ne les point laisser boire du tout, & de ne les lâcher chaque jour que lorsque la rosée est évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur est contraire; & c'est, pour le dire en passant, une des raisons pourquoi les couvées de faisans sauvages ne réussissent guere dans notre pays; car ces faisans, comme je l'ai remarqué plus haut, se tenant par préférence dans les lieux les plus frais & les plus humides, il est difficile que les jeunes faisandeaux n'y périssent: la seconde attention qu'il faut avoir, c'est de leur donner peu & souvent, & dès le matin, en entre-mêlant toujours les œufs de fourmis avec les autres alimens.

Le second mois on peut déjà leur donner une nourriture plus substancielle; des œufs de fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des fèves moulues, en augmentant insensiblement la distance des repas.

Ce temps est celui où ils commencent à être sujets à la vermine: la plupart des modernes recommandent, pour les en délivrer, de nettoyer la boîte, & même de la supprimer entiérement, à l'exception de son petit toît que l'on conserve pour leur servir d'abri. Mais Olina donne un conseil qui avoit été indiqué par Aristote, & qui me paroît mieux réflechi & plus conforme à la nature de ces oiseaux; ils sont du nombre des pulvérateurs

vérateurs, & ils périssent lorsqu'ils ne se poudrent point (*n*). Olina veut donc qu'on mette à leur portée des petits tas de terre sèche ou de sablon très fin, dans lesquels ils puissent se vautrer, & se délivrer ainsi des piqûres incommodes des insectes (*o*).

Il faut être aussi très exact à leur donner de l'eau nette, & à la leur renouveller souvent; autrement ils courroient risque de la pépie, à laquelle il y auroit peu de remède suivant les modernes, quoique Palladius ordonne tout uniment de la leur ôter comme on l'ôte aux poulets, & de leur frotter le bec avec de l'ail broyé dans de la poix liquide.

Le troisième mois amene de nouveaux dangers : les plumes de leur queue tombent alors, & il leur en pousse de nouvelles; c'est une espèce de crise pour eux comme pour les paons : mais les œufs de fourmis sont encore ici une ressource, car ils hâtent le moment critique, & en diminuent le danger, pourvu qu'on ne leur en donne pas trop, car l'excès en seroit pernicieux.

A mesure que les jeunes faisandeaux deviennent grands, leur régime approche davantage de celui des vieux; & dès la fin du troisieme mois on peut les lâcher dans l'endroit que l'on veut peupler : mais tel est l'effet de la domesticité sur les animaux qui y ont vécu quelque temps, que ceux même

(*n*) Aristote, *Historia Animalium*, lib. V, cap. XXXI.
(*o*) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

qui, comme les faisans, ont le penchant le plus invincible pour la liberté, ne peuvent y être rendus tout d'un coup & sans observer des gradations; de même qu'un bon estomac affoibli par des alimens trop légers, ne peut s'accoutumer que peu-à-peu à une nourriture plus forte. Il faut d'abord transporter la boîte qui contient la couvée, dans l'endroit où l'on veut les lâcher; on aura soin de leur donner la nourriture qu'ils aiment le mieux, mais jamais dans le même endroit, & en diminuant la quantité chaque jour, afin de les obliger à chercher eux-mêmes ce qui leur convient, & à faire connoissance avec la campagne: lorsqu'ils seront en état de trouver leur subsistance, ce sera le moment de leur donner la liberté & de les rendre à la nature; ils deviendront bientôt aussi sauvages que ceux qui sont nés dans les bois, à cela près qu'ils conserveront une sorte d'affection pour les lieux où ils auront été bien traités dans leur premier âge.

L'homme ayant réussi à forcer le naturel du faisan en l'accoutumant à se joindre à plusieurs femelles, a tenté de lui faire encore une nouvelle violence, en l'obligeant de se mêler avec une espèce étrangere; & ses tentatives ont eu quelques succès, mais ce n'a pas été sans beaucoup de soins & de précautions (*p*): on a pris un jeune coq-

---

(*p*) Jamais les faisans libres ne cochent les poules qu'ils rencontrent; ce n'est pas que le coq ne fasse quelquefois des avances, mais la poule ne les souffre point.

faisan qui ne s'étoit encore accouplé avec aucune faisane; on l'a renfermé dans un lieu étroit & foiblement éclairé par en haut; on lui a choisi de jeunes poules, dont le plumage approchoit de celui de la faisane; on a mis ces jeunes poules dans une case attenant à celle du coq-faisan, & qui n'en étoit séparée que par une espèce de grille dont les mailles étoient assez grandes pour laisser passer la tête & le cou, mais non le corps de ces oiseaux; on a ainsi accoutumé le coq-faisan à voir ces poules, & même à vivre avec elles, parce qu'on ne lui a donné de nourriture que dans leur case, joignant la grille de séparation: lorsque la connoissance a été faite, & qu'on a vu la saison de l'amour approcher, on a nourri ce jeune coq & ses poules de la maniere la plus propre à les échauffer & à leur faire éprouver le besoin de se joindre; & quand ce besoin a été bien marqué, on a ouvert la communication: il est arrivé quelquefois que le faisan, fidèle à la nature, comme indigné de la mésalliance à laquelle on vouloit le contraindre, a maltraité & même mis à mort les premieres poules qu'on lui avoit données; s'il ne s'adoucissoit point, on le domptoit en lui touchant

C'est à M. Le Roi, Lieutenant des Chasses de Versailles, que je dois cette observation, & beaucoup d'autres que j'ai insérées dans cet article: il seroit à souhaiter que sur l'histoire de chaque oiseau, on eût à consulter quelqu'un qui eût autant de connoissances, de lumieres & d'empressement à les communiquer.

le bec avec un fer rouge d'une part, & de l'autre en excitant son tempérament par des fomentations appropriées : enfin, le besoin de s'unir augmentant tous les jours, & la nature travaillant sans cesse contre elle-même, le faisan s'est accouplé avec les poules ordinaires, & il en a résulté des œufs pointillés de noir comme ceux de la faisane, mais beaucoup plus gros, lesquels ont produit des bâtards qui participoient des deux espèces, & qui étoient même, selon quelques-uns, plus délicats & meilleurs au goût que les légitimes, mais incapables, à ce qu'on dit, de perpétuer leur race, quoique, selon Longolius, les femelles de ces mulets, jointes avec leur pere, donnent de véritables faisans. On a encore observé de ne donner au coq-faisan que des poules qui n'avoient jamais été cochées, & même de les renouveller à chaque couvée, soit pour exciter davantage le faisan (car l'homme juge toujours des autres êtres par lui-même), soit parce qu'on a prétendu remarquer que lorsque les mêmes poules étoient fécondées une seconde fois par le même faisan, il en résultoit une race dégénérée (*q*).

On dit que le faisan est un oiseau stupide, qui se croit bien en sûreté lorsque sa tête est cachée, comme on l'a dit de tant d'autres, & qui se laisse prendre à tous les pièges :

(*q*) Voyez Longolius, Dialog. *de Avibus*. --- Journal Economique, Septembre 1753. --- Maison Rustique, tom. I, page 135.

lorſqu'on le chaſſe au chien couchant, & qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il eſt en arrêt, & donne tout le temps au chaſſeur de le tirer à ſon aiſe (*r*): il ſuffit de lui préſenter ſa propre image, ou ſeulement un morçeau d'étoffe rouge ſur une toile blanche, pour l'attirer dans le piège: on le prend encore en tendant des lacets ou des filets ſur les chemins où il paſſe le ſoir & le matin pour aller boire; enfin, on le chaſſe à l'oiſeau de proie, & l'on prétend que ceux qui ſont pris de cette maniere ſont plus tendres & de meilleur goût (*s*). L'automne eſt le temps de l'année où ils ſont le plus gras: on peut engraiſſer les jeunes dans l'épinette ou avec la pompe, comme tout autre volaille; mais il faut bien prendre garde en leur introduiſant la petite boulette dans le goſier, de ne leur pas renverſer la langue, car ils mourroient ſur le champ.

Un faiſandeau bien gras eſt un morceau exquis, & en même temps une nourriture très ſaine; auſſi ce mets a-t-il été de tout temps réſervé pour la table des riches, & l'on a regardé comme une prodigalité inſenſée la fantaiſie qu'eut Héliogabale d'en nourrir les lions de ſa ménagerie.

Suivant Olina & M. Le Roi, cet oiſeau vit, comme les poules communes, environ ſix à ſept ans (*t*); & c'eſt ſans aucun fondement qu'on a prétendu connoître ſon âge par le nombre des bandes tranſverſales de ſa queue.

(*r*) Olina, *Uccellaria*, pag. 77.
(*s*) Aldrovand. *Ornitholog.* tom, II, pag. 57.
(*t*) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.



LE FAISAN BLANC.

On ne connoît point assez l'histoire de cette variété de l'espèce du faisan, pour savoir à quelle cause on doit rapporter la blancheur de son plumage : l'analogie nous conduiroit à croire qu'elle est un effet du froid, comme dans le paon blanc. Il est vrai que le faisan ne s'est point enfoncé dans les pays septentrionaux autant que le paon ; mais aussi sa blancheur n'est point parfaite, puisqu'il a, selon M. Brisson (*a*), des taches d'un violet foncé sur le cou, & d'autres taches roussâtres sur le dos ; & que, selon Olina, les mâles montrent quelquefois les couleurs franches des faisans ordinaires sur la tête & sur le cou : ce dernier auteur dit que les faisans blancs viennent de Flandre ; mais sans doute qu'en Flandre on dit qu'ils viennent encore de plus loin du côté du Nord : il ajoute que les femelles sont d'une blancheur plus parfaite que les mâles (*b*) ; & je remarque que la femelle du faisan ordinaire a aussi plus de blanc dans son plumage que n'en a le mâle.

[*a*] Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 268.
[*b*] Voyez Olina, *Uccellaria*, pag. 49.



LE FAISAN VARIÉ.

COMME le paon blanc, mêlé avec le paon ordinaire, a produit le paon varié ou panaché, ainſi l'on peut croire que le faiſan blanc ſe mêlant avec le faiſan ordinaire, a propuit le faiſan varié dont il s'agit ici ; d'autant plus que ce dernier a exactement la même forme & la même groſſeur que l'eſpèce ordinaire, & que ſon plumage, dont le fond eſt blanc, ſe trouve ſemé de taches qui réuniſſent toutes les couleurs de notre faiſan (*a*).

Friſch remarque que le faiſan varié n'eſt point bon pour la propagation (*b*).

(*a*) Voyez Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 267.
(*b*) Friſch, article de la planche cxxiv.





LE COCQUAR

OU LE FAISAN BATARD.

Le nom de *faisan-huneru* que Frisch donne à cette variété du faisan, indique qu'il le regarde comme le produit du mélange du faisan avec la poule ordinaire ; & en effet, le faisan bâtard représente l'espèce du faisan par son cercle rouge autour des yeux & par sa longue queue ; & il se rapproche du coq ordinaire par les couleurs communes & obscures de son plumage, qui a beaucoup de gris plus ou moins foncé : le faisan bâtard est aussi plus petit que le faisan ordinaire, & il ne vaut rien pour perpétuer l'espèce, ce qui convient assez à un métis, ou si l'on veut à un mulet.

Frisch nous apprend qu'on en éleve beaucoup en Allemagne à cause du profit qu'on en retire, & c'est en effet un très bon manger (*a*).

(*a*) Voyez Frisch, planche *CXXV*.

Nota. Ce seroit ici le lieu de parler du faisan-dindon qui a été vu en Angleterre, & dont M. Edwards a donné la description & la figure, planche CCCXXXVII, mais j'en ai dit mon avis ci-dessus à l'article du *Dindon.*

OISEAUX



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport au Faisan.

Je ne placerai point sous ce titre plusieurs oiseaux auxquels la plupart des Voyageurs & des Naturalistes ont donné le nom de *faisans*, & qui se trouvent même sous ce nom dans nos planches enluminées ; mais que nous avons reconnu, après un plus mûr examen, pour des oiseaux d'espèces fort différentes.

De ce nombre sont 1°. le faisan des Antilles de M. Brisson (*a*), qui est le faisan de l'isle Kayriouacou du P. du Tertre (*b*), lequel a les jambes plus longues & la queue plus courte que le faisan :

2°. Le faisan couronné des Indes, de M. Brisson (*c*), qui est représenté sous le même nom *, & qui diffère du faisan par sa conformation totale, par la forme particuliere du bec, par ses mœurs, par ses habitudes, par ses ailes qui sont plus longues, par sa

(*a*) Brisson, *Ornithologie*, tom. I, pag. 269.

(*b*) Voyez le P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, tom. I, pag. 255.

(*c*) Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 279.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 118.

queue plus courte & qui, à sa grosseur près, paroît avoir beaucoup plus de rapport avec le genre du pigeon :

3°. L'oiseau d'Amérique * que nous avons fait représenter sous le nom de *faisan huppé de Cayenne*, parce qu'il nous avoit été envoyé sous ce nom ; mais qui nous paroît différer du faisan par sa grosseur, par le port de son corps, par son cou long & menu, sa tête petite, ses longues ailes, &c.

4°. Le hocco-faisan de la Guiane **, qui n'est rien moins qu'un faisan, comme il est aisé de s'en convaincre par la comparaison des figures :

5°. Tous les autres hoccos d'Amérique que MM. Brisson & Barrere, & plusieurs autres entraînés par leurs méthodes, ont rapportés au genre du faisan, quoiqu'ils en diffèrent par un grand nombre d'attributs, & par quelquns-uns même de ceux qui avoient été choisis pour en faire les caracteres de ce genre.

---

* *Voyez idem*, n°. 337.

** *Voyez idem*, n°. 86.



I.

LE FAISAN DORÉ

OU LE TRICOLOR HUPPÉ DE LA CHINE.

Voyez planche II, fig. 2, le mâle; & figure 3, la femelle.

QUELQUES Auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *faisan rouge (d)*, on eût été presque aussi bien fondé à lui donner celui de *faisan bleu*, & ces deux dénominations auroient été aussi imparfaites que celle de faisan doré, puisque toutes les trois n'indiquant que l'une des trois couleurs éclatantes qui brillent sur son plumage, semblent exclure les deux autres: c'est ce qui m'a donné l'idée de lui imposer un nouveau nom, & j'ai cru que celui de Tricolor huppé de la Chine le caractériseroit mieux, puisqu'il présente à l'esprit ses attributs les plus apparens.

On peut regarder ce faisan comme une variété du faisan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis long-temps, qui même ont formé deux races distinctes, & qui cependant se reconnoissent encore; car elles s'allient, se mêlent & produisent ensemble; mais il faut avouer que

(*d*) Klein, *Ordo avium*, pag. 114. -- Albin, tom. III, pag. 15.

leur produit tient un peu de la stérilité des mulets, comme nous le verrons plus bas; ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la séparation des deux races.

Le tricolor huppé de la Chine est plus petit que notre faisan; & je dois avertir à cette occasion que dans notre planche enluminée, *n*°. 217 on a omis le module qui doit être de deux pouces neuf lignes.

La beauté frappante de cet oiseau lui a valu d'être cultivé & multiplié dans nos faisanderies, où il est assez commun aujourd'hui: son nom de tricolor huppé indique le rouge, le jaune-doré & le bleu qui dominent dans son plumage, & les longues & belles plumes qu'il a sur la tête, & qu'il relève quand il veut en maniere de huppe; il a l'iris, le bec, les pieds & les ongles jaunes, la queue plus longue à proportion que notre faisan, plus émaillée, & en général le plumage plus brillant: au-dessus des plumes de la queue sortent d'autres plumes longues & étroites, de couleur écarlate, dont la tige est jaune; il n'a point les yeux entourés d'une peau rouge comme le faisan d'Europe; en un mot, il paroît avoir subi fortement l'influence du climat.

La femelle du faisan doré est un peu plus petite que le mâle, elle a la queue moins longue; les couleurs de son plumage sont fort ordinaires, & encore moins agréables que celles de notre faisane; mais quelquefois elle devient avec le temps aussi belle que le mâle: on en a vu en Angleterre, chez Miladi Essex, une qui, dans l'espace de six ans, avoit graduellement changé sa couleur igno-

ble de bécasse en la belle couleur du mâle, duquel elle ne se distinguoit plus que par les yeux & par la longueur de la queue (*e*). Des personnes intelligentes qui ont été à portée d'observer ces oiseaux, m'ont assuré que ce changement de couleur avoit lieu dans la plupart des femelles, qu'il commençoit lorsqu'elles avoient quatre ans, temps où le mâle commençoit aussi à prendre du dégoût pour elles & à les maltraiter; qu'il leur venoit alors de ces plumes longues & étroites, qui dans le mâle accompagnent les plumes de la queue; en un mot, que plus elles avançoient en âge, plus elles devenoient semblables aux mâles, comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux.

M. Edwards assure qu'on a vu pareillement chez le Duc de Leeds, une faisane commune dont le plumage étoit devenu semblable à celui du faisan mâle; & il ajoute que de tels changemens de couleurs n'ont guere lieu que parmi les oiseaux qui vivent dans la domesticité (*f*).

Les œufs de la faisane dorée ressemblent beaucoup à ceux de la peintade, & sont plus petits à proportion que ceux de la poule domestique, & plus rougeâtres que ceux de nos faisans.

Le docteur Hans Sloane a conservé un mâle environ quinze ans; il paroît que c'est

(*e*) Voyez Edwards, planche LXVII.

(*f*) Edwards, *Glanures*, Part. III, pag. 268.

un oiſeau robuſte, puiſqu'il vit ſi long-temps hors de ſon pays ; il s'accoutume fort bien au nôtre *(g)*, & y multiplie aſſez facilement; il multiplie même avec notre faiſane d'Europe. M. Le Roi, Lieutenant des Chaſſes de Verſailles, ayant mis une de ces faiſanes de la Chine avec un coq-faiſan de ce pays-ci, il en a réſulté deux faiſans mâles fort reſſemblans aux nôtres, cependant avec le plumage mal teint, & n'ayant que quelques plumes jaunes ſur la tête comme le faiſan de la Chine : ces deux jeunes mâles métis ayant été mis avec des faiſanes d'Europe, l'un féconda la ſienne la ſeconde année, & il en a réſulté une poule faiſane qui n'a jamais pu devenir féconde ; & les deux coqs métis n'ont rien produit de plus juſqu'à la quatrième année, temps où ils trouvèrent le moyen de s'échapper à travers leurs filets.

Il y a grande apparence que le tricolor huppé dont il s'agit dans cet article, eſt ce beau faiſan dont on dit que les plumes ſe vendent à la Chine plus cher que l'oiſeau même (*h*) ; & que c'eſt auſſi celui que *Marco-Paolo* admira dans un de ſes voyages de la Chine, & dont la queue avoit deux à trois pieds de long.

(*g*) *Ibidem, planche LXVIII.*

(*h*) Hiſtoire générale des Voyages, tom. VI, pag. 487.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 Le faisan noir et blanc de la Chine.
2 sa femelle.

Pillement fils aqua forti.

II.

LE FAISAN NOIR ET BLANC DE LA CHINE. *

Voyez planche III de ce Volume, fig. 1, le mâle ; & fig. 2, la femelle.

La figure de nos planches enluminées n'a été dessinée que d'après l'oiseau empaillé, & je ne doute pas que celle de M. Edwards (*i*), qui a été faite & retouchée à loisir d'après le vivant, & qui a été recherchée pour les plus petits détails d'après l'oiseau mort, ne représente plus exactement ce faisan, & ne donne une idée plus juste de son port, de son air, &c.

Il est aisé de juger par la seule inspection de la figure, que c'est une variété du faisan, modelée pour la forme totale sur les proportions du tricolor huppé de la Chine ; mais beaucoup plus gros, puisqu'il surpasse même le faisan d'Europe : il a avec ce dernier un trait de ressemblance bien remarquable, c'est la bordure rouge des yeux qu'il a même plus large & plus étendue ; car elle lui tombe de chaque côté au-dessous du bec

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 123, le mâle ; & 124, la femelle.

(*i*) Voyez Edwards, *Hist. nat. des oiseaux*, planche LXVI.

inférieur en forme de barbillons, & d'autre part elle s'élève comme une double crête au-dessus du bec supérieur.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère beaucoup par la couleur; elle n'a ni le dessus du corps blanc comme lui, ni le dessous d'un beau noir avec des reflets de pourpre; on n'apperçoit dans tout son plumage qu'une échappée de blanc au-dessous des yeux; le reste est d'un rouge-brun plus ou moins foncé, excepté sous le ventre & dans les plumes latérales de la queue, où l'on voit des bandes noires transversales sur un fond gris: à tous autres égards, la femelle diffère moins du mâle dans cette race que dans toutes les autres races de faisan; elle a comme lui une huppe sur la tête, les yeux entourés d'une bordure rouge, & les pieds de même couleur.

Comme aucun Naturaliste, ni même aucun Voyageur, ne nous a donné le plus léger indice sur l'origine du Faisan noir & blanc, nous sommes réduits sur cela aux seules conjectures: la mienne seroit, que de même que le faisan de Géorgie s'étant avancé vers l'Orient, & ayant fixé son séjour dans les provinces méridionales ou tempérées de la Chine, est devenu le tricolor huppé; ainsi le faisan blanc de nos pays froids ou de la Tartarie, ayant passé dans les provinces septentrionales de la Chine, est devenu le faisan noir & blanc de cet article, lequel aura pris plus de grosseur que le faisan primitif ou de Géorgie, parce qu'il aura trouvé dans ces provinces une nourriture plus abondante ou

plus analogue à son tempérament ; mais qui porte l'empreinte du nouveau climat dans son port, son air, sa forme extérieure, semblable au port, à l'air, à la forme extérieure du tricolor huppé de la Chine, & qui a conservé du faisan primitif la bordure rouge des yeux, laquelle même a pris en lui plus d'étendue & de volume, sans doute par les mêmes causes qui l'ont rendu lui-même plus gros & plus grand que le faisan ordinaire.

III.

L'ARGUS OU LE LUEN.

On trouve au nord de la Chine une espèce de faisan, dont les ailes & la queue sont semées d'un très grand nombre de taches rondes semblables à des yeux, d'où on lui a donné le nom d'*Argus* ; les deux plumes du milieu de la queue sont très longues, & excèdent de beaucoup toutes les autres : cet oiseau est de la grosseur du dindon ; il a sur la tête une double huppe qui se couche en arriere (*k*).

(*k*) Voyez les Transactions philosophiques, tom. LV, pag. 88, planche III.



IV.

LE NAPAUL ou FAISAN CORNU (l).

M. Edwards, à qui nous devons la connoiſſance de cet oiſeau rare, le range parmi les dindons, comme ayant autour de la tête des excroiſſances charnues (m); & cependant il lui donne le nom de *faiſan cornu*: je crois en effet qu'il approche plus du faiſan que du dindon; car les excroiſſances charnues ne ſont rien moins que propres à ce dernier: le coq, la peintade, l'oiſeau royal, le caſoar, & bien d'autres oiſeaux des deux continens, en ont auſſi; elles ne ſont pas même étrangeres au faiſan, puiſqu'on peut regarder ce large cercle de peau rouge dont ſes yeux ſont entourés, comme étant à-peu-près de même nature, & que dans le faiſan noir & blanc de la Chine, cette peau forme réellement une double crête ſur le bec, & des barbillons au-deſſous: ajoutez à cela que le napaul eſt du climat des faiſans, puiſqu'il a été envoyé de Bengale à M. Mead; qu'il a le bec, les pieds, les éperons, les ailes & la forme totale du faiſan; & l'on conviendra qu'il eſt plus naturel de le rapporter au faiſan, qu'à un oiſeau d'Amérique, tel que le dindon.

(l) Voyez Edwards, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, planche CXVI.

(m) Voyez Gleanings, &c. tom. III, pag. 331.

Le napaul ou faisan cornu est ainsi appellé, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête : ces cornes sont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuses à leur extrémité, couchées en arriere, & d'une substance analogue à de la chair calleuse; il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillée de noir, qu'ont les faisans, mais il a tout cet espace garni de poils noirs en guise de plumes; au-dessous de cet espace & de la base du bec inférieur, prend naissance une sorte de gorgerette formée d'une peau seche, laquelle tombe & flotte librement sur la gorge & la partie supérieure du cou : cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même couleur, & sillonnée par des rides plus ou moins profondes, en sorte qu'elle paroît capable d'extension dans l'oiseau vivant; & l'on peut croire qu'il sait la gonfler ou la resserrer à sa volonté : les parties latérales en sont bleues, avec quelques taches orangées, & sans aucun poil en dehors; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou est garnie de petites plumes noires, ainsi que la partie du cou qu'elle recouvre; le sommet de la tête est rouge, la partie antérieure du corps rougeâtre, la partie postérieure plus rembrunie; sur le tout, y compris la queue & les ailes, on voit des taches blanches entourées de noir, semées près-à-près assez réguliérement : ces taches sont rondes sur l'avant, oblongues ou en forme de larmes sur l'arriere, & celles-ci

tournées de maniere que la pointe regarde la tête; les ailes ne paſſent guere l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'eſt un oiſeau peſant; la longueur de la queue n'a pu être déterminée par M. Edwards, vu qu'elle y eſt repréſentée dans le deſſin original, comme ayant été uſée par quelque frottement.

V.

LE KATRACA.

QUOIQU'A vrai dire il ne ſe ſoit point trouvé de véritables faiſans dans l'Amérique, comme nous l'avons établi ci-deſſus, néanmoins parmi la multitude d'oiſeaux différens qui peuplent ces vaſtes contrées, on en voit qui ont plus ou moins de rapports avec le faiſan; & celui dont il s'agit dans cet article, en approche plus qu'aucun autre, & doit être regardé comme ſon repréſentant dans le nouveau Monde. Il le repréſente en effet par ſa forme totale, par ſon bec crochu, par ſes yeux bordés de rouge, & par ſa longue queue; néanmoins comme il appartient à un climat & même à un monde différent, & qu'il eſt incertain s'il ſe mêle avec nos faiſans d'Europe, je le place ici après ceux de la Chine, qui s'accouplent certainement & produiſent avec les nôtres.

L'hiſtoire du Katraca nous eſt totalement inconnue; tout ce que je puis dire d'après

l'inspection de sa forme extérieure, c'est que le sujet représenté (*) nous paroît être le mâle, à cause de sa longue queue, & de la forme de son corps moins arrondie qu'alongée.

Nous lui conserverons le nom de *katraca* qu'il porte au Mexique, suivant le P. Feuillée.

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 146.





OISEAUX ÉTRANGERS

Qui paroiſſent avoir rapport avec le Paon & avec le Faiſan.

Je range ſous ce titre indécis quelques Oiſeaux étrangers trop peu connus pour qu'on puiſſe leur aſſigner une place plus fixe.

I.

LE CHINQUIS.

DANS l'incertitude où je ſuis, ſi cet oiſeau eſt un véritable paon ou non, je lui donne, ou plutôt je lui conſerve le nom de *Chinquis*, formé de ſon nom Chinois *chin-tchien-khi*, c'eſt la dixième eſpèce du genre des faiſans de M. Briſſon (*a*) : il ſe trouve au Tibet, d'où cet auteur a pris occaſion de le nommer *paon du Tibet* : ſa groſſeur eſt celle de la peintade ; il a l'iris des yeux jaune, le bec cendré, les pieds gris, le fond du plumage cendré, varié de lignes noires & de points blancs : mais ce qui en fait l'ornement principal & diſtinctif, ce ſont de belles & grandes taches rondes d'un bleu éclatant, changeant

(*a*) Voyez Briſſon, *Ornithologie*, tom. I, pag. 294.

en violet & en or, répandues une à une ſur les plumes du dos & les couvertures des ailes, deux à deux ſur les pennes des ailes, & quatre à quatre ſur les longues couvertures de la queue, dont les deux du milieu ſont les plus longues de toutes; les latérales allant toujours en ſe raccourciſſant de chaque côté.

On ne ſait, ou plutôt on ne dit rien de ſon hiſtoire, pas même s'il fait la roue en relevant en éventail ſes belles plumes chargées de miroirs.

Il ne faut pas confondre le chinquis avec le kinki, ou poule dorée de la Chine, dont il eſt parlé dans les relations de Navarette, Trigault, du Halde, & qui, autant qu'on en peut juger par des deſcriptions imparfaites, n'eſt autre choſe que notre tricolor huppé (*b*).

II.

LE SPICIFERE.

J'APPELLE ainſi le huitième faiſan de M. Briſſon (*c*), qu'Aldrovande a nommé *paon du Japon*, tout en avouant qu'il ne reſſembloit à notre paon que par les pieds & la queue [*d*].

Je lui ai donné le nom de *Spicifère*, à cauſe

(*b*) Voyez M. l'Abbé Prévôt, *Hiſt. gen. des Voyages*, tom. VI, pag. 487.

(*c*) Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 289.

(*d*) Aldrovande, *Ornith.* tom. II, pag. 35.

de l'aigrette en forme d'épi qui s'éleve sur sa tête : cette aigrette est haute de quatre pouces, & paroît émaillée de vert & de bleu ; le bec est de couleur cendrée, plus long & plus menu que celui du paon ; l'iris est jaune & le tour des yeux rouge comme dans le faisan : les plumes de la queue sont en plus petit nombre, le fond en est plus rembruni & les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe ; la distribution des couleurs forme sur la poitrine, le dos & la partie des ailes la plus proche du dos, des espèces d'écailles qui ont différens reflets en différens endroits, bleus sur la partie des ailes la plus proche du dos, bleus & verts sur le dos, bleus, verts & dorés sur la poitrine ; les autres pennes de l'aile sont vertes dans le milieu de leur longueur, ensuite jaunâtres, & finissent par être noires à leur extrémité : le sommet de la tête & le haut du cou ont des taches bleues, mêlées de blanc sur un fond verdâtre.

Telle est à-peu-près la description qu'Aldrovande a faite du mâle, d'après une figure peinte que l'Empereur du Japon avoit envoyée au Pape ; il ne dit point s'il étale sa queue comme notre paon : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'étale point dans la figure d'Aldrovande, & qu'il y est même représenté sans éperons aux pieds, quoiqu'Aldrovande n'ait pas oublié d'en faire paroître dans la figure du paon ordinaire, qu'il a placée vis-à-vis pour servir d'objet de comparaison.

Selon

Selon cet auteur, la femelle eſt plus petite que le mâle ; elle a les mêmes couleurs que lui ſur la tête, le cou, la poitrine, le dos & les aiſes : mais elle en diffère en ce qu'elle a le deſſous du corps noir, & en ce que les couvertures du croupion qui ſont beaucoup plus courtes que les pennes de la queue, ſont ornées de quatre ou cinq miroirs aſſez larges relativement à la grandeur des plumes : le vert eſt la couleur dominante de la queue, les pennes en ſont bordées de bleu, & les tiges de ces pennes ſont blanches.

Cet oiſeau paroît avoir beaucoup de rapport avec celui dont parle Kœmpfer dans ſon hiſtoire du Japon, ſous le nom de *faiſan* [*f*]; ce que j'en ai dit ſuffit pour faire voir qu'il y a pluſieurs traits de conformité & pluſieurs traits de diſſemblance, ſoit avec le paon, ſoit avec le faiſan; & que par conſéquent il ne devoit point avoir d'autre place que celle que je lui donne ici.

(*f*) » Il y a au Japon une eſpèce de faiſans qui ſe diſtinguent par la diverſité de leurs couleurs, par l'éclat de leurs plumes, & par la beauté de leur queue qui égale en longueur la moitié de la hauteur d'un homme, & qui par ce mêlange & par une variété charmante des plus belles couleurs, particuliérement de l'or & de l'azur, ne cède en rien à celle du paon «. Kœmpfer, *Hiſtoire du Japon*, tom. I, pag. 112.

III.

L'ÉPERONNIER.*

Cet oiseau n'est guere connu que par la figure & la description que M. Edvards a publiées du mâle & de la femelle (*g*), & qu'il avoit faites sur le vivant.

Au premier coup d'œil, le mâle paroît avoir quelque rapport avec le faisan & le paon; comme eux il a la queue longue, il l'a semée de miroirs comme le paon, & quelques Naturalistes s'en tenant à ce premier coup d'œil, l'ont admis dans le genre du faisan (*h*); mais quoique, d'après ces rapports superficiels, M. Edwards ait cru pouvoir lui donner ou lui conserver le nom de faisan-paon, néanmoins, en y regardant de plus près, il a bien jugé qu'il ne pouvoit appartenir au genre du faisan, 1°. parce que les longues plumes de sa queue sont arrondies & non pointues par le bout; 2°. parce qu'elles sont droites dans toute leur longueur, & non recourbées en en-bas; 3°. parce qu'elles ne font pas la gouttiere renversée par le renversement de leurs barbes, comme dans le faisan; 4°. enfin, parce

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 492 & 493.

(*g*) Edvards, *Hist. nat. of Birds*, planches LXVII & LXIX.

(*h*) Klein, *Ordo avium*, pag. 114. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 291, genre VII, espece IX.

qu'en marchant, il ne recourbe point sa queue en en-haut.

Mais il appartient encore bien moins à l'espèce du paon, dont il diffère non-seulement par le rapport de la queue, par la configuration & le nombre des pennes dont elle est composée, mais encore par les proportions de sa forme extérieure, par la grosseur de la tête & du cou, & en ce qu'il ne redresse & n'épanouït point sa queue comme le paon (*i*), qu'il n'a au lieu d'aigrette qu'une espèce de huppe plate, formée par les plumes du sommet de la tête qui se relèvent, & dont la pointe revient un peu en avant : enfin, le mâle diffère du coq-paon & du coq-faisan, par un double éperon qu'il a à chaque pied; caractere presque unique d'après lequel je lui ai donné le nom d'*Eperonnier.*

Ces différences extérieures qui certainement en supposent beaucoup d'autres plus cachées, paroîtront assez considérables à tout homme de sens, & qui ne sera préoccupé d'aucune méthode, pour exclure l'éperonnier du nombre des paons & des faisans, encore qu'il ait comme eux les doigts séparés, les pieds nus, les jambes revêtues de plumes jusqu'au talon, le bec en cône

---

(*i*) M. Edwards ne dit point que cet oiseau fasse la roue; & de cela seul je me crois en droit de conclure qu'il ne la fait point : un fait aussi considérable n'auroit pu échapper à M. Edwards; & s'il l'eût observé, il ne l'auroit point omis.

courbé, la queue longue & la tête sans crête ni membrane : à la vérité, je sais tel Méthodiste qui ne pourroit sans inconséquence ne pas le reconnoître pour un paon ou pour un faisan, puisqu'il a tous les attributs par lesquels ce genre est caractérisé dans sa méthode; mais aussi un Naturaliste sans méthode & sans préjugé, ne pourra le reconnoître pour le paon de la Nature; & que s'ensuivra-t-il de-là, sinon que l'ordre de la Nature est bien loin de la méthode du Naturaliste ?

En vain me dira-t-on que puisque l'oiseau dont il s'agit ici a les principaux caracteres du genre du faisan, les petites variétés par lesquelles il en diffère, ne doivent point empêcher qu'on ne le rapporte à ce genre: car je demanderai toujours, qui donc ose se croire en droit de déterminer ces caracteres principaux; de décider, par exemple, que l'attribut négatif de n'avoir ni crête ni membrane, soit plus essentiel que celui d'avoir la tête de telle ou telle forme, de telle ou telle grosseur; & de prononcer que tous les oiseaux qui se ressemblent par des caracteres choisis arbitrairement, doivent aussi se ressembler dans leurs véritables propriétés ?

Au reste, en refusant à l'éperonnier le nom de paon de la Chine, je ne fais que me conformer aux témoignages des Voyageurs qui assurent que dans ce vaste pays, on ne voit de paons que ceux qu'on y apporte des autres contrées (*k*).

(*k*) Navarette, *Description de la Chine*, pag. 40 & 42.

L'éperonnier a l'iris des yeux jaune, ainsi que l'espace entre la base du bec, l'œil & le bec supérieur rouge, l'inférieur brun-foncé, & les pieds d'un brun-sale : son plumage est d'une beauté admirable ; la queue est, comme je l'ai dit, semée de miroirs ou de taches brillantes, de forme ovale, & d'une belle couleur de pourpre avec des reflets bleus, verts & or ; ces miroirs font d'autant plus d'effet qu'ils sont terminés & détachés du fond par un double cercle, l'un noir & l'autre orangé-obscur : chaque penne de la queue a deux de ces miroirs accolés l'un à l'autre, la tige entre deux ; & malgré cela, comme cette queue a infiniment moins de plumes que celles du paon, elle est beaucoup moins chargée de miroirs ; mais en récompense, l'éperonnier en a une très grande quantité sur le dos & sur les ailes, où le paon n'en a point du tout ; ces miroirs des ailes sont ronds, & comme le fond du plumage est brun, on croiroit voir une belle peau de martre zibeline enrichie de saphirs, d'opales, d'émeraudes & de topases.

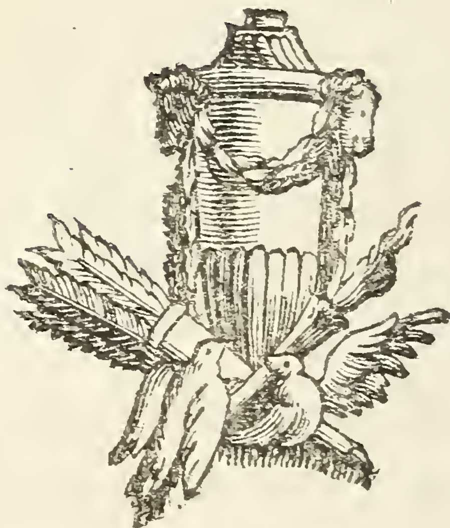
Les plus grandes pennes de l'aile n'ont point de miroirs, toutes les autres en ont chacune un ; & quel qu'en soit l'éclat, leurs couleurs, soit dans les ailes, soit dans la queue, ne pénetrent point jusqu'à l'autre surface de la penne, dont le dessous est d'un sombre uniforme.

Le mâle surpasse en grosseur le faisan ordinaire ; la femelle est d'un tiers plus petite que le mâle, & paroît plus leste & plus éveillée ; elle a, comme lui, l'iris jaune,

mais point de rouge dans le bec, & la queue beaucoup plus petite : quoique ses couleurs approchent plus de celles du mâle que dans l'espèce des paons & des faisans, cependant elles sont plus mattes, plus éteintes, & n'ont point ce lustre, ce jeu, ces ondulations de lumiere qui font un si bel effet dans les miroirs du mâle *(l)*.

Cet oiseau étoit vivant à Londres, l'année derniere, d'où M. le chevalier Codrington en a envoyé des dessins coloriés à M. Daubenton le jeune, d'après lesquels nous avons fait graver & enluminer les planches *n°. 492 & 493*, dont le premier représente le mâle, & le second la femelle de cet oiseau.

(*l*) Voyez Edvards, planches LXVII & LXIX.







1 & 2 Hoccos. 3 Le Pauxi.



LES HOCCOS.

Tous les oiſeaux que l'on déſigne ordinairement ſous cette dénomination priſe dans une acception générique, ſont étrangers à l'Europe, & appartiennent aux pays chauds de l'Amérique; les divers noms que les différentes tribus de ſauvages leur ont donnés, chacune en ſon jargon, n'ont pas moins contribué à en enfler la liſte, que les phraſes multipliées de nos Nomenclateurs; & je vais tâcher, autant que la diſette d'obſervations me le permettra, de réduire ces eſpèces nominales aux eſpèces réelles.

I.

LE HOCCO *proprement dit.* *

Voyez planche IV, figure 1 de ce Volume.

Je comprends ſous cette eſpèce, non-ſeulement le mitou & le mitouporanga de Marcgrave, que cet auteur regarde en effet comme étant de la même eſpèce (*a*); le coq-

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 86 & 125.

(*a*) Marcgrave, *Hiſtoria naturalis Braſilienſis*, lib. V, cap. III, pag. 195.

indien de MM. de l'Académie (*b*), & de plusieurs autres (*c*), le mutou ou moytou de Laët (*d*) & de Léry (*e*), le témocholli des Mexicains, & leur tepetotolt ou oiseau de montagne (*f*), le quirizao ou curasso de la Jamaïque (*g*), le pocs de Frisch (*h*), le hocco de Cayenne de M. Barrère (*i*), le hocco de la Guiane ou douzième faisan de M. Brisson (*k*); mais j'y rapporte encore comme variétés le hocco du Bresil ou onzième faisan de M. Brisson (*l*), son hocco de Curassou qui est son treizième faisan (*m*), le hocco du Pérou [*] & même la poule rouge du Pérou d'Albin (*n*), le coxolissi de

---

(*b*) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, tom. III, part. 1, pag. 221.

(*c*) Longolius, *Dialogus de Avibus*. --- Gesner, *de Avibus*, lib. III. --- Aldrovande, *Ornithologia*, lib. XIV, cap XL, &c.

(*d*) Laët, *Novus orbis*, pag. 615.

(*e*) Léry, *Voyage au Bréfil*, pag. 173.

(*f*) Voyez Fernandez, *hist. Avi. nov. Hisp.* cap. 61, pag. 35.

(*g*) Histoire naturelle de la Jamaïque, par le Chevalier Hans Sloane, pag. 302.

(*h*) Frisch, planche CXXI.

(*i*) Barrere, *Ornithologiæ specimen*, pag. 82 & 83; & France équinoxiale, page 140.

(*k*) Brisson, *Ornith. tom. I, pag. 298.*

(*l*) *Ibidem, pag. 296.*

(*m*) *Ibidem, pag. 300.*

* *Voyez les planches enluminées* n°. 125.

(*n*) Albin, *hist. nat. des Oiseaux*, tom. III, planche

Fernandez (*o*), & le seizième faisan de M. Brisson [*p*]. Je me fonde sur ce que cette multitude de noms désigne des oiseaux qui ont beaucoup de qualités communes, & qui ne diffèrent entr'eux que par la distribution des couleurs, par quelque diversité dans la forme & les accessoires du bec, & par d'autres accidens qui peuvent varier dans la même espèce à raison de l'âge, du sexe, du climat, & surtout dans une espèce aussi facile à apprivoiser que celle-ci, qui même l'a été en plusieurs cantons, & qui par conséquent doit participer aux variétés auxquelles les oiseaux domestiques sont si sujets (*q*).

MM. de l'Académie avoient ouï dire que leur coq indien avoit été apporté d'Afrique où il s'appelloit *ano* (*r*) : mais comme Marcgrave & plusieurs autres Observateurs nous apprennent que c'est un oiseau du Bresil, & que d'ailleurs on voit clairement en comparant les descriptions & les figures les plus

---

XL. » Elle est de la même grandeur & figure que la poule de Carasou [tom. II, planches XXXj & XXXij], & paroît être de la même espèce «. C'est ainsi que parle Albin, qui a eu l'avantage de dessiner ces deux oiseaux vivans.

(*o*) Ferdandez, *hist. Avium*, cap. XL, pag. 23.

(*p*) Brisson, *Ornithologie*, tom. I, pag. 305.

(*q*) Le Chevalier Hans Sloane dit précisément que leur plumage varie de différentes manieres, comme celui de notre volaille ordinaire, tom. II, pag. 302, planche CCLX.

(*r*) Mémoires de l'Académie, tom. III, partie I, pag. 223.

exactes, qu'il a les ailes courtes & le vol pesant; il est difficile de se persuader qu'il ait pu traverser d'un seul vol la vaste étendue des mers qui séparent les côtes d'Afrique de celles du Bresil, & il paroît beaucoup plus naturel de supposer que les sujets observés par MM. de l'Académie, s'ils étoient réellement venus d'Afrique, y avoient été portés précédemment de Bresil ou de quelqu'autre contrée du nouveau monde. On peut juger d'après les mêmes raisons, si la dénomination de coq de Perse, employée par Jonston, est applicable à l'oiseau dont il s'agit ici (*s*).

Le hocco approche de la grosseur du dindon; l'un de ses plus remarquables attributs, c'est une huppe noire, & quelquefois noire & blanche, haute de deux à trois pouces, qui s'étend depuis l'origine du bec jusque derriere la tête, & que l'oiseau peut coucher en arriere & relever à son gré, selon qu'il est affecté différemment : cette huppe est composée de plumes étroites comme étagées, un peu inclinées en arriere, mais dont la pointe revient & se courbe en avant. Parmi ces plumes MM. de l'Académie en ont remarqué plusieurs dont les barbes étoient renfermées jusqu'à la moitié de la longueur de la côte, dans une espèce d'étui membraneux [*t*].

(*s*) Jonston l'appelle *Coq de Perse*, disent MM. de l'Académie, tom. III, part. 1, pag. 223.

(*t*) Mémoires de l'Académie, tom. III, part. 1, page 221.

La couleur dominante du plumage est le noir, qui, le plus souvent est pur & comme velouté sur la tête & sur le cou, & quelquefois semé de mouchetures blanches; sur le reste du corps il a des reflets verdâtres, & dans quelques sujets, il se change en marron-foncé, comme celui de la planche enluminée *n°. 125 (Voyez planche IV, figure 1 de ce Volume.*) L'oiseau représenté dans cette planche n'a point du tout de blanc sous le ventre ni dans la queue, au lieu que celui de la planche *n°. 86*, en a sous le ventre & au bout de la queue; enfin d'autres en ont sous le ventre & point à la queue, & d'autres en ont à la queue & point sous le ventre; & il faut se souvenir que ces couleurs sont sujettes à varier, soit dans leurs teintes, soit dans leur distribution selon la différence du sexe.

Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il est un peu plus fort; dans les uns il est couleur de chair & blanchâtre vers la pointe, comme dans le hocco du Bresil de M. Brisson; dans les autres le bout du bec supérieur est échancré des deux côtés, ce qui le fait paroître comme armé de trois pointes, la principale au milieu, & les deux latérales formées par les deux échancrures un peu reculées en arriere, comme dans l'un des coqs indiens de MM. de l'Académie [*u*]; dans d'autres il est recouvert à sa base d'une

---

(*u*) Mémoires de l'Académie, tom. III, part. 1, pag. 225; & dans la figure [*c*] de la planche XXXIV.

peau jaune, où ſont placées les ouvertures des narines comme dans le hocco de la Guiane de M. Briſſon [*x*]; dans d'autres cette peau jaune ſe prolongeant des deux côtés de la tête, va former autour des yeux un cercle de même couleur, comme dans le mitou-poranga de Marcgrave [*y*]; dans d'autres cette peau ſe renfle ſur la baſe du bec ſupérieur en une eſpèce de tubercule ou de bouton arrondi, aſſez dur, & gros comme une petite noix. On croit communément que les femelles n'ont point ce bouton, & M. Edwards ajoute qu'il ne vient aux mâles qu'après la premiere année [*z*], ce qui me paroît d'autant plus vraiſemblable que Fernandez a obſervé dans ſon tepetotolt une eſpèce de tumeur ſur le bec, laquelle n'étoit ſans doute autre choſe que ce même tubercule qui commençoit à ſe former [*a*]; quelques individus, comme le mitou de Marcgrave, ont une peau blanche derriere l'oreille comme les poules communes; les pieds reſſembleroient pour la forme à ceux des gallinacés s'ils avoient l'éperon, & s'ils n'étoient pas un peu plus gros à proportion; du reſte, ils varient pour la couleur depuis le brun noirâtre juſqu'au couleur de chair [*b*].

(*x*) Briſſon, *Ornithologie*, pag. 298.

(*y*) Marcgrave, *hiſtoria avium Braſil.* pag. 195.

(*z*) Voyez Edwards, *hiſtoire naturelle des Oiſeaux rares*, planche ccxcv.

(*a*) Fernandez, *hiſt. Avi. nov. Hiſp.* cap. CI, p. 35.

(*b*) Voyez la planche ccxcv d'Edwards.

Quelques Naturalistes ont voulu rapporter le hocco au genre du dindon, mais il est facile, d'après la description ci-dessus, & d'après nos planches enluminées, de recueillir les différences nombreuses & tranchées qui séparent ces deux espèces [*]; le dindon a la tête petite & sans plumes ainsi que le haut du cou, le bec surmonté d'une caroncule conique & musculeuse, capable d'extension & de contraction, les pieds armés d'éperons, & il relève les plumes de sa queue en faisant la roue, &c. au lieu que le hocco a la tête grosse, le cou renfoncé, l'un & l'autre garnis de plumes, sur le bec un tubercule rond, dur & presque osseux, & sur le sommet de la tête une huppe mobile qui paroît propre à cet oiseau, qu'il baisse & redresse à son gré; mais personne n'a jamais dit qu'il relevât les pennes de la queue en faisant la roue.

Ajoutez à ces différences qui sont toutes extérieures, les différences plus profondes & tout aussi nombreuses que nous découvre la dissection.

Le canal intestinal du hocco est beaucoup plus long, & les deux *cæcum* beaucoup plus courts que dans le dindon; son jabot est aussi beaucoup moins ample, n'ayant que quatre pouces de tour : au lieu que j'ai vu tirer du jabot d'un dindon qui ne paroissoit avoir rien de singulier dans sa conformation, ce qu'il falloit d'avoine pour remplir une

---

[*] *Voyez les planches enluminées*, n°. 86 & 125.

demi-pinte de Paris : outre cela, dans le hocco, la substance charnue du gésier est le plus souvent fort mince, & sa membrane interne au contraire, fort épaisse & dure au point d'être cassante ; enfin la trachée-artère se dilate & se replie sur elle-même, plus ou moins vers le milieu de la fourchette [*c*], comme dans quelques oiseaux aquatiques, toutes choses fort différentes de ce qui se voit dans le dindon.

Mais si le hocco n'est point un dindon, les Nomenclateurs modernes étoient encore moins fondés à en faire un faisan; car outre les différences qu'il est facile de remarquer, tant au dehors qu'au dedans, d'après ce que je viens de dire, j'en vois une décisive dans le naturel de ces animaux : le faisan est toujours sauvage, & quoiqu'élevé de jeunesse, quoique toujours bien traité, bien nourri, il ne peut jamais se faire à la domesticité ; ce n'est point un domestique, c'est un prisonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, & qui maltraite même ses compagnons d'esclavage, sans jamais faire aucune société avec eux ; que s'il recouvre sa liberté, & qu'il soit rendu à l'état de sauvage pour lequel il semble être fait, rien n'est encore plus défiant & plus ombrageux, tout objet nouveau lui est suspect, le moindre bruit l'effraie, le moindre mouvement l'inquiète; l'ombre d'une branche agitée suf-

---

(*c*) Voyez Mémoires de l'Acad. tom. III, pag. 226 & suivantes.

fit pour lui faire prendre sa volée, tant il est attentif à sa conservation : au contraire, le hocco est un oiseau paisible, sans défiance, & même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter ; il semble s'oublier lui-même, & s'intéresser à peine à sa propre existence. M. Aublet en a tué jusqu'à neuf de la même bande, avec le même fusil qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire ; ils eurent cette patience : on conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable, qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, & qu'il s'apprivoise aisément ; quoiqu'apprivoisé il s'écarte pendant le jour, & va même fort loin, mais il revient toujours pour coucher, à ce que m'assure le même M. Aublet ; il devient même familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient, de suivre son maître par-tout, & s'il en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, & de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive (*d*).

Il est difficile d'imaginer des mœurs plus opposées ; & je doute qu'aucun Naturaliste, & même qu'aucun Nomenclateur, s'il les eût connus, eût entrepris de ranger ces deux oiseaux sous un même genre.

Le Hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en rapporte à la signification de son nom Mexicain *tepetotolt*, qui veut

(*d*) Fernandez, *hist. Avi. nov. Hisp. cap.* CI.

dire oiseau de montagne (*e*) : on le nourrit dans la voliere, de pain, de pâtée & autres choses semblables (*f*) ; dans l'état de sauvage, les fruits sont le fonds de sa subsistance : il aime à se percher sur les arbres, surtout pour y passer la nuit ; il vole pesamment, comme je l'ai remarqué plus haut, mais il a la démarche fiere (*g*) : sa chair est blanche, un peu sèche, cependant lorsqu'elle est gardée suffisamment c'est un fort bon manger (*h*).

Le chevalier Hans Sloane dit en parlant de cet oiseau, que sa queue n'a que deux pouces de long (*i*) ; sur quoi M. Edwards le relève, & prétend qu'en disant dix pouces au lieu de deux, M. Hans Sloane auroit plus approché du vrai (*k*) ; mais je crois cette censure trop générale & trop absolue ; car je vois Aldrovande qui, d'après le portrait d'un oiseau de cette espèce, assure qu'il n'a point de queue (*l*) ; & de l'autre, M. Barrère qui rapporte d'après ses propres observations faites sur les lieux, que la femelle de son hocco des Amazones, qui est le

(*e*) *Idem, ibidem.*

(*f*) *Ibidem.*

(*g*) Voyez Barrere, France Equinoxiale, pag. 139.

(*h*) Fernandez, Marcgrave & les autres.

[*i*] Hans Sloane, *hist nat. de la Jamaïque*, tom. II, pag. 302.

[*k*] Edwards, *Glanures*, pag. 182.

[*l*] Aldrovand. *Ornith.* tom. II, pag. 332.

hocco de curasson de M. Brisson, a la queue très peu longue (*m*); d'où il s'ensuivroit que ce que le chevalier Hans Sloane dit trop généralement du hocco doit être restreint à la seule femelle, du moins dans certaines races.

II.

LE PAUXI OU LE PIERRE.*

Voyez planche IV. fig. 3. de ce Volume.

Nous avons fait représenter cet oiseau sous le nom de *Pierre de Cayenne*; & c'est en effet le nom qu'il portoit à la ménagerie du Roi, où nous l'avons fait dessiner d'après le vivant: mais comme il porte dans son pays, qui est le Mexique, le nom de *pauxi*, selon Fernandez (*n*), nous avons cru devoir l'indiquer sous ces deux noms; c'est le quatorzième faisan de M. Brisson, qu'il appelle *hocco du Mexique*.

Cet oiseau ressemble à plusieurs égards au hocco précédent, mais il en diffère aussi en plusieurs points; il n'a point, comme lui, la tête surmontée d'une huppe, le tubercule qu'il a sur le bec est plus gros, fait en forme de poire & de couleur bleue. Fernandez dit que ce tubercule a la dureté de

---

[*m*] Barrere, *Novum Ornithol. specimen*, pag. 82.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 78.

[*n*] Fernandez, *hist. Avi nov. Hisp.* cap. clxxij.

la pierre, & je soupçonne que c'est delà qu'est venu au pauxi le nom d'oiseau à pierre, ensuite celui de pierre, comme il a pris le nom de *cusco* ou de *cushew bird*, & celui de *poule Numidique* de ce même tubercule, à qui les uns ont trouvé de la ressemblance avec la noix d'Amérique appellée *cusco* ou *cushew* (*o*), & d'autres avec le casque de la peintade (*p*).

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas-là les seules différences qui distinguent le pauxi des hoccos précédens ; il est plus petit de taille, son bec est plus fort, plus courbé & presque autant que celui d'un perroquet ; d'ailleurs, il nous est beaucoup plus rarement apporté que le hocco ; M. Edwards qui a vu ce dernier dans presque toutes les ménageries, n'a jamais rencontré qu'un seul cusco ou pauxi dans le cours de ses recherches (*q*).

Le beau noir de son plumage a des reflets bleus & couleur de pourpre, qui ne paroissent ni ne pourroient guere paroître dans la figure.

Cet oiseau se perche sur les arbres ; mais il pond à terre comme les faisans, mène ses petits & les rappelle de même : les petits vivent d'abord d'insectes, & ensuite, quand ils sont grands, de fruits, de grains

---

(*o*) Voyez Edwards, planche CCXCV.

(*p*) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 234.

(*q*) Voyez Edwards, *Histoire naturelle des Oiseaux rares*, planche CCXCV.

& de tout ce qui convient à la volaille (*r*).

Le pauxi est aussi doux; &, si l'on veut, aussi stupide que les autres hoccos; car il se laissera tirer jusqu'à six coups de fusil sans se sauver : avec cela il ne se laisse ni prendre ni toucher, selon Fernandez (*s*); & M. Aublet m'assure qu'il ne se trouve que dans les lieux inhabités: c'est probablement l'une des causes de sa rareté en Europe.

M. Brisson dit que la femelle ne diffère du mâle que par les couleurs, ayant du brun par-tout où celui-ci a du noir, & qu'elle lui est semblable dans tout le reste (*t*) : mais Aldrovande en reconnoissant que le fond de son plumage est brun, remarque qu'elle a du cendré aux ailes & au cou, le bec moins crochu & point de queue (*u*), ce qui seroit un trait de conformité avec le hocco des Amazones de Barrere, dont la femelle, comme nous l'avons vu, a la queue beaucoup moins longue que le mâle (*x*), & ce ne sont pas les seuls oiseaux d'Amérique qui n'ayent point de queue; il y a même tel canton de ce continent, où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre longtemps sans perdre leur queue & même leur croupion, comme nous l'avons vu dans l'histoire du coq.

(*r*) M. Aublet. --- Fernandez, pag. 56.
(*s*) Fernandez, pag. 156.
(*t*) Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 303.
(*u*) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 334.
(*x*) Barrere, *Nov. Ornith. specimen*, pag. 82.

III.

L'HOAZIN*.

CET oiſeau eſt repréſenté dans nos planches enluminées, ſous le nom de *Faiſan huppé de Cayenne*, du moins il n'en diffère que très peu, comme on peut en juger en comparant notre *planche 337* à la deſcription de Hernandez.

Selon cet auteur, l'hoazin n'eſt pas tout-à-fait auſſi gros qu'une poule d'Inde; il a le bec courbé, la poitrine d'un blanc-jaunâtre, les ailes & la queue marquées de taches ou raies blanches à un pouce de diſtance les unes des autres, le dos, le deſſus du cou, les côtés de la tête d'un fauve-brun; les pieds de couleur obſcure: il porte une huppe compoſée de plumes blanchâtres d'un côté, & noires de l'autre; cette huppe eſt plus haute & d'une autre forme que celle des hoccos, & il ne paroît pas qu'il puiſſe la baiſſer & la relever à ſon gré; il a auſſi la tête plus petite & le cou plus grêle.

Sa voix eſt très forte, & c'eſt moins un cri qu'un hurlement: on dit qu'il prononce ſon nom, apparemment d'un ton lugubre & effrayant; il n'en falloit pas davantage pour le faire paſſer chez des peuples groſſiers pour un oiſeau de mauvais augure; & comme par-tout on ſuppoſe beaucoup de puiſſance

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 337.

à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru trouver en lui des remèdes aux maladies les plus graves; mais on ne dit pas qu'ils s'en nourrissent; ils s'en abstiennent en effet peut-être par une suite de cette même crainte, ou par répugnance fondée sur ce qu'il fait sa pâture ordinaire de serpens : il se tient communément dans les grandes forêts, perché sur les arbres le long des eaux, pour guetter & surprendre ces reptiles. Il se trouve dans les contrées les plus chaudes du Mexique; Hernandez ajoute qu'il paroît en automne, ce qui feroit soupconner que c'est un oiseau de passage (*a*).

M. Aublet m'assure que cet oiseau qu'il a reconnu facilement sur notre planche enluminée, *N°. 337*, s'apprivoise; qu'on en voit par fois de domestiques chez les Indiens, &

(*a*) *Voyez* Hernandez, *lib. IX, cap. X, p. 320.* Fernandez parle d'un autre oiseau auquel il donne le nom d'*hoazin*, quoique par son récit même il soit très différent de celui dont nous venons de parler; car outre qu'il est plus petit, son chant est fort agréable, & ressemble quelquefois à l'éclat de rire d'un homme, & même à un rire moqueur; & l'on mange sa chair, quoiqu'elle ne soit ni tendre ni de bon goût : au reste, c'est un oiseau qui ne s'apprivoise point. *Voyez* Hist. Avi. nov. Hisp. *cap. LXI, pag. 27.*

Je trouverois bien plutôt l'hoazin dans un autre oiseau, dont parle le même auteur au *chapitre CCXXIII, page 57*, à la suite du pauxi; voici ses termes : *Alia avis Pauxi annectenda . . . . . Ciconiæ magnitudine, colore cinereo, cristâ octo uncias longâ e multis aggeratâ plumis ... in amplitudinem orbicularum præcipuè circa summum dilatatis.* Voilà bien la huppe de l'hoazin, & sa taille.

que les François les appellent des paons : ils nourrissent leurs petits de fourmis, de vers & d'autres insectes.

IV.

L'YACOU.

Cet oiseau s'est nommé lui-même : car son cri, selon Marcgrave, est *yacou*, d'où lui est venu le nom d'*iacupema* : pour moi j'ai préféré celui d'Yacou, comme plus propre à le faire reconnoître toutes les fois qu'on pourra le voir & l'entendre.

Marcgrave est le premier qui ait parlé de cet oiseau (*a*) ; quelques Naturalistes, d'après lui, l'ont mis au nombre des faisans (*b*) ; & d'autres, tels que Mrs. Brisson (*c*) & Edwards (*d*), l'ont rangé parmi les dindons : mais il n'est ni l'un ni l'autre : il n'est point un dindon, quoiqu'il ait une peau rouge sous le cou ; car il en diffère à beaucoup d'autres égards, & par sa taille qui est à peine égale à celle d'une poule ordinaire, & par sa tête qui est en partie revêtue de plumes, & par sa huppe qui approche beaucoup plus de celle

(*a*) *Voyez* Marcgrave, *Historia Avium Brasil.* lib. V, cap. v, pag. 198.

(*b*) Klein, *Ordo Avium*, pag. 114, n°. 2. --- Ray, *Synopf. Avi.* pag. 56, &c.

(*c*) Brisson, *Ornithologie*, tom. I, page 162.

(*d*) Edwards, *Hist. nat. des Oiseaux rares*, planche XIII.

des hoccos que de celle du dindon huppé, & par ses pieds qui n'ont point d'éperons : d'ailleurs, on ne lui voit pas au bas du cou ce bouquet de crins durs, ni sur le bec cette caroncule musculeuse qu'a le coq-d'inde, & il ne fait point la roue en relevant les plumes de sa queue. D'autre part, il n'est point un faisan; car il a le bec grêle & alongé, la huppe des hoccos, le cou menu, une membrane charnue sous la gorge, les pennes de la queue toutes égales, & le naturel doux & tranquille, tous attributs par lesquels il diffère des faisans; & il diffère par son cri du faisan & du dindon. Mais que sera-t-il donc ? il sera un yacou, qui aura quelques rapports avec le dindon (la membrane charnue sous la gorge, & la queue composée de pennes toutes égales); avec les faisans (l'œil entouré d'une peau noire, les ailes courtes & la queue longue); avec les hoccos (cette longue queue, la huppe & le naturel doux); mais qui s'éloignera de tous par des différences assez caractérisées, & en assez grand nombre pour constituer une espèce à part, & empêcher qu'on ne puisse le confondre avec aucun autre oiseau.

On ne peut douter que le *guan* ou le *quan* de M. Edwards (*planche XIII*), ainsi appellé, selon lui, dans les Indes occidentales, apparemment par quelque tribu de Sauvages, ne soit au moins une variété dans l'espèce de notre yacou, dont il ne diffère que parce qu'il est moins haut monté (*e*), & que ses

---

(*e*) Marcgrave dit positivement *crura longa*, à l'endroit cité.

yeux font d'une autre couleur (*f*); mais on fait que ces petites différences peuvent avoir lieu dans la même espèce, & furtout parmi les races diverfes d'une espèce apprivoifée.

Le noir mêlé de brun eft la couleur principale du plumage, avec différens reflets & quelques mouchetures blanches fur le cou, la poitrine, le ventre, &c.: les pieds font d'un rouge affez vif.

La chair de l'yacou eft bonne à manger; tout ce que l'on fait de fes autres propriétés fe trouve indiqué dans l'expofé que j'ai fait au commencement de cet article, des différences qui le diftinguent des oifeaux auxquels on a voulu le comparer.

M. Ray le regarde comme étant de la même efpèce que le coxolitli de Fernandez (*g*); cependant celui-ci eft beaucoup plus gros, & n'a point fous la gorge cette membrane charnue qui caractérife l'yacou; c'eft pourquoi je l'ai laiffé avec les hoccos proprement dits.

V.

LE MARAIL.

Les Auteurs ne nous difent rien de la femelle de l'yacou, excepté M. Edwards, qui conjec-

(*f*) *Oculi nigrefcentes*, dit Marcgrave; *Of a dark dirty orange colour*, dit M. Edwards.

(*g*) Voyez Ray, *Synopfis avium*, pag. 57.

ture

ture qu'elle n'a point de huppe (*a*) : d'après cette indication unique, & d'après la comparaison des figures les plus exactes, & des oiseaux eux-mêmes conservés, je soupçonne que celui que nous avons fait représenter (*) sous le nom de *Faisan verdâtre de Cayenne,* & qu'on appelle communément *Marail* dans cette Isle, pourroit être la femelle, ou du moins une variété de l'espèce de l'yacou; car j'y retrouve plusieurs rapports marqués avec le guan de M. Edwards (*planche* XIII), dans la grosseur, la couleur du plumage, la forme totale, à la huppe près que la femelle ne doit point avoir; dans le port du corps, la longueur de la queue, le cercle de peau rousse autour des yeux (*b*), l'espace rouge & nud sous la gorge, la conformation des pieds & du bec, &c. j'avoue que j'y ai aussi apperçu quelques différences; les pennes de la queue sont en tuyaux d'orgue comme dans le faisan, & non point toutes égales comme dans le guan d'Edwards, & les ouvertures des narines ne sont pas si près de l'origine du bec : mais on ne seroit pas embarrassé de citer nombre d'espèces où la femelle diffère encore plus du mâle, & où il y a des variétés encore plus éloignées les unes des autres.

(*a*) Edwards, *hist. nat. des Oiseaux rares, pag. 13.*

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 338.

(*b*) Cette peau nue est bleue dans l'yacou, & rouge dans le marail; mais nous nous avons déjà observé la même

M. Aublet, qui a vu cet oiseau dans son pays natal, m'assure qu'il s'apprivoise très aisément, & que sa chair est délicate & meilleure que celle du faisan, en ce qu'elle est plus succulente : il ajoute que c'est un véritable dindon ; mais seulement plus petit que celui qui s'est naturalisé en Europe, & c'est un trait de conformité de plus qu'il a avec l'yacou, d'avoir été pris pour un dindon.

Cet oiseau se trouve non seulement à Cayenne, mais encore dans les pays qu'arrose la riviere des Amazones, du moins à en juger par l'identité du nom ; car M. Barrere parle d'un marail des Amazones, comme d'un oiseau dont le plumage est noir, le bec vert & qui n'a point de queue (*c*) : nous avons déjà vu dans l'histoire du hocco proprement dit, & du pierre de Cayenne, qu'il y avoit dans ces espèces des individus sans queue, qu'on avoit pris pour des femelles ; cela seroit-il vrai aussi des marails ? Sur la plupart de ces oiseaux étrangers & si peu connus, on ne peut, si l'on est de bonne foi, parler qu'en hésitant & par conjecture.

---

variation de couleur d'un sexe à l'autre dans les membranes charnues de la peintade.

(*c*) *Phasianus, niger, aburus, viridi rostro.* France équinoxiale, pag. 139. *Nota.* Je crois que cet auteur a entendu par le mot latin barbare, *aburus*, sans queue ; ou qu'il aura écrit *aburus* au lieu de *abrutus*, qui, comme *erutus*, pourroit signifier, arraché, tronqué.

VI.

LE CARACARA.

J'APPELLE ainsi, d'après son propre cri, ce bel oiseau des Antilles, dont le P. du Tertre a donné la description (*a*); si tous les oiseaux d'Amérique, qui ont été pris pour des faisans, doivent se rapporter aux hoccos, le Caracara doit avoir place parmi ces derniers; car les François des Antilles, & d'après eux le P. du Tertre, lui ont donné le nom de *faisan*, « ce faisan, dit-il, est un » fort bel oiseau, gros comme un cha- » pon (*b*), plus haut monté, sur des pieds » de paon; il a le cou beaucoup plus long » que celui d'un coq, & le bec & la tête » approchant de ceux du corbeau; il a tou- » tes les plumes du cou & du poitrail d'un » beau bleu luisant, & aussi agréable que les » plumes des paons; tout le dos est d'un » gris-brun, & les ailes & la queue qu'il a » assez courtes, sont noires. »

» Quand cet oiseau est apprivoisé, il fait » le maître dans la maison, & en chasse à » coups de bec les poules-d'inde & les pou-

---

(*a*) Le P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, tom. II, traité v, §. viij.

(*b*) Comment le P. du Tertre, en parlant des oiseaux de cette grosseur, a-t-il pu les désigner sous le nom de certains petits oiseaux, comme il le fait à *l'endroit cité, pag. 255 ?*

» les communes, & les tue quelquefois; il » en veut même aux chiens qu'il becque en » traître... J'en ai vu un . . . qui étoit en- » nemi mortel des Nègres, & n'en pouvoit » ſouffrir un ſeul dans la caſe qu'il ne bec- » quât par les jambes ou par les pieds juſ- » qu'à en faire ſortir le ſang. » Ceux qui en ont mangé m'ont aſſuré que ſa chair eſt auſſi bonne que celle des faiſans de France.

Comment M. Ray a-t-il pu ſoupçonner qu'un tel oiſeau fût l'oiſeau de proie dont parle Marcgrave ſous le même nom de caracara (*c*); il eſt vrai qu'il fait la guerre aux poules, mais c'eſt ſeulement lorſqu'il eſt apprivoiſé & pour les chaſſer, en un mot, comme il fait aux chiens & aux Nègres : on reconnoît plutôt à cela le naturel jaloux d'un animal domeſtique qui ne ſouffre point ceux qui peuvent partager avec lui la faveur du maître, que les mœurs féroces d'un oiſeau de proie qui ſe jette ſur les autres oiſeaux pour les déchirer & s'en nourrir : d'ailleurs, il n'eſt point ordinaire que la chair d'un oiſeau de proie ſoit bonne à manger, comme l'eſt celle de notre caracara : enfin, il paroît que le caracara de Marcgrave a la queue & les ailes beaucoup plus longues à proportion que celui du P. du Tertre.

(*c*) Marcgrave, *Hiſt. avium Braſil. pag. 211.*

VII.

LE CHACAMEL.

Fernandez parle d'un oiseau qui est du même pays, & à-peu-près de la même grosseur que les précédens, & qui se nomme en langue Mexicaine, *Chachalacamelt*, d'où j'ai formé le nom de Chacamel, afin que du moins on puisse le prononcer : sa principale propriété est d'avoir le cri comme la poule ordinaire, ou plutôt comme plusieurs poules; car il est, dit-on, si fort & si continuel, qu'un seul de ces oiseaux fait autant de bruit qu'une basse-cour entiere; & c'est de-là que lui vient son nom mexicain, qui signifie *oiseau criard*: il est brun sur le dos, blanc tirant au brun sous le ventre, & le bec & les pieds sont bleuâtres.

Le chacamel se tient ordinairement sur les montagnes, comme la plupart des hoccos, & y élève ses petits (*a*).

(*a*) Voyez Fernandez, *Hist. avium nov. Hispaniæ*, *cap. XLI.*



VIII.

LE PARRAKA

ET L'HOITLALLOTL.

Autant qu'on peut en juger par les indications incomplètes de Fernandez & de Barrere, on peut, ce me semble, rapporter ici, 1°. la parraka du dernier qu'il appelle *faisan*, & dont il dit que les plumes de la tête sont de couleur fauve, & lui forment une espèce de huppe (*a*); 2°. l'hoitlallotl ou oiseau long du premier (*b*), lequel habite les plus chaudes contrées du Mexique; cet oiseau a la queue longue, les ailes courtes & le vol pesant, comme la plupart des précédens, mais il dévance à la course les chevaux les plus vîtes : il est moins grand que les hoccos, n'ayant que dix-huit pouces de longueur du bout du bec au bout de la queue; sa couleur générale est le blanc tirant au fauve; les environs de la queue ont du noir mêlé de quelques taches blanches; mais la queue elle-même est d'un vert changeant, & qui a des reflets à-peu-près comme les plumes du paon.

Au fond, ces oiseaux sont trop peu connus pour qu'on puisse les rapporter sûrement à

(*a*) Barrere, *Phasianus vertice fulvo, cirrato.* France équinoxiale, pag. 140.

(*b*) Fernandez, *Hist. avium nov. Hispaniæ, cap.* LII, *pag.* 25.

leur véritable eſpèce; je ne les place ici que parce que le peu que l'on ſait de leurs qualités les rapproche plus des oiſeaux dont nous venons de parler que de tous autres, c'eſt à l'obſervation à fixer leur véritable place : en attendant, je croirai avoir aſſez fait, ſi ce que j'en dis ici peut inſpirer aux perſonnes qui ſe trouveront à portée, l'envie de les connoître mieux, & d'en donner une hiſtoire plus complète.





LES PERDRIX.

Les espèces les plus généralement connues sont souvent celles dont l'histoire est le plus difficile à débrouiller, parce que ce sont celles auxquelles chacun rapporte naturellement les espèces inconnues qui se présentent la premiere fois, pour peu qu'on y apperçoive quelques traits de conformité, & sans faire beaucoup d'attention aux traits de dissemblance souvent plus nombreux ; en sorte que de ce bizarre assemblage d'êtres qui se rapprochent par quelques rapports superficiels, mais qui se repoussent par des différences plus considérables, il ne peut résulter qu'un cahos de contradictions d'autant plus révoltantes, que l'on citera plus de faits particuliers de l'histoire de chacun ; la plupart de ces faits étant contraires entr'eux, & d'une absurde incompatibilité lorsqu'on veut les appliquer à une seule espèce, ou même à un seul genre ; nous avons vu plus d'un exemple de cet inconvénient dans les articles que nous avons traités ci-dessus, & il y a grande apparence que celui qui va nous fournir l'article de la perdrix ne sera pas le dernier.

Je prends pour base de ce que j'ai à dire des perdrix, & pour premiere espèce de ce genre, celle de notre perdrix grise, comme étant la plus connue, & par conséquent la plus

plus propre à servir d'objet de comparaison pour bien juger de tous les autres oiseaux dont on a voulu faire des perdrix; j'y reconnois une variété & trois races constantes.

Je regarde comme races constantes, 1°. la perdrix grise ordinaire (*), & comme variété de cette race celle que M. Brisson appelle *perdrix grise-blanche* [*a*]; 2°. la perdrix de Damas, non celle de Belon [*b*], qui est une gélinotte; mais celle d'Aldrovande [*c*] qui est plus petite que notre perdrix grise, & qui me paroît être la même que la petite perdrix de passage qui est bien connue de nos Chasseurs; 3°. la perdrix de Montagne, que nous avons fait représenter [*], & qui semble faire la nuance entre les perdrix grises & les rouges.

J'admets pour seconde espèce celle de la perdrix rouge, dans laquelle je reconnois deux races constantes répandues en France, une variété & deux races étrangeres.

Les deux races constantes de perdrix rouges du pays sont, 1°. celle de la planche enluminée, n°. 150 :

2°. La bartavelle de la planche enluminée, n°. 231.

Et les deux races ou espèces étrangeres

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 27.

(*a*) Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 223.

(*b*) Belon, *Nature des Oiseaux*, *pag.* 258.

(*c*) Aldrovande, *Ornith.* tom. II, pag. 143.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 136.

ſont, 1°. la perdrix rouge de Barbarie d'Edwards, *planche* LXX :

2°. La perdrix de roche qu'on trouve ſur les bords de la Gambra.

Et comme le plumage de la perdrix rouge eſt ſujet à prendre du blanc de même que celui de la perdrix griſe, il en réſulte dans cette eſpèce une variété parfaitement analogue à celle que j'ai reconnue dans l'eſpèce griſe ordinaire.

J'exclus de ce genre pluſieurs eſpèces qui y ont été rapportées mal-à-propos.

1°. Le francolin que nous avons fait repréſenter [*], & que nous avons cru devoir ſéparer de la perdrix, parce qu'il en diffère non ſeulement par la forme totale, mais encore par quelques caractères particuliers, tels que les éperons, &c.

2°. L'oiſeau appellé par M. Briſſon, *perdrix du Sénégal*, & dont il a fait ſa huitième perdrix *(d)*; cet oiſeau, qui eſt repréſenté ſous le même nom de perdrix du Sénégal, nous paroît avoir plus de rapport avec les francolins qu'avec les perdrix; & comme c'eſt une eſpèce particuliere qui a deux ergots à chaque jambe, nous lui donnerons le nom de *bis-ergot*.

3°. La perdrix rouge d'Afrique *(**)*. (*Voyez planche* V *figure 4 de ce volume*).

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 147 & 148.

(*d*) Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 231.

** *Voyez les planches enluminées*, n°. 180.

4°. La troisieme espèce étrangere, donnée par M. Brisson sous le nom de *grosse perdrix du Bresil* [e], qu'il croit être le *macucagua* de Marcgrave [f], puisqu'il en copie la description, & qu'il confond mal-à-propos avec l'agamie de Cayenne *, lequel est un oiseau tout différent & du macucagua & de la perdrix.

5°. L'yambou de Marcgrave (g), qui est la perdrix du Bresil de M. Brisson, & qui n'a ni la forme, ni les habitudes, ni les propriétés des perdrix, puisque, selon M. Brisson lui-même (h), il a le bec alongé, qu'il se perche sur les arbres, & que ses œufs sont bleus.

6°. La perdrix d'Amérique, de Catesby (i) & de M. Brisson (k), laquelle se perche aussi & fréquente les bois plus que les pays découverts, ce qui ne convient guere aux perdrix que nous connoissons.

7°. Une multitude d'oiseaux d'Amérique que le peuple ou les voyageurs ont jugé à propos d'appeller *perdrix*, d'après des ressemblances très légères, & encore plus légèrement observées; tels sont les oiseaux qu'on

(e) Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 227, espèce v.

(f) Marcgrave, *Hist. avium Brasil. pag.* 213.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 169.

(g) Marcgrave, *Hist. avium Brasil. pag.* 192.

(h) Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 227.

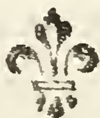
(i) Catesby, *Appendix*, planche XII, avec une figure coloriée.

(k) Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 230.

appelle à la Guadeloupe, *perdrix rousses*, *perdrix noires & perdrix grises*, quoique, selon le témoignage des personnes plus instruites, ce soient des pigeons ou des tourterelles, puisqu'ils n'ont ni le bec, ni la chair des perdrix, qu'ils se perchent sur les arbres, qu'ils y font leur nid, qu'ils ne pondent que deux œufs, que leurs petits ne courent point dès qu'ils sont éclos; mais que les pere & mere les nourrissent dans le nid comme font les tourterelles (*l*); tels sont encore, selon toute apparence, ces perdrix à tête bleue que Carreri a vues dans les montagnes de la Havane (*m*); tels sont les *pégassous*, les *pégacans* de Léry, & peut-être quelques-unes des perdrix d'Amérique que j'ai rapportées au genre des perdrix sur la foi des Auteurs, lorsque leur témoignage n'étoit point contredit par les faits, quoiqu'il le soit à mon avis par la loi du climat, à laquelle un oiseau aussi pesant que la perdrix ne peut guere manquer d'être assujetti.

(*l*) Voyez le P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, tom. II, pag. 254.

(*m*) Gemelli Carreri, *Voyages* . . . . . tom. VI, page 336.




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 La Perdrix rouge. 2 La Perdrix grise 3 La Perdrix de montagne. 4 La Perdrix rouge d'Afrique



* LA PERDRIX GRISE (*a*).

Voyez planche V fig. 2 de ce volume.

QUOIQU'ALDROVANDE, jugeant des autres pays par celui qu'il habitoit, dise que les Perdrix grises sont communes par-tout, il est certain néanmoins qu'il n'y en a point dans l'isle de Crète (*b*); & il est probable qu'il n'y en a jamais eu dans la Grèce, puisqu'Athénée marque de la surprise de ce que toutes les perdrix d'Italie n'avoient pas le bec rouge, comme elles l'avoient en Grèce

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 27.

Comme le mâle & la femelle se ressemblent presque en tout, nous ne donnons que l'un des deux, afin de ne pas trop multiplier les planches enluminées.

(*a*) En Latin, *Perdix*; en Espagnol, *Perdiz*; en Italien, *Perdice*; en Allemand, *Wild-hun* ou *Feld-hun*; en Suédois, *Rapp hoena*; en Anglois, *Partridge*; en Polonois, *Kuroptwa*. --- Perdrix grise ou gouache, Perdrix gringette, Perdrix griesche, Perdrix grise, Perdrix goache, Perdrix des champs. Belon, *Nature des Oiseaux*, pag. 257; & Portraits d'oiseaux, pag. 62, *b*. --- *Perdix minor sive cinerea.* Aldrovande, *Ornith.* tom. II, pag. 140. --- *Perdix.* Frisch, planche CXIV. avec une figure coloriée. La Perdrix grise. Brisson. *Ornith.* tom. I, pag. 219.

(*b*) Voyez les Observations de Belon, liv. I, ch. X.

(*c*); elles ne ſont pas même également communes dans toutes les parties de l'Europe; & il paroît en général qu'elles fuyent la grande chaleur comme le grand froid, car on n'en voit point en Afrique ni en Laponie (*d*); & les provinces les plus tempérées de la France & de l'Allemagne, ſont celles où elles abondent le plus : il eſt vrai que Boterius a dit qu'il n'y avoit point de perdrix en Irlande (*e*); mais cela doit s'entendre des perdrix rouges qui ne ſe trouvent pas même en Angleterre (ſelon les meilleurs Auteurs de cette nation), & qui ne ſe ſont pas encore avancées de ce côté-là au-delà des isles de Jerſey & Guerneſey. La perdrix griſe eſt aſſez répandue en Suède, où M. Linnæus dit qu'elle paſſe l'hiver ſous la neige dans des eſpèces de clapiers qui ont deux ouvertures (*f*); cette maniere d'hiverner ſous la neige, reſſemble fort à la perdrix blanche dont nous avons donné l'hiſtoire ſous le nom de *lagopède*; & ſi ce fait n'étoit point atteſté par un homme de la réputation de M. Linnæus, j'y ſoupçonnerois quelque mépriſe, d'autant plus qu'en France, les longs hivers & ſurtout ceux où il tombe

---

(*c*) Voyez Geſner, *de Avibus*, pag. 680.

(*d*) La Barbinais-le-Gentil nous apprend qu'on a tenté inutilement de peupler l'isle Bourbon de Perdrix. *Voyage autour du monde*, tom. II, pag. 104.

(*e*) Voyez Aldrovande, *Ornith.* tom. II, pag. 110.

(*f*) Voyez Linnæus, *Syſtema naturæ*, edit. X, page 160.

beaucoup de neige, détruisent une grande quantité de perdrix : enfin, comme c'est un oiseau fort pesant, je doute qu'il ait passé en Amérique ; & je soupçonne que les oiseaux du nouveau monde, qu'on a voulu rapporter au genre des perdrix, en seront séparés dès qu'ils seront mieux connus.

La perdrix grise diffère à bien des égards de la rouge ; mais ce qui m'autorise principalement à en faire deux espèces distinctes, c'est que selon la remarque du petit nombre des Chasseurs qui savent observer, quoiqu'elles se tiennent quelquefois dans les mêmes endroits, elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, & que si l'on a vu quelquefois un mâle vacant de l'une des deux espèces s'attacher à une paire de l'autre espèce, la suivre & donner des marques d'empressement & même de jalousie, jamais on ne l'a vu s'accoupler avec la femelle, quoiqu'il éprouvât tout ce qu'une privation forcée & le spectacle perpétuel d'un couple heureux pouvoient ajouter au penchant de la Nature & aux influences du printemps.

La perdrix grise est aussi d'un naturel plus doux que la rouge (*g*), & n'est point difficile à apprivoiser ; lorsqu'elle n'est point tourmentée, elle se familiarise aisément avec

(g) M. Ray dit le contraire, pag. 57 de sa *Synopsis* ; mais comme il avoue qu'il n'y a point de perdrix rouges en Angleterre, il n'a pas été à portée de faire la comparaison par lui-même, comme l'ont faite les Observateurs d'après qui je parle.

l'homme; cependant on n'en a jamais formé de troupeaux qui sussent se laisser conduire comme font les perdrix rouges; car Olina nous avertit que c'est de cette derniere espèce que l'on doit entendre ce que les Voyageurs nous disent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques isles de la Méditerranée (*h*). Les perdrix grises ont aussi l'instinct plus social entr'elles, car chaque famille vit toujours réunie en une seule bande, qu'on appelle *volée* ou *compagnie*, juqu'au temps où l'amour qui l'avoit formée la divise pour en unir les membres plus étroitement deux à deux; celles même dont par quelque accident les pontes n'ont point réussi se rejoignant ensemble & aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment sur la fin de l'été de nouvelles compagnies souvent plus nombreuses que les premieres, & qui subsistent jusqu'à la pariade de l'année suivante.

Ces oiseaux se plaisent dans les pays à blé, & surtout dans ceux où les terres sont bien cultivées & marnées, sans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante, soit en grains, soit en insectes, ou peut-être aussi parce que les sels de la marne qui contribuent si fort à la fécondité du sol, sont analogues à leur tempérament ou à leur goût: les perdrix grises aiment la pleine campagne, & ne se réfugient dans les tail-

(*h*) Olina, pag. 57.

lis & les vignes que lorsqu'elles sont poursuivies par le Chasseur ou par l'oiseau de proie; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts, & l'on dit même assez communément qu'elles ne passent jamais la nuit dans les buissons ni dans les vignes; cependant on a trouvé un nid de perdrix dans un buisson au pied d'une vigne. Elles commencent à s'apparier dès la fin de l'hiver, après les grandes gelées; c'est-à-dire, que chaque mâle cherche alors à s'assortir avec une femelle; mais ce nouvel arrangement ne se fait pas sans qu'il y ait entre les mâles, & quelquefois entre les femelles des combats fort vifs: faire la guerre & l'amour ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux, & surtout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la perdrix; aussi les femelles de cette espèce pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Lorsque les perdrix sont une fois appariées elles ne se quittent plus, & vivent dans une union & une fidélité à toute épreuve: quelquefois, lorsqu'après la pariade il survient des froids un peu vifs, toutes ces paires se réunissent & se reforment en compagnie.

Les perdrix grises ne s'accouplent guere, du moins en France, que sur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, & elles ne se mettent à pondre que dans les mois de mai & même de juin, lorsque l'hiver a été long: en général, elles font leurs nids sans beaucoup de soins & d'apprêts; un peu d'herbe & de paille

groſſierement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage : cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées & déjà inſtruites par l'expérience des pontes précédentes, apportoient plus de précaution que les toutes jeunes, ſoit pour garantir le nid des eaux qui pourroient le ſubmerger, ſoit pour le mettre en ſûreté contre leurs ennemis, en choiſiſſant un endroit un peu élevé, & défendu naturellement par des brouſſailles : elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, & quelquefois juſqu'à vingt-cinq; mais les couvées des toutes jeunes & celles des vieilles, ſont beaucoup moins nombreuſes, ainſi que les ſecondes couvées que des perdrix de bon âge recommencent lorſque la premiere n'a pas réuſſi, & qu'on appelle en certains pays des *recoquées* : ces œufs ſont à-peu-près de la couleur de ceux de pigeon : Pline dit qu'ils ſont blancs (*i*); la durée de l'incubation eſt d'environ trois ſemaines, un peu plus, un peu moins, ſuivant les degrés de chaleur.

La femelle ſe charge ſeule de couver, & pendant ce temps elle éprouve une mue conſidérable, car preſque toutes les plumes du ventre lui tombent; elle couve avec beaucoup d'aſſiduité, & on prétend qu'elle ne quitte jamais ſes œufs ſans les couvrir de feuilles; le mâle ſe tient ordinairement à

(*i*) Pline, lib. X, cap. LII.

portée du nid, attentif à sa femelle, & toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève pour aller chercher de la nourriture; & son attachement est si fidèle & si pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangere. Au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable & que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, courent au moment même qu'ils éclosent, & souvent emportent avec eux une partie de leur coquille; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison, & qu'ils meurent à la peine : dans ce cas, on trouve les plumes du jeune oiseau collées contre les parois intérieures de l'œuf, & cela doit arriver nécessairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une chaleur trop forte : pour remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant cinq ou six minutes, l'œuf pompe à travers sa coquille les parties les plus tenues de l'eau, & l'effet de cette humidité est de disposer les plumes qui sont collées à la coquille à s'en détacher plus facilement; peut-être aussi que cette espèce de bain rafraîchit le jeune oiseau, & lui donne assez de force pour briser sa coqulle avec le bec : il en est de même des pigeons, & probablement de plusieurs oiseaux utiles dont on pourra sauver un grand nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelqu'autre procédé analogue.

Le mâle qui n'a point pris de part au ſoin de couver les œufs, partage avec la mere celui d'élever les petits; ils les mènent en commun, les appellent ſans ceſſe, leur montrent la nourriture qui leur convient, & leur apprennent à ſe la procurer en grattant la terre avec leurs ongles; il n'eſt pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, & couvrant de leurs ailes leurs petits pouſſins, dont les têtes ſortent de tous côtés avec des yeux fort vifs : dans ce cas, le pere & la mere ſe déterminent difficilement à partir, & un Chaſſeur qui aime la conſervation du gibier ſe détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction ſi intéreſſante; mais enfin, ſi un chien s'emporte, & qu'il les approche de trop près, c'eſt toujours le mâle qui part le premier en pouſſant des cris particuliers, réſervés pour cette ſeule circonſtance; il ne manque guere de ſe poſer à trente ou quarante pas, & on en a vu pluſieurs fois revenir ſur le chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inſpire de courage aux animaux les plus timides! mais quelquefois il inſpire encore à ceux-ci une ſorte de prudence, & des moyens combinés pour ſauver leur couvée : on a vu le mâle, après s'être préſenté, prendre la fuite, mais fuir peſamment & en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'eſpérance d'une proie facile, & fuyant toujours aſſez pour n'être point pris, mais pas aſſez pour décourager le Chaſſeur, il l'écarte de plus en plus de la couvée; d'autre côté, la femelle qui part

un inſtant après le mâle s'éloigne beaucoup plus & toujours dans une autre direction ; à peine s'eſt-elle abattue qu'elle revient ſur le champ en courant le long des ſillons, & s'approche de ſes petits qui ſe ſont blotis chacun de ſon côté dans les herbes & dans les feuilles ; elle les raſſemble promptement ; & avant que le chien qui s'eſt emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, ſans que le Chaſſeur ait entendu le moindre bruit. C'eſt une remarque aſſez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération eſt la meſure des ſoins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout eſt conſéquent dans la Nature, & la perdrix en eſt un exemple ; car il y a peu d'oiſeaux auſſi laſcifs, comme il en eſt peu qui ſoignent leurs petits avec une vigilance plus aſſidue & plus courageuſe : cet amour de la couvée dégénere quelquefois en fureur contre les couvées étrangères que la mere pourſuit ſouvent & maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naiſſant ; cette couleur s'éclaircit enſuite & devient blanchâtre, puis elle brunit ; & enfin devient tout-à-fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans : c'eſt un moyen de connoître toujours leur âge ; on le connoît encore à la forme de la derniere plume de l'aile, laquelle eſt pointue après la permiere mue, & qui l'année ſuivante eſt entiérement arrondie.

La premiere nourriture des perdreaux, ce

ſont les œufs de fourmis, les petits inſectes qu'ils trouvent ſur la terre, & les herbes; ceux qu'on nourrit dans les maiſons refuſent la graine aſſez long-temps, & il y a apparence que c'eſt leur derniere nourriture; à tout âge, ils préferent la laitue, la chicorée, le mouron, le laitron, le ſeneçon & même la pointe des blés verts; dès le mois de novembre on leur en trouve le jabot rempli, & pendant l'hiver ils ſavent bien l'aller chercher ſous la neige; lorſqu'elle eſt endurcie par la gelée, ils ſont réduits d'aller auprès des fontaines chaudes qui ne ſont point glacées, & à vivre des herbes qui croiſſent ſur leurs bords, & qui leur ſont très contraires; en été on ne les voit pas boire.

Ce n'eſt qu'après trois mois paſſés que les jeunes perdreaux pouſſent le rouge; car les perdrix griſes ont auſſi du rouge à côté des temples entre l'œil & l'oreille, & le moment où ce rouge commence à paroître eſt un temps de criſe pour ces oiſeaux, comme pour tous les autres qui ſont dans le cas; cette criſe annonce l'âge adulte : avant ce temps, ils ſont délicats, ont peu d'aile & craignent beaucoup l'humidité; mais après qu'il eſt paſſé, ils deviennent robuſtes, commencent à avoir de l'aile, à partir tous enſemble, à ne ſe plus quitter; & ſi on eſt parvenu à diſperſer la compagnie, ils ſavent ſe réunir malgré les précautions du Chaſſeur.

C'eſt en ſe rappellant qu'ils ſe réuniſſent; tout le monde connoît le chant des perdrix

qui eſt fort peu agréable : c'eſt moins un chant ou un ramage, qu'un cri aigre imitant aſſez bien le bruit d'une ſcie ; & ce n'eſt pas ſans intention que les Mythologiſtes ont métamorphoſé en perdrix l'inventeur de cet inſtrument (*k*) : le chant du mâle ne diffère de celui de la femelle qu'en ce qu'il eſt plus fort & plus traînant ; le mâle ſe diſtingue encore de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied, & par une marque noire en forme de fer à cheval qu'il a ſous le ventre, & que la femelle n'a pas.

Dans cette eſpèce comme dans beaucoup d'autres, il naît plus de mâles que de femelles (*l*), & il importe pour la réuſſite des couvées de détruire les mâles ſurnuméraires, qui ne font que troubler les paires aſſorties & nuire à la propagation. La maniere la plus uſitée de les prendre, c'eſt de les faire rappeller au temps de la pariade par une femelle à qui, dans cette circonſtance, on donne le nom de *chanterelle* : la meilleure pour cet uſage eſt celle qui a été priſe vieille ; les mâles accourent à ſa voix & ſe livrent aux Chaſſeurs, ou donnent dans les piéges qu'on leur a tendus ; cet appeau naturel les attire ſi puiſſamment, qu'on en a vu venir ſur le toît des maiſons & juſque ſur l'épaule de l'Oiſeleur : parmi les piéges qu'on peut leur tendre pour s'en rendre maître, le plus

(*k*) Ovide, *Métamarphoſes*, lib. VIII.

(*l*) Cela va à environ un tiers de plus, ſelon M. Le Roi.

sûr & le moins sujet à inconvéniens, c'est la tonnelle, espèce de grande nasse où sont poussées les perdrix par un homme déguisé à-peu-près en vache, & pour que l'illusion soit plus complète, tenant en sa main une de ces petites clochettes qu'on met au cou du bétail (*m*); lorsqu'elles sont engagées dans les filets, on choisit à la main les mâles superflus, quelquefois même tous les mâles, & on donne la liberté aux femelles.

Les perdrix grises sont oiseaux sédentaires, qui non-seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils peuvent du canton où ils ont passé leur jeunesse, & qui y reviennent toujours : elles craignent beaucoup l'oiseau de proie ; lorsqu'elles l'ont aperçu, elles se mettent en tas les unes contre les autres & tiennent ferme, quoique l'oiseau qui les voit aussi fort bien les approche de très près en rasant la terre, pour tâcher d'en faire partir quelqu'une & de la prendre au vol : au milieu de tant d'ennemis & de dangers, on sent bien qu'il en est peu qui vivent âge de perdrix ; quelques-uns fixent la durée de leur vie à sept années, & prétendent que la force de l'âge & le temps de la pleine ponte, est de deux à trois ans, & qu'à six elles ne pondent plus. Olina dit qu'elles vivent douze ou quinze ans.

On a tenté avec succès de les multiplier dans les parcs, pour en peupler les terres qui en étoient dénuées, & l'on a reconnu

(*m*) Voyez Olina, pag. 57.

qu'on pouvoit les élever à très peu-près comme nous avons dit qu'on élevoit les faisans; seulement il ne faut pas compter sur les œufs des perdrix domestiques. Il est rare qu'elles pondent dans cet état, encore plus rare qu'elles s'apparient & s'accouplent; mais on ne les a jamais vu couvèr en prison, je veux dire renfermées dans ces parquets où les faisans multiplient si aisément. On est donc réduit à faire chercher par la campagne des œufs de perdrix sauvages, & à les faire couver par des poules ordinaires: chaque poule peut en faire éclore environ deux douzaines, & mener pareil nombre de petits, après qu'ils sont éclos: ils suivront cette étrangere comme ils auroient suivi leur propre mere, mais ils ne reconnoissent pas si bien sa voix; ils la reconnoissent cependant jusqu'à un certain point, & une perdrix ainsi élevée, en conserve toute sa vie l'habitude de chanter aussitôt qu'elle entend des poules.

Les perdreaux gris sont beaucoup moins délicats à élever que les rouges, & moins sujets aux maladies, au moins dans notre pays, ce qui feroit croire que c'est leur climat naturel. Il n'est pas même nécessaire de leur donner des œufs de fourmis, & l'on peut les nourrir comme les poulets ordinaires, avec la mie de pain, les œufs durs, &c. Lorsqu'ils sont assez forts, & qu'ils commencent à trouver par eux-mêmes leur subsistance, on les lâche dans l'endroit même où on les a élevés, & dont, comme je l'ai dit, ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

La chair de la perdrix grise est connue depuis très long-temps pour être une nourriture exquise & salutaire ; elle a deux bonnes qualités qui sont rarement réunies, c'est d'être succulente sans être grasse. Ces oiseaux ont vingt-deux pennes à chaque aile, & dix-huit à la queue, dont les quatre du milieu sont de la couleur du dos (*n*).

Les ouvertures des narines qui se trouvent à la base du bec, sont plus qu'à demi recouvertes par un opercule de même couleur que le bec, mais d'une substance plus molle, comme dans les poules. L'espace sans plume qui est entre l'œil & l'oreille, est d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle.

Le tube intestinal a environ deux pieds & demi de long, les deux *cœcum* cinq à six pouces chacun. Le jabot est fort petit (*o*), & le gésier se trouve plein de graviers mêlés avec la nourriture, comme c'est l'ordinaire dans les granivores.

(*n*) Willulghby pag. 120.

(*o*) *Ingluvies ampla*, dit Willulghby, pag. 120 ; mais les perdrix que j'ai fait ouvrir, l'avoient fort petit.





LA PERDRIX

GRISE-BLANCHE (*a*).

CETTE perdrix a été connue d'Ariſtote (*b*), & obſervée par Scaliger (*c*), puiſque tous deux parlent de perdrix blanche, & on ne peut point ſoupçonner que ni l'un ni l'autre ait voulu parler du lagopède appellé mal-à-propos *perdrix blanche* par quelques-uns; car pour ce qui regarde Ariſtote, il ne pouvoit avoir en vue le lagopède qui eſt étranger à la Grèce, à l'Aſie & à tous les pays où il avoit des correſpondances, & ce qui le prouve c'eſt qu'il n'a jamais parlé de la propriété caractériſtique de cet oiſeau, qui eſt d'avoir les pieds velus juſque ſous les doigts; & à l'égard de Scaliger, il n'a pu confondre ces deux eſpèces, puiſque dans le même chapitre où il parle de la perdrix blanche qu'il a mangée, il parle un peu plus bas & fort au long du *Lagopus* de Pline, qui a les pieds couverts de plumes & qui eſt notre vrai lagopède (*d*).

(*a*) Briſſon, *Ornithologie*, tom. I, pag. 223.

(*b*) *Jam enim perdix viſa eſt alba, & corvus, & paſſer.* Ariſtote, *de Generatione animalium, lib. V, cap VI.*

(*c*) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum, Exercit.* 59. *Perdices albas & lepores citavimus.*

(*d*) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum, Exercit.* 59.

Au reste, il s'en faut bien que la perdrix grise-blanche soit aussi blanche que le lagopède : il n'y a que le fond de son plumage qui soit de cette couleur ; & l'on voit sur ce fond blanc les mêmes mouchetures que dans la perdrix grise, & distribuées dans le même ordre ; mais ce qui achève de démontrer que cette différence dans la couleur du plumage, n'est qu'une altération accidentelle, un effet particulier, en un mot une variété proprement dite & qui n'empêche point qu'on ne doive regarder la perdrix blanche comme appartenante à l'espèce de la perdrix grise, c'est que, selon les Naturalistes & même selon les Chasseurs, elle se mêle & va de compagnie avec elle. Un de mes amis (*e*) en a vu une compagnie de dix ou douze qui étoient toutes blanches & les a aussi vu se mêler aves les grises au temps de la pariade ; ces perdrix blanches avoient les yeux ou plutôt les prunelles rouges, comme les ont les lapins blancs, les souris blanches, &c. le bec & les pieds étoient de couleur de plomb.

[*e*] M. Le Roi, Lieutenant des chasses de Versailles.





LA PETITE
PERDRIX GRISE.

J'APPELLE ainsi la perdrix de Damas d'Aldrovande, qui est probablement la même que la petite perdrix de passage qui se montre de temps en temps en différentes provinces de France.

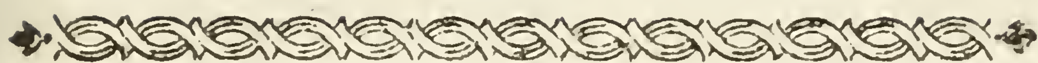
Elle ne diffère pas seulement de la perdrix grise par sa taille, qui est constamment plus petite, mais encore par son bec qui est plus alongé, par la couleur jaune de ses pieds, & surtout par l'habitude qu'elle a de changer de lieu & de voyager. On en voit quelquefois dans la Brie & ailleurs, passer par bandes très nombreuses, & poursuivre leur chemin sans s'arrêter. Un chasseur des environs de Montbard, qui chassoit à la chanterelle, au mois de mars dernier (1770), en vit une volée de cent cinquante ou deux cents, qui parut se détourner, attirée par le cri de la chanterelle, mais qui, dès le lendemain, avoit entiérement disparu : ce seul fait qui est très certain, annonce & les rapports & les différences qu'il y a entre ces deux perdrix; les rapports, puisque ces perdrix étrangeres furent attirées par le chant d'une perdrix grise; les différences, puisque ces étrangeres traversèrent si rapidement un pays qui convient aux perdrix grises & même aux

rouges, les unes & les autres y demeurant toute l'année ; & ces différences supposent un autre instinct, & par conséquent une autre organisation, & au moins une autre race.

Il ne faut pas confondre cette perdrix de Damas ou de Syrie, avec la *syroperdix* d'Elien (*a*), que l'on trouvoit aux environs d'Antioche, qui avoit le plumage noir, le bec de couleur fauve, la chair plus compacte & de meilleur goût, & le naturel plus sauvage que les autres perdrix, car les couleurs, comme l'on voit, ne se rapportent point ; & Elien ne dit pas que sa *syroperdix* soit un oiseau de passage : il ajoute, comme une singularité, qu'elle mangeoit des pierres, ce qui cependant est assez ordinaire dans les granivores. Scaliger rapporte, comme témoin oculaire, un fait beaucoup plus singulier, qui a rapport à celui-ci : c'est que dans un canton de la Gascogne où le terrein est fort sablonneux, la chair des perdrix étoit remplie d'une quantité de petits grains de sable fort incommodes (*b*).

(*a*) Elien, *de Natura Anim*. lib. XVI, cap. VII.
(*b*) Scaliger, *Comm. in P. L. ari. de Plant.*





LA PERDRIX

DE MONTAGNE (*).

Voyez planche V, fig. 3 de ce Volume.

Je fais une race diſtincte de cette perdrix, parce qu'elle ne reſſemble ni à l'eſpèce griſe ni à la rouge : mais il ſeroit difficile d'aſſigner celle de ces deux eſpèces à laquelle elle doit ſe rapporter ; car ſi d'un côté l'on aſſure qu'elle ſe mêle quelquefois avec les perdrix griſes *(a)*, d'un autre côté ſa demeure ordinaire ſur les montagnes, & la couleur rouge de ſon bec & de ſes pieds, la rapproche auſſi beaucoup des perdrix rouges, avec qui je ſoupçonne fort qu'elle ſe mêle comme avec les griſes ; & par ces raiſons je ſuis porté à la regarder comme une race intermédiaire entre ces deux eſpèces principales : elle eſt à-peu-près de la groſſeur de la perdrix griſe, & elle a vingt pennes à la queue.

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 136.

(a) Voyez Briſſon, *Ornithologie*, tom. I, pag. 226.

LES PERDRIX ROUGES.

LA BARTAVELLE OU PERDRIX GRECQUE *.

C'est aux Perdrix rouges, & principalement à la Bartavelle, que doit se rapporter tout ce que les anciens ont dit de la perdrix. Aristote devoit mieux connoître la perdrix grecque qu'aucune autre, & ne pouvoit guere connoître que des perdrix rouges, puisque ce sont les seules qui se trouvent dans la Grèce, dans les isles de la Méditerranée (*a*); & selon toute apparence, dans la partie de l'Asie conquise par Alexandre, laquelle est à-peu-près située sous le même climat que la Grèce & la Méditerranée (*b*), & qui étoit probablement celle où Aristote avoit ses principales correspondances : à l'égard des Naturalistes qui sont venus depuis, tels que Pline, Athénée, &c. on voit assez clairement

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 231.

(*a*) Voyez Belon, *Nature des Oiseaux, pag.* 257.

(*b*) Il paroît que la perdrix des pays habités ou connus par les Juifs, depuis l'Egypte jusqu'à Babylone, étoit la perdrix rouge, ou du moins n'étoit pas la grise, puisqu'elle se tenoit sur les montagnes. *Sicut persequitur perdix in montibus.* Reg. *lib. I*, *cap XXVI.*

clairement que quoiqu'ils connussent en Italie des perdrix autres que des rouges (*c*), ils se sont contentés de copier ce qu'Aristote avoit dit des perdrix rouges : il est vrai que ce dernier reconnoît une différence dans le chant des perdrix (*d*) ; mais on ne peut en conclure légitimement une différence dans l'espèce, car la diversité du chant dépend souvent de celle de l'âge & du sexe ; elle a lieu quelquefois dans le même individu, & elle peut être l'effet de quelque cause particuliere, & même de l'influence du climat, selon les anciens eux-mêmes, puisque Athénée prétend que les perdrix qui passoient de l'Attique dans la Béotie, se reconnoissoient à ce qu'elles avoient changé de cri (*e*) ; d'ailleurs, Théophraste qui remarque aussi quelques variétés dans la voix des perdrix, relativement aux pays qu'elles habitent, suppose expressément que toutes ces perdrix ne sont point d'espèces différentes, puisqu'il parle de leurs différentes voix dans son livre *de variâ voce Avium ejusdem generis* (*f*).

En examinant ce que les anciens ont dit

(*c*) *Perdicum in Italiâ alterum genus est corpore minus, colore obscurius, rostro non cinnabarino.* Athen.

(*d*) *Aliæ* Κακκαβίζετι, *aliæ* Τρίζετι. Aristote, *Historia Animalium, lib. IV, cap. IX.*

(*e*) *Voyez* Gesner, *de Avibus, pag.* 671.

(*f*) Il est aisé de voir que ces mots, *ejusdem generis*, signifient ici, de la même espèce.

ou répété de cet oiseau, j'y ai trouvé un assez grand nombre de faits vrais & d'observations exactes, mêlés d'exagérations & de fables, dont quelques modernes se sont moqués (g), ce qui n'étoit pas difficile, mais dont je me propose ici de rechercher le fondement dans les mœurs & le naturel même de la perdrix.

Aristote, après avoir dit que c'est un oiseau pulvérateur, qui a un jabot, un gésier, & de très petits *cœcum* (h), qui vit quinze ans & davantage (i), qui, de même que tous les autres oiseaux qui ont le vol pesant, ne construit point de nid, mais pond ses œufs à plate-terre, sur un peu d'herbe ou de feuilles arrangées négligemment (k), & cependant en un lieu bien exposé & défendu contre les oiseaux de proie; que dans cette espèce qui est très lascive, les mâles se battent entr'eux avec acharnement dans la saison de l'amour, & ont alors les testicules très apparens,

---

(g) Voyez Willulghby, *Ornith.* *pag.* 120.

(h) Aristot. *historia Animalium*, *lib. II*, *cap. ultimo*; *& lib. VI*, *cap. IV*.

(i) *Idem*, *ibidem*, *lib. IX*, *cap. VII*. Gaza a mis mal-à-propos *vingt-cinq ans* dans sa traduction, erreur qui a été copiée par Aldrovande, *Ornithologia*, lib. XIII, pag. 116, tom. II. Athénée fait dire à Aristote que la femelle vit plus long-temps que le mâle, comme c'est l'ordinaire parmi les oiseaux, Voyez Gesner, *de Avibus* pag. 674.

(k) Aristot. *histor. Animal.* lib. VI, cap. I.

tandis qu'ils sont à peine visibles en hiver (*l*) ; que les femelles pondent des œufs sans avoir eu commerce avec le mâle (*m*) ; que le mâle & la femelle s'accouplent en ouvrant le bec & tirant la langue (*n*) ; que leur ponte ordinaire est de douze ou quinze œufs ; qu'elles sont quelquefois si pressées de pondre que leurs œufs leur échappent par-tout où elles se trouvent (*o*) ; Aristote, dis-je, après avoir dit toutes ces choses qui sont incontestables & confirmées par le témoignage de nos observateurs, ajoute plusieurs circonstances où le vrai paroît être mêlé avec le faux, & qu'il suffit d'analyser pour en tirer la vérité pure de tout mélange.

Il dit donc 1°. que les perdrix femelles déposent la plus grande partie de leurs œufs dans un lieu caché pour les garantir de la pétulance du mâle qui cherche à les détruire, comme faisant obstacle à ses plaisirs (*p*) ; ce qui a été traité de fable par Willulghby (*q*), mais à mon avis un peu trop absolument, puisqu'en distinguant le physique du moral, & séparant le fait observé de l'intention sup-

---

(*l*) *Idem*, *ibidem*, lib. III, cap. I.

(*m*) *Idem*, *ibidem*.

(*n*) *Idem*, *ibidem*, lib. V, cap. v. Avicenne a pris de là l'occasion de dire que les perdrix se préparoient par des baisers à des caresses plus intimes, comme les pigeons ; mais c'est une erreur.

(*o*) Aristote, *historia Animalium*, lib. IX, cap. VIII.

(*p*) *Idem*, *ibidem*.

(*q*) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 120.

posée, ce qu'Aristote a dit se trouve vrai à la lettre, & se réduit à ceci, que la perdrix a, comme presque toutes les autres femelles parmi les oiseaux, l'instinct de cacher son nid, & que les mâles, surtout les surnuméraires, cherchant à s'accoupler au temps de l'incubation, ont porté plus d'une fois un préjudice notable à la couvée, sans autre intention que celle de jouir de la couveuse : c'est par cette raison que de tout temps on a recommandé la destruction de ces mâles surnuméraires, comme un des moyens les plus efficaces de favoriser la multiplication de l'espèce, non-seulement des perdrix, mais de plusieurs autres oiseaux sauvages.

Aristote ajoute en second lieu que la perdrix femelle partage les œufs d'une seule ponte en deux couvées, qu'elle se charge de l'une & le mâle de l'autre, jusqu'à la fin de l'éducation des petits qui en proviennent (*r*); & cela contredit positivement l'instinct qu'il suppose au mâle, comme nous venons de le voir, de chercher à casser les œufs de sa femelle : mais en conciliant Aristote avec lui-même & avec la vérité, on peut dire que comme la perdrix femelle ne pond pas tous ses œufs dans le même endroit, puisqu'ils lui échappent souvent malgré elle par-tout où elle se trouve ; & comme le mâle partage apparemment dans cette espèce, ou du moins dans quelques races de cette espèce, ainsi

---

(*r*) Aristote, *historia Animalium*, lib. VI, cap. VIII.

que dans la griſe, le ſoin de l'éducation des petits, on aura pu croire qu'il partageoit auſſi ceux de l'incubation, & qu'il couvoit à part tous les œufs qui n'étoient point ſous la femelle.

Ariſtote dit en troiſieme lieu que les mâles ſe cochent les uns les autres, & même qu'ils cochent leurs petits auſſi-tôt qu'ils ſont en état de marcher (*s*), & l'on a mis cette aſſertion au rang des abſurdités : cependant j'ai eu occaſion de citer plus d'un exemple avéré de cet excès de nature, par lequel un mâle ſe ſert d'un autre mâle & même de tout autre meuble *(t)*, comme d'une femelle ; & ce déſordre doit avoir lieu (à plus forte raiſon) parmi des oiſeaux auſſi laſcifs que les perdrix, dont les mâles, lorſqu'ils ſont bien animés, ne peuvent entendre le cri de leurs femelles ſans répandre leur liqueur ſéminale (*u*), & qui ſont tellement tranſportés & comme enivrés dans cette ſaiſon d'amour, que malgré leur naturel ſauvage ils viennent quelquefois ſe poſer juſque ſur l'oiſeleur ; & combien leur ardeur n'eſt-elle pas plus vive dans un climat auſſi chaud que celui de la Grèce, & lorſqu'ils ont été privés long-temps de femelles, comme cela arrive au temps de l'incubation *(x)* !

(*s*) *Idem, ibidem.*

(*t*) Voyez ci-deſſus l'hiſtoire du coq, celle du lapin & les Glanures d'Edwards, part. II, pag. 21.

(*u*) *Euſtath apud Geſnerum, de Avibus, pag. 673.*

(*x*) Voyez Ariſtote, *Hiſtoria Animalium, loco citato.*

Aristote dit en quatrieme lieu que les perdrix femelles conçoivent & produisent des œufs lorsqu'elles se trouvent sous le vent de leurs mâles, ou lorsque ceux-ci passent au-dessus d'elles en volant, & même lorsqu'elles entendent leur voix (*y*) ; & on a répandu du ridicule sur les paroles du philosophe Grec, comme si elles eussent signifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuscules fécondans du mâle, ou seulement mis en vibration par le son de sa voix, suffisoit pour féconder réellement une femelle : tandis qu'elles ne veulent dire autre chose, sinon que les perdrix femelles ayant le tempérament assez chaud pour produire des œufs d'elles-mêmes & sans commerce avec le mâle, comme je l'ai remarqué ci-dessus, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore en elles cette puissance ; & l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse & ne doive avoir cet effet, lequel d'ailleurs peut être produit par un simple moyen mécanique qu'Aristote nous enseigne (*z*), ou par le seul frottement qu'elles éprouvent en se vautrant dans la poussiere.

D'après ces faits, il est aisé de concevoir que quelque passion qu'ait la perdrix pour couver, elle en a quelquefois encore plus

---

(*y*) *Ibidem, lib. V, cap. v.*

(*z*) *Sed idem faciunt [nempe ova hypenemia seu zephiria pariunt] si digito genitale palpetur.* Aristot. *Historia Animalium, lib. VI, cap. II.*

pour jouir, & que dans certaines circonstances elle préférera le plaisir de se joindre à son mâle, au devoir de faire éclore ses petits; il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même: ce sera lorsque voyant son mâle attentif à la voix d'une autre perdrix qui le rappelle, & prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à ses desirs pour prévenir une inconstance qui seroit nuisible à la famille; elle tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux *(a)*.

Elien a dit encore que lorsqu'on vouloit faire combattre les mâles avec plus d'ardeur, c'étoit toujours en présence de leurs femelles; parce qu'un mâle, ajoute-t-il, aimeroit mieux mourir que de montrer de la lâcheté en présence de sa femelle, ou que de paroître devant elle après avoir été vaincu (*b*); mais c'est encore ici le cas de séparer le fait de l'intention: il est certain que la présence de la femelle anime les mâles au combat, non pas en leur inspirant un certain point d'honneur, mais parce qu'elle exalte en eux la jalousie toujours proportionnée dans les animaux au besoin de jouir; & nous venons

(*a*) *Sæpe & fœmina incubans exurgit, cum marem fœminæ venatrici attendere senserit, occurrensque seipsam præbet libidini maris, ut satiatus negligat venatricem.* Aristote, *historia Animalium, lib. IX, cap. VIII. Adeoque vincit etiam fœtûs caritatem*, ajoute Pline, *lib. X, cap. XXXIII.*

(*b*) Elien, *de Natura Animal.* lib. IV, cap. 1.

de voir combien ce besoin est pressant dans les perdrix.

C'est ainsi qu'en distinguant le physique du moral, & les faits réels des suppositions précaires, on retrouve la vérité trop souvent défigurée dans l'histoire des animaux, par les fictions de l'homme, & par la manie qu'il a de prêter à tous les autres êtres sa nature propre & sa maniere de voir & de sentir.

Comme les bartavelles ont beaucoup de choses communes avec les perdrix grises, il suffira, pour achever leur histoire, d'ajouter ici les principales différences par lesquelles elles se distinguent des dernieres. Belon, qui avoit voyagé dans leur pays natal, nous apprend qu'elles ont le double de grosseur de nos perdrix, qu'elles sont fort communes, & plus communes qu'aucun autre oiseau dans la Grèce, les isles Cyclades, & principalement sur les côtes de l'isle de Crète [aujourd'hui Candie]; qu'elles chantent au temps de l'amour, qu'elles prononcent à-peu-près le mot *chacabis*, d'où les Latins ont fait sans doute le mot *cacabare* pour exprimer ce cri, & qui peut-être a eu quelque influence sur la formation des noms *cubeth*, *cubata*, *cubeji*, &c. par lesquels on a désigné la perdrix rouge dans les langues orientales.

Belon nous apprend encore que les bartavelles se tiennent ordinairement parmi les rochers, mais qu'elles ont l'instinct de descendre dans la plaine pour y faire leur nid, afin que leurs petits trouvent en naissant une

ſubſiſtance facile; qu'elles pondent de huit juſqu'à ſeize œufs, de la groſſeur d'un petit œuf de poule, blancs, marqués de petits points rougeâtres, & dont le jaune qu'il appelle moyeu ne ſe peut durcir: enfin, ce qui perſuade à un obſervateur que ſa perdrix de Grèce eſt d'autre eſpèce que notre perdrix rouge, c'eſt qu'il y a en Italie des lieux où elles ſont connues l'une & l'autre, & ont chacune un nom différent, la perdrix de Grèce celui de *cothurno*, & l'autre celui de *perdice* (*c*), comme ſi le peuple qui impoſe les noms n'avoit pu ſe méprendre, ou même diſtinguer par deux dénominations différentes deux races diſtinctes, appartenantes à une ſeule & même eſpèce: enfin il conjecture, & non ſans fondement, que c'eſt cette groſſe perdrix qui, ſuivant Ariſtote, s'eſt mêlée avec la poule ordinaire, & a produit avec elle des individus féconds, ce qui n'arrive que rarement ſelon le philoſophe Grec, & n'a lieu que dans les eſpèces les plus laſcives, telles que celles du coq & de la perdrix (*d*), ou de la bartavelle, qui eſt la per-

---

(*c*) Voyez Belon, *Nature des Oiſeaux*, pag. 255.

(*d*) Je rapporte en entier le paſſage d'Ariſtote, parce qu'il préſente des vues très ſaines & très philoſophiques. *Et ideo quæ non unigena coëunt* (*quod ea faciunt quarum tempus par, & uteri geſtatio proxima, & corporis magnitudo non multò diſcrepans*), *hæc primos partus ſimiles ſibi edunt, communi generis utriuſque ſpecie, quales...* (*ex perdice & gallinaceo*); *ſed tempore procedente diverſi ex diverſis provenientes, demum formâ fœminæ inſtituti evadunt, quomodo ſemina peregrina ad poſtremum pro*

drix d'Ariſtote : celle-ci a encore une nouvelle analogie avec la poule ordinaire, c'eſt de couver des œufs étrangers à défaut des ſiens ; il y a long-temps que cette remarque a été faite, puiſqu'il en eſt queſtion dans les livres ſacrés (*e*).

Ariſtote a remarqué que les perdrix mâles chantoient ou crioient principalement dans la ſaiſon de l'amour, lorſqu'ils ſe battent entr'eux, & même avant de ſe battre (*f*); l'ardeur qu'ils ont pour leur femelle ſe tourne alors en rage contre leurs rivaux, & de-là tous ces cris, ces combats, cette eſpèce d'ivreſſe, cet oubli d'eux-mêmes, cet abandon de leur propre conſervation qui les a précipités plus d'une fois, je ne dis pas dans les pièges, mais juſque dans les mains de l'oiſeleur (*g*).

On a profité de la connoiſſance de leur naturel pour les attirer dans le piège, ſoit en leur préſentant une femelle vers laquelle ils accourent pour en jouir, ſoit en leur préſentant un mâle ſur lequel ils fondent pour le combattre (*h*); & l'on a encore tiré parti de cette haine violente des mâles con-

---

terræ naturâ redduntur, hæc enim materiam corpuſque ſeminibus præſtat. De Generatione animalium, lib. II, cap. IV.

(*e*) *Perdix fovit ova quæ non peperit.* Jerem. Prop. cap. XVII, v. 11.

(*f*) Ariſtote, *Hiſt. Anim. lib. IV, cap. IX.*

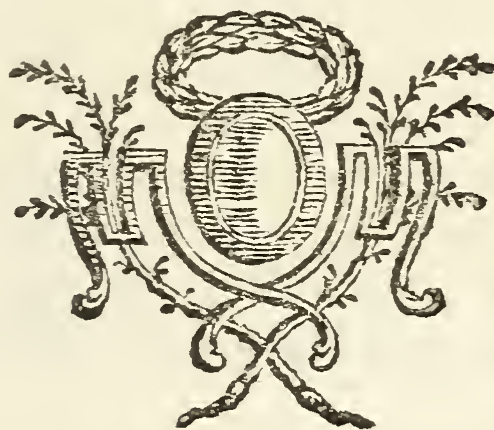
(*g*) *Ibidem, lib. IX, cap. VIII.*

(*h*) *Ibidem, lib. IV, cap. X.*

tre les mâles pour en faire une ſorte de ſpectacle, où ces animaux ordinairement ſi timides & ſi pacifiques ſe battent entr'eux avec acharnement; & on n'a pas manqué de les exciter, comme je l'ai dit, par la préſence de leurs femelles *(i)*: cet uſage eſt encore très commun aujourd'hui dans l'iſle de Chypre *(k)*; & nous voyons dans Lampridius que l'Empereur Alexandre Sévere s'amuſoit beaucoup de ce genre de combats.

(i) Elien, *de naturâ animalium*, *lib. IV*, *cap. I.*

(k) Voyez l'hiſtoire de Chypre de François Stephano Luſignano.





LA PERDRIX ROUGE

D'EUROPE*.

Voyez planche V fig. I *de ce Volume.*

CETTE Perdrix tient le milieu pour la grosseur entre la bartavelle & la perdrix grise; elle n'est pas aussi répandue que cette derniere, & tout climat ne lui est pas bon: on la trouve dans la plupart des pays montagneux & tempérés de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique; mais elle est rare dans les Pays-bas (*a*), dans plusieurs parties de l'Allemagne & de la Bohème, où l'on a tenté inutilement de la multiplier, quoique les faisans y eussent bien réussi (*b*): on n'en voit point du tout en Angleterre (*c*), ni dans certaines isles des environs de Lemnos (*d*); tandis qu'une seule paire portée dans la petite isle d'*Anaphe* (aujourd'hui Nanfio), y pullula tellement que les habitans furent sur le

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 150.

(*a*) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, p. 110.

(*b*) *Idem*, *ibidem*, *pag.* 106.

(*c*) Voyez Ray, *Synopsis avium*, *pag.* 57. --- *Hist. nat. des Ois.* d'Edwards, planche LXX.

(*d*) *Anton. Liberalis apud Aldrov. tom. II*, *pag.* 110.

point de leur céder la place (*e*) : ce séjour leur est si favorable qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire leurs œufs par milliers vers les fêtes de Pâques, de peur que les perdrix qui en viendroient ne détruisissent entiérement les moissons ; & ces œufs accommodés à toutes sauces nourrissent les insulaires pendant plusieurs jours (*f*).

Les perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyeres & de broussailles, & quelquefois sur les mêmes montagnes où se trouvent certaines gélinottes, mal-à-propos appellées *perdrix blanches*, mais dans des parties moins élevées & par conséquent moins froides & moins sauvages (*g*). Pendant l'hiver elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés, & se répandent peu ; le reste de l'année elles se tiennent dans les broussailles, s'y font chercher long-temps par les chasseurs, & partent difficilement : on m'assure qu'elles résistent souvent mieux que les grises aux rigueurs de l'hiver, & que bien qu'elles soient plus aisées à prendre dans les différens piéges que les grises, il s'en trouve toujours à-peu-près le même nombre au printemps dans les endroits qui leur conviennent : elles vivent de grain, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'œufs de fourmis & d'autres insec-

---

(*e*) Athénée, *Deipnosoph. lib. IX.*

(*f*) Voyez Tournefort, *Voyages du Levant, tom. I, pag. 275.*

(*g*) *Stumpfius apud Gesner. de Avibus, pag. 682.*

tes ; mais leur chair se sent quelquefois des alimens dont elles vivent. Élien rapporte que les perdrix de Cyrrha, ville maritime de la Phocide, sur le golfe de Corynthe, sont de mauvais goût, parce qu'elles se nourrissent d'ail (*h*).

Elles volent pesamment & avec effort, comme font les grises ; & on peut les reconnoître de même sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée : leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, & de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise. Dans les plaines elles filent droit & avec roideur : lorsqu'elles sont suivies de près & poussées vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, & se terrent quelquefois ; ce que ne font point les perdrix grises.

Les perdrix rouges diffèrent encore des grises par le naturel & les mœurs ; elles sont moins sociales : à la vérité, elles vont par compagnies, mais il ne regne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite ; quoique nées, quoiqu'élevées ensemble, les perdrix rouges se tiennent plus éloignées les unes des autres ; elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même côté, & ne se rappellent pas ensuite avec le même empressement, si ce n'est au temps de l'amour, & alors même chaque paire se réunit séparément : enfin, lorsque cette saison est

---

(*h*) Elien, *de Natura avium, lib. IV, cap. XIII.*

passée, & que la femelle est occupée à couver, le mâle la quitte & la laisse seule chargée du soin de la famille ; en quoi nos perdrix rouges paroissent aussi différer des perdrix rouges de l'Egypte ; puisque les Prêtres Egyptiens avoient choisi pour l'emblême d'un bon ménage deux perdrix, l'une mâle & l'autre femelle, couvant chacune de son côté (*i*).

Par une suite de leur naturel sauvage, les perdrix rouges que l'on tâche de multiplier dans les parcs, & que l'on élève à-peu-près comme les faisans, sont encore plus difficiles à élever, exigent plus de soins & de précautions pour les accoutumer à la captivité, ou pour mieux dire, elles ne s'y accoutument jamais, puisque les petits perdreaux rouges qui sont éclos dans la faisanderie, & qui n'ont jamais connu la liberté, languissent dans cette prison, qu'on cherche à leur rendre agréable de toutes manieres, & meurent bientôt d'ennui ou d'une maladie qui en est la suite, si on ne les lâche dans le temps où ils commencent à avoir la tête garnie de plumes.

Ces faits qui m'ont été fournis par M. Le Roy, paroissent contredire ce qu'on rapporte des perdrix d'Asie (*k*) & de quelques isles de

---

(*i*) Voyez Aldrovande, *Ornith.* tom. II, pag. 120.

(*k*) *In regione circà Trapezuntem . . . vidi hominem ducentem secum supra quatuor millia perdicum. Is iter faciebat per terram, perdices per aërem volabant, quas ducebat ad quoddam castrum quod à Trapezunte distat trium*

l'Archipel (*l*) & même de Provence où on en a vu des troupes nombreuses (*m*), qui obéissoient à la voix de leur conducteur avec une docilité singuliere. Porphire parle d'une perdrix privée venant de Carthage, qui accouroit à la voix de son maître, le caressoit, & exprimoit son attachement par des inflexions de voix que le sentiment sembloit produire, & qui étoient toutes différentes de son cri ordinaire (*n*). Mundella & Gesner en ont élevé eux-mêmes qui étoient devenues très familieres (*o*); il paroît même par plusieurs passages des Anciens qu'on en étoit venu jusqu'à leur apprendre à chanter ou à perfectionner leur chant naturel qui, du

---

dierum itinere : cum huic homini quiescere libebat, perdices omnes quiescebant circà eum, & capiebat de ipsis quantum volebat numerum. Odoricus de Foro-Julii apud Gesner. *de Avibus*, pag. 675.

(*l*) Il y a des gens du côté de Vessa & d'Elata [dans l'isle de Scio], qui élevent des perdrix avec soin : on les mène à la campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons ; chaque famille confie les siennes au gardien commun, qui les ramène le soir ; & on les rappelle chez soi avec un coup de sifflet, même pendant la journée. Voyez le Voyage au Levant de M. de Tournefort, tom. I, pag. 386.

(*m*) J'ai vu un homme en Provence, du côté de Grasse, qui conduisoit des compagnies de perdrix à la campagne, & qui les faisoit venir à lui quand il vouloit ; il les prenoit avec la main, les mettoit dans son sein, & les renvoyoit ensuite avec les autres. *Ibidem.*

(*n*) Porphire, *de abstinentia à carnibus*, lib. III.

(*o*) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 682.

moins

moins dans certaines races, paſſoit pour un ramage agréable (*p*).

Mais tout cela peut ſe concilier en diſant que cet oiſeau eſt moins ennemi de l'homme que de l'eſclavage, qu'il eſt des moyens d'apprivoiſer & de ſubjuguer l'animal le plus ſauvage, c'eſt-à-dire, le plus amoureux de ſa liberté, & que ce moyen eſt de le traiter ſelon ſa nature, en lui laiſſant autant de liberté qu'il eſt poſſible : ſous ce point de vue, la ſociété de la perdrix apprivoiſée avec l'homme qui ſait s'en faire obéir, eſt du genre le plus intéreſſant & le plus noble ; elle n'eſt fondée ni ſur le beſoin, ni ſur l'intérêt, ni ſur une douceur ſtupide, mais ſur la ſympathie, le goût réciproque, le choix volontaire ; il faut même pour bien réuſſir qu'elle ſoit abſolument volontaire & libre : la perdrix ne s'attache à l'homme, ne ſe ſoumet à ſes volontés qu'autant que l'homme lui laiſſe perpétuellement le pouvoir de le quitter : & lorſqu'on veut lui impoſer une loi trop dure, une contrainte au-delà de ce qu'exige toute ſociété ; en un mot, lorſqu'on veut la réduire à l'eſclavage domeſtique, ſon naturel ſi doux ſe révolte, & le regret profond de ſa liberté perdue étouffe en elle les plus forts penchans de la Nature ; celui de ſe conſerver, on l'a vu ſouvent ſe tourmenter dans ſa priſon juſqu'à

(*p*) Athénée, *Deipnoſoph.* --- Plutarque, *Utra Animalium*, *&c.* Elien, *de Natura Animalium*, *lib.* IV, *cap.* XIII.

ſe caſſer la tête & mourir; celui de ſe reproduire, elle y montre une répugnance invincible; & ſi quelquefois on la vit cédant à l'ardeur du tempérament & à l'influence de la ſaiſon, s'accoupler & pondre en cage, jamais on ne l'a vue s'occuper efficacement, dans la voliere la plus commode & la plus ſpacieuſe, à perpétuer une race eſclave.





LA PERDRIX

ROUGE-BLANCHE (*a*).

DANS la race de la Perdrix rouge, la blancheur du plumage eſt comme dans la race de la perdrix griſe, un effet accidentel de quelque cauſe particuliere, & qui prouve l'analogie des deux races : cette blancheur n'eſt cependant point univerſelle, car la tête conſerve ordinairement ſa couleur ; le bec & les pieds reſtent rouges ; & comme d'ailleurs on la trouve ordinairement avec les perdrix rouges, on eſt fondé à la regarder comme une variété individuelle de cette race de perdrix.

(*a*) Voyez Briſſon, *Ornithologie*, tom. I, pag. 238.





LE FRANCOLIN*.

Voyez planche VI, figure 1 de ce Volume.

CE nom de Francolin est encore un de ceux qui ont été appliqués à des oiseaux fort différens : nous avons déjà vu ci-dessus qu'il avoit été donné à l'attagas ; & il paroît par un passage de Gesner, que l'oiseau connu à Venise sous le nom de *francolin* est une espèce de gélinotte (*hazel-huhn*) (*a*).

Le francolin de Naples est plus gros qu'une poule ordinaire ; & à vrai dire, la longueur de ses pieds, de son bec & de son cou, ne permet point d'en faire ni une gélinotte ni un francolin (*b*).

Tout ce qu'on dit du francolin de Ferrare, c'est qu'il a les pieds rouges & vit de poissons (*c*) : l'oiseau du Spitzberg, auquel on a donné le nom de *francolin*, s'appelle aussi

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 147 & 148.

(*a*) *Est autem* [*Francolinus*] *eadem Germanorum Hazel-huhn, ut ex icone Francolini Venetiis dicti quam doctissimus medicus Aloysius Mundella ad me misit citra ullam dubitationem cognovi.* Gesner, *de Avibus*, *pag.* 225.

(*b*) Gesner, *ibidem.*

(*c*) *Alii alium quemdam Francolinum faciunt cruribus rubris, piscibus viventem, Ferrariæ, ut audio, notum.* Gesner, *ibidem.*



1 Le Francolin. 2 La Caille. 3 Caille huppée du Mexique. 4 La Fraiſe.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

coureur de rivage, parce qu'il ne s'éloigne jamais beaucoup de la côte où il trouve la nourriture qui lui convient; ſavoir, des vers gris & des chevrettes ; mais il n'eſt pas plus gros qu'une alouette (*d*). Le francolin dont Olina donne la deſcription & la figure (*e*), eſt celui dont il s'agit ici : celui de M. Edwards en diffère en quelques points (*f*), & paroît être exactement le même oiſeau que le francolin de M. de Tournefort (*g*), qui ſe rapproche auſſi de celui de Ferrare, en ce qu'il ſe plaît ſur les côtes de la mer & dans les lieux marécageux.

Enfin le nôtre paroît différer de ces trois derniers, & même de celui de M. Briſſon (*h*), ſoit par la couleur du plumage & même du bec, ſoit par les dimenſions & le port de la queue, qui eſt plus longue dans la figure de M. Briſſon, plus épanouie dans la nôtre, & tombante dans celles de M. Edwards & d'Olina; mais malgré cela, je crois que le francolin d'Olina, celui de M. de Tournefort, celui d'Edwards, celui de M. Briſſon & le mien ſont tous de la même eſpèce, attendu qu'ils ont beaucoup de choſes communes, & que les petites différences

---

(*d*) Voyages de M. l'Abbé Prévôt, tom. XV, page 276.

(*e*) Olina, pag. 33.

(*f*) Edwards, planche CCXLVI.

(*g*) Voyages au Levant de M. de Tournefort, tom. I, pag. 412 ; & tom. II, pag 103.

(*h*) Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 245.

qu'on a obſervées entr'eux ne ſont pas aſſez caractériſées pour conſtituer des eſpèces diverſes, & peuvent d'ailleurs être relatives à l'âge, au ſexe, au climat, ou à d'autres cauſes particulières.

Il eſt certain que le francolin a beaucoup de rapports avec la perdrix ; & c'eſt ce qui a porté Olina, Linnæus & Briſſon à les ranger parmi les perdrix. Pour moi, après avoir examiné de près & comparé ces deux ſortes d'oiſeaux, j'ai cru avoir obſervé entr'eux aſſez de différences pour les ſéparer; en effet, le francolin diffère des perdrix, non-ſeulement par les couleurs du plumage, par la forme totale, par le port de la queue & par ſon cri, mais encore parce qu'il a un éperon à chaque jambe (*i*); tandis que la perdrix mâle n'a qu'un tubercule calleux au lieu d'éperon.

Le francolin eſt auſſi beaucoup moins répandu que la perdrix : il paroît qu'il ne peut guere ſubſiſter que dans les pays chauds ; l'Eſpagne, l'Italie & la Sicile, ſont preſque les ſeuls pays de l'Europe où il ſe trouve; on en voit auſſi à Rhodes (*k*), dans l'isle de Chypre (*l*), à Samos (*m*), dans la Barbarie,

(*i*) Celui d'Olina n'en a point ; mais il y a apparence qu'il a fait deſſiner la femelle.

(*k*) Olina.

(*l*) Tournefort.

(*m*) Edwards . . . . M. Edwards dit qu'il n'eſt pas queſtion du francolin dans le texte du Voyage au Levant de M. de Tournefort, quoiqu'il y ait une figure de

& ſurtout aux environs de Tunis (*n*), en Egypte, ſur les côtes d'Aſie (*o*) & à Bengale (*p*). Dans tous ces pays, on trouve des francolins & des perdrix, qui ont chacun leurs noms diſtincts & leur eſpèce ſéparée.

La rareté de ces oiſeaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, ont donné lieu aux défenſes rigoureuſes qui ont été faites en pluſieurs pays de les tuer; & de-là on prétend qu'ils ont eu le nom de *francolin*, comme jouiſſant d'une ſorte de franchiſe ſous la ſauve-garde de ces défenſes.

On ſait peu de choſe de cet oiſeau au-delà de ce que montre la figure : ſon plumage eſt fort beau; il a un collier très remarquable de couleur orangée; ſa groſſeur ſurpaſſe un peu celle de la perdrix griſe : la femelle eſt un peu plus petite que le mâle, & les couleurs de ſon plumage ſont plus foibles & moins variées.

---

cet oiſeau, ſous le nom de *francolin*, *ſorte d'oiſeau qui fréquente les marais.* Cette aſſertion eſt fautive; voici ce que je trouve, tom. I de ce Voyage, page 412, édition du Louvre : » Les francolins n'y ſont pas communs (dans l'isle de Samos), & ne quittent pas la marine, entre le petit Boghas & Cora, auprès d'un étang marécageux ... on les appelle *perdrix de prairies* «. La figure de l'oiſeau porte ſimplement en tête le nom de francolin.

(*n*) Olina, pag. 33.

(*o*) Tournefort, *Voyage au Levant*, tom. II, pag. 103.

(*p*) Edwards.

Ces oiseaux vivent de grains ; on peut les élever dans des volières ; mais il faut avoir l'attention de leur donner à chacun une petite loge où ils puissent se tapir & se cacher, & de répandre dans la volière du sable & quelques pierres de tuf.

Leur cri est moins un chant qu'un sifflement très fort qui se fait entendre de fort loin (*q*).

Les francolins vivent à-peu-près autant que les perdrix (*r*) ; leur chair est exquise, elle est quelquefois préférée à celle des perdrix & des faisans.

M. Linnæus (*s*) prend la perdrix de Damas de Willulghby pour le francolin (*t*), sur quoi il y a deux remarques à faire ; la premiere, que cette perdrix de Damas est plutôt celle de Belon qui en a parlé le premier (*u*), que celle de Willulghby qui n'en a parlé que d'après Belon ; la seconde, que cette perdrix de Damas diffère du francolin, & par sa petitesse puisqu'elle est moins grosse que la perdrix grise, selon Belon, & par son plumage, comme on peut le voir en comparant les figures dans nos planches enluminées ; & par ses pieds velus, qui ont empêché Belon de la ranger parmi les râles de genêt ou les pluviers.

(*q*) Olina.

(*r*) *Idem.*

(*s*) Linnæus, *Syst. nat. edit. X*, *pag.* 161.

(*t*) Willulghby, *Ornith.* pag. 128.

(*u*) Belon, *Observ.* pag. 152.

M.

M. Linnæus auroit dû reconnoître le francolin de Tournefort dans celui d'Olina, dont Willulghby fait mention (*x*). Enfin, le naturaliſte Suédois ſe trompe encore en fixant excluſivement l'Orient pour le climat du francolin, puiſque cet oiſeau ſe trouve, comme je l'ai déjà remarqué, en Sicile, en Italie, en Eſpagne, en Barbarie, & dans quelques autres contrées qui n'appartiennent point à l'Orient.

Ariſtote met l'attagen, que Belon regarde comme le francolin, au rang des oiſeaux pulvérateurs & frugivores (*y*) : Belon lui fait dire de plus que cet oiſeau pond un grand nombre d'œufs (*z*), quoique cela ne ſe trouve point à l'endroit cité; mais c'eſt une conſéquence que l'on peut tirer, dans les principes d'Ariſtote, de ce que cet oiſeau eſt frugivore & pulvérateur. Belon dit encore, d'après les Anciens, que le francolin eſt fréquent dans la campagne de Marathon, parce qu'il ſe plaît dans les lieux marécageux; & cela s'accorde très bien avec ce que M. de Tournefort rapporte des francolins de Samos (*a*).

(*x*) Willulghby, *Ornith.* pag. 125.

(*y*) Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. IX, cap. xlix.

(*z*) *Avis multipara eſt attagen.* Belon, *Nat. des Oiſ.* pag. 242.

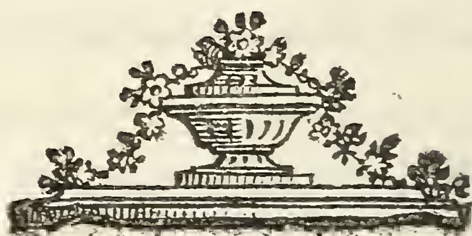
(*a*) Tournefort, tom. I, pag. 412.



LE BIS-ERGOT.

La premiere eſpèce qui nous paroît voiſine du francolin, c'eſt l'oiſeau qui nous a été donné ſous le nom de *perdrix du Sénégal* (*) : cet oiſeau a à chaque pied deux ergots, ou plutôt deux tubercules de chair dure & calleuſe; & comme c'eſt une eſpèce ou race particuliere, nous lui avons donné le nom de *Bis-ergot*, à cauſe de ce caractere de deux ergots qu'il a à chaque pied. Je le place à la ſuite des francolins, parce qu'il me paroît avoir plus de rapports avec eux qu'avec les perdrix, ſoit par ſa groſſeur, ſoit par la longueur du bec & des ailes, ſoit par ſes éperons.

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 137.





LE GORGE-NUE
ET
LA PERDRIX ROUGE D'AFRIQUE.

CET Oiſeau que nous avons vu vivant à Paris chez feu M. le Marquis de Montmirail a le deſſous du cou & de la gorge dénué de plumes & ſimplement couvert d'une peau rouge ; le reſte du plumage eſt beaucoup moins varié & moins agréable que celui du francolin. Le gorge-nue ſe rapproche de cette eſpèce par ſes pieds rouges & ſa queue épanouie, & de l'eſpèce précédente, qui eſt celle du bis-ergot, par le double éperon qu'il a pareillement à chaque pied.

Le défaut d'obſervations nous met hors d'état de juger à laquelle de ces deux eſpèces elle reſſemble le plus par ſes mœurs ou par ſes habitudes. M. Aublet m'aſſure que c'eſt un oiſeau qui ſe perche.

LA PERDRIX ROUGE d'Afrique (*) eſt plus rouge que nos perdrix rouges, à cauſe d'une large tache de cette couleur qu'elle a ſous la gorge ; mais le reſte de ſon plumage

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 180.

eſt beaucoup moins agréable : elle diffère des trois eſpèces précédentes par deux caractères fort apparens, ſes éperons plus longs & plus pointus, & ſa queue plus épanouie que ne l'ont ordinairement les perdrix : le défaut d'obſervations nous met hors d'état de juger ſi elle en diffère auſſi par ſes mœurs ou par ſes habitudes.





OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux Perdrix.

I.

La Perdrix rouge de Barbarie, donnée par M. Edwards, *planche LXX*, nous paroît être une eſpèce différente de notre perdrix rouge d'Europe : elle eſt plus petite que notre perdrix griſe ; elle a le bec, le tour des yeux & les pieds rouges comme la bartavelle ; mais elle a ſur le haut des ailes, des plumes d'un beau bleu bordé de rouge-brun ; & autour du cou une eſpèce de collier formé par des taches blanches, répandues ſur un fond brun, ce qui, joint à ſa petiteſſe, diſtingue cette eſpèce des deux races de perdrix rouges qui ſont connues en Europe.

II.

LA PERDRIX DE ROCHE

OU DE LA GAMBRA.

Cette Perdrix prend ſon nom des lieux où elle a coutume de ſe tenir par préférence ; elle ſe plaît, comme les perdrix rouges, parmi les rochers & les précipices : ſa couleur générale eſt un brun obſcur, & elle a ſur la

poitrine une tache couleur de tabac d'Espagne. Au reste, ces perdrix se rapprochent encore de la perdrix rouge par la couleur des pieds, du bec & du tour des yeux ; elles sont moins grosses que les nôtres, & retroussent la queue en courant ; mais, comme elles, elles courent très vîte, & ont en gros la même forme [*a*] ; leur chair est excellente.

III.

LA PERDRIX PERLÉE DE LA CHINE.

CETTE Perdrix qui n'est connue que par la description de M. Brisson (*b*) paroît propre à l'extrémité orientale de l'ancien continent ; elle est un peu plus grosse que notre perdrix rouge, elle a la forme, le port de la queue, la briéveté des aîles & toute la tournure de la perdrix ; elle a de notre rouge ordinaire (*n°. 150*), la gorge blanche ; & de celle d'Afrique (*n°. 180*), les éperons plus longs & plus pointus ; mais elle n'a pas, comme elle, le bec & les pieds rouges ; ceux-ci sont roux, & le bec est noirâtre ainsi que les ongles : le fond de son plumage est de couleur obscure égayée sur la poitrine & les côtés par une quantité de petites taches rondes de couleur plus claire ; d'où j'ai pris occasion de la nommer *perdrix perlée* : elle a

(*a*) Voyez Journal de Stibbs, pag. 287 ; & l'Abbé Prévôt, tom. III, pag. 309.

[*b*] Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 234.

outre cela quatre bandes remarquables qui partent de la base du bec & se prolongent sur les côtés de la tête; ces bandes sont alternativement de couleur claire & rembrunie.

IV.

LA PERDRIX

DE LA NOUVELLE ANGLETERRE (*c*).

Je mets cet oiseau d'Amérique & les suivans à la suite des perdrix, non que je les regarde comme de véritables perdrix, mais tout au plus comme leurs représentans, parce que ce sont ceux des oiseaux du nouveau monde qui ont le plus de rapport avec les perdrix, lesquelles certainement n'ont pas l'aile assez forte ni le vol assez élevé, pour avoir pu traverser les mers qui séparent le vieux continent du nouveau.

L'oiseau dont il s'agit ici est plus petit que la perdrix grise; il a l'iris jaune, le bec noir, la gorge blanche, & deux bandes de la même couleur qui vont de la base du bec jusque derriere la tête en passant sur les yeux; il a aussi quelques taches blanches au haut du cou : le dessous du corps est jaunâtre rayé de noir, & le dessus d'un brun tirant au roux, à-peu-près comme dans la perdrix rouge, mais bigarré de noir : cet oiseau a la queue courte comme toutes les perdrix;

(*c*) Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 229.

il ſe trouve non-ſeulement dans la nouvelle Angleterre, mais encore à la Jamaïque, quoique ces deux climats ſoient différens.

M. Albin en a nourri aſſez long-temps avec du blé & du chenevis (*d*)

[*d*] Albin, tom. I, pag. 25.





*LA CAILLE (*a*).

Voyez planche VI, fig. 2 de ce Volume.

THÉOPHRASTE trouvoit une si grande ressemblance entre les Perdrix & les Cailles, qu'il donnoit à ces dernieres le nom de *Perdrix naines*; & c'est sans doute par une suite de cette méprise, ou par une erreur semblable, que les Portugais ont appellé la perdrix *codornix*, & que les Italiens ont appliqué le nom de *coturnice* à la bartavelle ou perdrix grecque. Il est vrai que les perdrix & les cailles ont beaucoup de rapports entr'elles: les unes & les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes & queue courtes, & courant fort vîte (*b*), à bec de gallinacés, à

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 170. --- *Nota.* Frisch prétend, planche CXVII, que du temps de Charlemagne on lui donnoit le nom de *Quacara*; quelques-uns lui ont aussi donné celui de *Currelius*, & j'en dirai plus bas la raison: quoi qu'il en soit, ces deux noms ont été omis par M. Brisson.

(*a*) Ὄρτυξ en Grec; en Latin, *Coturnix*; en Espagnol, *Cuaderviz*; en Italien, *Quaglia*; en Allemand, *Wachtel*; en Anglois, *Quail*; en Polonois, *Przepiorka*. --- *Coturnix*, Gesner, *Avium*, pag. 352... Aldrovand. *Avi.* tom. II, pag. 150... Frisch, pl. CXVII, avec une figure coloriée du mâle & une de la femelle.

(*b*) *Currit satis velociter unde Currelium vulgò dicimus.* Comestos & alii.

plumage gris moucheté de brun & quelquefois tout blanc (*c*) ; du reste, se nourrissant, s'accouplant, construisant leur nid, couvant leurs œufs, menant leurs petits, à-peu-près de la même maniere, & toutes deux ayant le tempérament fort lascif, & les mâles une grande disposition à se battre : mais quelque nombreux que soient ces rapports, ils se trouvent balancés par un nombre presqu'égal de dissemblances, qui font de l'espèce des cailles une espèce tout-à-fait séparée de celle des perdrix : en effet, 1°. les cailles sont constamment plus petites que les perdrix, en comparant les plus grandes races des unes aux plus grandes races des autres, & les plus petites aux plus petites ; 2°. elles n'ont point derriere les yeux cet espace nu & sans plumes qu'ont les perdrix, ni ce fer-à-cheval que les mâles de celles-ci ont sur la poitrine ; & jamais on n'a vu de véritables cailles à bec & pieds rouges ; 3°. leurs œufs sont plus petits & d'une toute autre couleur ; 4°. leur voix est aussi différente ; & quoique les unes & les autres fassent entendre leur cri d'amour à-peu-près dans le même temps, il n'en est pas de même du cri de colere ; car la perdrix le fait entendre avant de se battre, & la caille en se battant (*d*) ; 5°. la chair de celle-ci est d'une saveur & d'une texture toute différente, & elle est beaucoup plus chargée de graisse ; 6°. sa vie

---

(*c*) Aristote, lib. *de Coloribus*, *cap. VI.*
(*d*) Aristote, *Hist. Anim. lib. VIII*, *cap. XII.*

eſt plus courte ; 7°. elle eſt moins ruſée que la perdrix, & plus facile à attirer dans le piège, ſurtout lorſqu'elle eſt encore jeune & ſans expérience : elle a les mœurs moins douces & le naturel plus rétif ; car il eſt extrêmement rare d'en voir de privées, à peine peut-on les accoutumer à venir à la voix étant renfermées de jeuneſſe dans une cage ; elle a les inclinations moins ſociales, car elle ne ſe réunit guere par compagnies, ſi ce n'eſt lorſque la couvée encore jeune demeure attachée à la mere dont les ſecours lui ſont néceſſaires, ou lorſqu'une même cauſe agiſſant ſur toute l'eſpèce à la fois & dans le même temps, on en voit des troupes nombreuſes traverſer les mers & aborder dans le même pays ; mais cette aſſociation forcée ne dure qu'autant que la cauſe qui l'a produite, car dès que les cailles ſont arrivées dans le pays qui leur convient, & qu'elles peuvent vivre à leur gré, elles vivent ſolitairement. Le beſoin de l'amour eſt le ſeul lien qui les réunit : encore ces ſortes d'unions ſont-elles ſans conſiſtance pendant leur courte durée ; car les mâles qui recherchent les femelles avec tant d'ardeur, n'ont d'attachement de préférence pour aucune en particulier. Dans cette eſpèce les accouplemens ſont fréquens ; mais l'on ne voit pas un ſeul couple : lorſque le deſir de jouir a ceſſé, toute ſociété eſt rompue entre les deux ſexes ; le mâle alors non-ſeulement quitte & ſemble fuir ſes femelles, mais il les repouſſe à coups de bec, & ne s'occupe en aucune façon du ſoin de la famille ; de

leur côté les petits ſont à peine adultes qu'ils ſe ſéparent; & ſi on les réunit par force dans un lieu fermé, ils ſe battent à outrance les uns contre les autres, ſans diſtinction de ſexe, & ils finiſſent par ſe détruire (*e*).

L'inclination de voyager & de changer de climat dans certaines ſaiſons de l'année, eſt, comme je l'ai dit ailleurs (*f*), l'une des affections les plus fortes de l'inſtinct des cailles.

La cauſe de ce deſir ne peut être qu'une cauſe très générale, puiſqu'elle agit non-ſeulement ſur toute l'eſpèce, mais ſur les individus même ſéparés, pour ainſi dire, de leur eſpèce, & à qui une étroite captivité ne laiſſe aucune communication avec leurs ſemblables. On a vu de jeunes cailles élevées dans des cages preſque depuis leur naiſſance, & qui ne pouvoient ni connoître ni regretter la liberté, éprouver réguliérement deux fois par an, pendant quatre années, une inquiétude & des agitations ſingulieres dans les temps ordinaires de la paſſe: ſavoir, au mois d'avril & au mois de ſeptembre. Cette inquiétude duroit environ trente jours à chaque fois, & recommençoit tous les jours une heure avant le coucher du ſoleil: on voyoit alors ces cailles

---

(*e*) Les Anciens ſavoient bien cela, puiſqu'ils diſoient des enfans querelleurs & mutins, qu'ils étoient querelleurs comme des cailles tenues en cage. *Ariſtophane.*

(*f*) Tom. I de cette Hiſtoire naturelle des oiſeaux, page 12.

prisonnieres aller & venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élancer contre le filet qui lui servoit de couvercle, & souvent avec une telle violence qu'elles retomboient tout étourdies : la nuit se passoit presqu'entiérement dans ces agitations; & le jour suivant elles paroissoient tristes, abattues, fatiguées & endormies. On a remarqué que les cailles qui vivent dans l'état de liberté, dorment aussi une grande partie de la journée; & si l'on ajoute à tous ces faits qu'il est très rare de les voir arriver de jour, on sera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent [*g*], & que ce desir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été, & des méridionales pendant l'hiver; ou ce qui me semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différens pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déjà faites, dans ceux où elles sont encore à faire, & qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elles & pour leur couvée.

Je dis que cette derniere cause est la plus

(*g*) Les cailles prennent leur volée plutôt de nuit que de jour. Belon, *Nature des oiseaux*, *pag. 265*. *Et hoc semper noctu*, dit Pline, en parlant des volées de cailles qui fondant toutes à la fois sur un navire pour se reposer, le faisoient couler à fond par leur poids.

vraisemblable; car d'un côté, il est acquis par l'observation que les cailles peuvent très bien résister au froid, puisqu'il s'en trouve en Islande, selon M. Horrebow [h], & qu'on en a conservé plusieurs années de suite dans une chambre sans feu, & qui même étoit tournée au nord, sans que les hivers les plus rigoureux ayent paru les incommoder, ni même apporter le moindre changement à leur maniere de vivre; d'un autre côté, il semble qu'une des choses qui les fixent dans un pays, c'est l'abondance de l'herbe, puisque selon la remarque des chasseurs, lorsque le printemps est sec, & que par conséquent l'herbe est moins abondante, il y a aussi beaucoup moins de cailles le reste de l'année: d'ailleurs, le besoin actuel de nourriture est une cause plus déterminante, plus analogue à l'instinct borné de ces petits animaux, & suppose en eux moins de cette prévoyance que les Philosophes accordent trop libéralement aux bêtes: lorsqu'ils ne trouvent point de nourriture dans un pays, il est tout simple qu'ils en aillent chercher dans un autre; ce besoin essentiel les avertit, les presse, met en action toutes leurs facultés; ils quittent une terre qui ne produit plus rien pour eux, ils s'élevent en l'air, vont à la découverte d'une contrée moins dénuée, s'arrêtent où ils trouvent à vivre; & l'habitude se joignant à l'instinct qu'ont tous les animaux,

---

(h) Voyez Horrebow, *histoire générale des Voyages*, *tom. V*, *pag. 203*.

& ſurtout les animaux ailés, d'éventer de loin leur nourriture, il n'eſt pas ſurprenant qu'il en réſulte une affection pour ainſi dire innée, & que les mêmes cailles reviennent tous les ans dans les mêmes endroits; au lieu qu'il ſeroit dur de ſuppoſer avec Ariſtote [*i*], que c'eſt d'après une connoiſſance réfléchie des ſaiſons qu'elles changent deux fois par an de climat, pour trouver toujours la température qui leur convient, comme faiſoient autrefois les Rois de Perſe; encore plus dur de ſuppoſer avec Catesby (*k*), Belon (*l*), & quelques autres, que lorſqu'elles changent de climat, elles paſſent ſans s'arrèter dans les lieux qui pourroient leur convenir en-deçà de la Ligne, pour aller chercher aux Antipodes précisément le même degré de latitude auquel elles étoient accoutumées de l'autre côté de l'Equateur; ce qui ſuppoſeroit des connoiſſances, ou plutôt des erreurs ſcientifiques auxquelles l'inſtinct brute eſt beaucoup moins ſujet que la raiſon cultivée.

Quoi qu'il en ſoit, lorſque les cailles ſont libres, elles ont un temps pour arriver, & un temps pour repartir: elles quittoient la Grèce, ſuivant Ariſtote, au mois *boedromion* (*m*), lequel comprenoit la fin d'août &

(*i*) Ariſtote, lib. VIII, cap. XII.

(*k*) Voyez Catesby, *Tranſactions philoſophiques*, n°. 486, art. VI, pag. 161.

(*l*) Belon, *Nature des Oiſeaux*, pag. 265.

(*m*) Voyez Ariſtote, *Hiſt. Animalium*, lib VIII, cap. XII.

le commencement de septembre. En Silésie, elles arrivent au mois de mai & s'en vont sur la fin d'août (*n*); nos chasseurs disent qu'elles arrivent dans notre pays vers le 10 ou le 12 de mai; Aloysius Mundella dit qu'on les voit paroître dans les environs de Venise vers le milieu d'avril. Olina fixe leur arrivée dans la campagne de Rome aux premiers jours d'avril; mais presque tous conviennent qu'elles s'en vont à la premiere gelée d'automne (*o*), dont l'effet est d'altérer la qualité des herbes, & de faire disparoître les insectes; & si les gelées du mois de mai ne les déterminent point à retourner vers le sud, c'est une nouvelle preuve que ce n'est point le froid qu'elles évitent, mais qu'elles cherchent de la nourriture dont elles ne sont point privées par les gelées du mois de mai. Au reste, il ne faut pas regarder ces temps marqués par les observateurs comme des époques fixes auxquelles la nature daigne s'assujettir : ce sont au contraire des termes mobiles qui varient entre certaines limites d'un pays à l'autre, suivant la température du climat; & même d'une année à l'autre, dans le même pays, suivant que le chaud & le froid commence plus tôt ou plus tard, & que par conséquent la maturité des récoltes & la génération des insectes qui servent

---

(*n*) Voyez Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, page 249.

(*o*) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 354.

de

de nourriture aux cailles eſt plus ou moins avancée.

Les anciens & les modernes ſe ſont beaucoup occupés de ce paſſage des cailles & des autres oiſeaux voyageurs : les uns l'ont chargé de circonſtances plus ou moins merveilleuſes, les autres conſidérant combien ce petit oiſeau vole difficilement & peſamment, l'ont révoqué en doute, & ont eu recours, pour expliquer la diſparition réguliere des cailles en certaines ſaiſons de l'année, à des ſuppoſitions beaucoup plus révoltantes : mais il faut avouer qu'aucun des anciens n'avoit élevé ce doute ; cependant ils ſavoient bien que les cailles ſont des oiſeaux lourds, qui volent très peu & preſque malgré eux (*p*) ; que quoique très ardens pour leurs femelles, les mâles ne ſe ſervent pas toujours de leurs ailes pour accourir à leur voix, mais qu'ils font ſouvent plus d'un quart de lieue à travers l'herbe la plus ſerrée pour les venir trouver ; enfin qu'ils ne prennent l'eſſor que lorſqu'ils ſont tout-à-fait preſſés par les chiens ou par les chaſſeurs. Les anciens ſavoient tout cela, & néanmoins il ne leur eſt pas venu dans l'eſprit que les cailles ſe retiraſſent aux approches des froids dans des trous pour y paſſer l'hiver dans un état de torpeur & d'engourdiſſement, comme font les loirs, les hériſſons, les marmottes, les chauve-ſouris, &c.

(*p*) Βαρεῖς καὶ μὴ πτητικοί, dit Ariſtote, *Animalium*, lib. IX, cap. VIII.

C'étoit une absurdité réservée à quelques modernes (*q*), qui ignoroient sans doute que la chaleur intérieure des animaux sujets à l'engourdissement étant beaucoup moindre qu'elle ne l'est communément dans les autres quadrupèdes, & à plus forte raison dans les oiseaux, elle avoit besoin d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, comme je l'ai dit ailleurs (*r*); & que lorsque ce secours vient à leur manquer, ils tombent dans l'engourdissement, & meurent même bientôt s'ils sont exposés à un froid trop rigoureux. Or, certainement cela n'est point applicable aux cailles en qui l'on a même reconnu généralement plus de chaleur que dans les autres oiseaux, au point qu'en France elle a passé en proverbe (*s*), & qu'à la Chine on se sert de ces oiseaux pour se tenir chaud en les portant tout vivans dans les mains (*t*): d'ailleurs, on s'est assuré par observation continuée pendant plusieurs années, qu'elles ne s'engourdissent point, quoique tenues pendant tout l'hiver dans une chambre exposée au nord & sans feu,

---

(*q*) *Coturnicem multi credunt trans mare avolare; quod falsum esse convincitur, quoniam trans mare per hiemem non invenitur; latet ergo sicut aves cæteræ quibus superflui lentique humores concoquendi sunt.* Albert, *apud Gesnerum, de Avibus, pag. 354.*

(*r*) Voyez tom. VII de cette Histoire naturelle, générale & particuliere.

(*s*) On dit vulgairement, *chaud comme une caille.*

(*t*) Voyez Osborn. Iter. 190.

ainſi que je l'ai dit ci-deſſus d'après pluſieurs témoins oculaires & très dignes de foi qui me l'ont aſſuré : or, ſi les cailles ne ſe cachent ni ne s'engourdiſſent pendant l'hiver, comme il eſt sûr qu'elles diſparoiſſent dans cette ſaiſon, on ne peut douter qu'elles ne paſſent d'un pays dans un autre, & c'eſt ce qui eſt prouvé par un grand nombre d'autres obſervations.

Belon ſe trouvant en automne ſur un navire qui paſſoit de Rhodes à Alexandrie, vit des cailles qui alloient du Septentrion au Midi; & pluſieurs de ces cailles ayant été priſes par les gens de l'équipage, on trouva dans leur jabot des grains de froment bien entiers. Le printemps précédent, le même obſervateur paſſant de l'iſle de Zante dans la Morée, en avoit vu un grand nombre qui alloient du Midi au Septentrion (*u*); & il dit qu'en Europe, comme en Aſie, les cailles ſont généralement oiſeaux de paſſage.

M. le Commandeur Godeheu les a vus conſtamment paſſer à Malte au mois de mai, par certains vents, & repaſſer au mois de ſeptembre (*x*) : pluſieurs chaſſeurs m'ont aſſuré que pendant les belles nuits du prin-

(*u*) Voyez les Obſervations de Belon, fol. 90, *verſo*; & la *Nature des Oiſeaux* du même auteur, page 264 & ſuivantes.

(*x*) Voyez les Mémoires de Mathématiques & de Phyſique, préſentés à l'Académie royale des Sciences par divers Savans, &c. tom. III, pages 91 & 92.

temps on les entend arriver, & que l'on distingue très bien leur cri, quoiqu'elles soient à une très grande hauteur : ajoutez à cela qu'on ne fait nulle part une chasse aussi abondante de ce gibier que sur celles de nos côtes, qui sont opposées à celles d'Afrique ou d'Asie, & dans les isles qui se trouvent entre deux : presque toutes celles de l'Archipel & jusqu'aux écueils en sont couverts, selon M. de Tournefort, dans certaines saisons de l'année (*y*); & plus d'une de ces isles en a pris le nom d'*Ortygia* (*z*). Dès le siècle de Varron, l'on avoit remarqué qu'au temps de l'arrivée & du départ des cailles, on en voyoit une multitude prodigieuse dans les isles de Pontia, Pandataria, & autres qui avoisinent la partie méridionale de l'Italie (*a*), & où elles faisoient apparemment une station pour se reposer. Vers le commencement de l'automne, on en prend une si grande quantité dans l'isle de Caprée, à l'entrée du golfe de Naples, que le produit de cette chasse fait le principal revenu de l'Evêque de l'isle, appellé par cette raison l'*Evêque des cailles*. On en prend aussi beaucoup dans les environs de Pesaro sur le gol-

---

(y) Voyez Tournefort, *Voyage au Levant*, tom. I, pages 169, 281, 313, &c.

(z) Ce nom d'*Ortygia*, formé du mot grec Ὄρτυξ, qui signifie *caille*, a été donné aux deux Délos, selon Phanodémus dans Athénée : on l'a encore appliqué à une autre petite isle vis-à-vis Syracuse, & même à la ville d'Ephèse, selon Etienne de Bysance & Eustathe.

(a) Varro, *de Re Rustica*, lib. III, cap. v.

ſe Adriatique, vers la fin du printemps, qui eſt la ſaiſon de leur arrivée (*b*) : enfin, il en tombe une quantité ſi prodigieuſe ſur les côtes occidentales du royaume de Naples, aux environs de *Nettuno*, que ſur une étendue de côte de quatre ou cinq milles, on en prend quelquefois juſqu'à cent milliers dans un jour, & qu'on les donne pour quinze jules le cent (un peu moins de huit livres de notre monnoie) à des eſpèces de Courtiers qui les font paſſer à Rome, où elles ſont beaucoup moins communes (*c*); il en arrive auſſi des nuées au printemps ſur les côtes de Provence, particuliérement dans les terres de M. l'Evêque de Fréju, qui avoiſinent la mer : elles ſont ſi fatiguées, dit-on, de la traverſée, que les premiers jours on les prend à la main.

Mais, dira-t-on toujours, comment un oiſeau ſi petit, ſi foible, & qui a le vol ſi peſant & ſi bas, peut-il, quoique preſſé par la faim, traverſer de grandes étendues de mer ? J'avoue que quoique ces grandes étendues de mer ſoient interrompues de diſtance en diſtance par pluſieurs iſles où les cailles peuvent ſe repoſer, telles que Minorque, la Corſe, la Sardaigne, la Sicile, les iſles de Malte, de Rhodes, toutes les iſles de l'Ar-

---

(*b*) *Aloyſius Mundella*, *apud Geſnerum*, *pag.* 354.

(*c*) Voyez Geſner, *de Avibus*, pag. 356 ; & Aldrovande, *Ornith.* tom. II, pag. 164. Cette chaſſe eſt ſi lucrative, que le terrein où elle ſe fait par les habitans de *Nettuno*, eſt d'une cherté exorbitante.

chipel, j'avoue, dis-je, que malgré cela il leur faut encore du secours; & Aristote l'avoit fort bien senti, il savoit même quel étoit celui dont elles usoient le plus communément; mais il s'étoit trompé, ce me semble, sur la maniere dont elles s'en aidoient : » Lorsque le vent du nord souffle, » dit il, les cailles voyagent heureusement; » mais si c'est le vent du midi, comme son » effet est d'appesantir & d'humecter elles » volent alors plus difficilement, & elles » expriment la peine & l'effort par les cris » qu'elles font entendre en volant [*d*] «. Je crois en effet que c'est le vent qui aide les cailles à faire leur voyage, non pas le vent du nord, mais le vent favorable; de même que ce n'est point le vent du sud qui retarde leur course, mais le vent contraire; & cela est vrai dans tous les pays où ces oiseaux ont un trajet considérable à faire par-dessus le mers [*e*].

M. le Commandeur Godeheu a très bien remarqué qu'au printemps les cailles n'abordent à Malte qu'avec le nord-ouest, qui leur est contraire pour gagner la Provence, & qu'à leur retour c'est le sud-est qui les amene dans cette isle; parce qu'avec ce vent elles ne peuvent aborder en Barbarie [*f*] : nous

---

(*d*) Aristot, *hist. Anim.* lib. VIII, cap. XII.

(*e*) *Aurâ tamen vehi volunt propter pondus corporum viresque parvas.* Pline, *hist. nat. lib X, cap. XXIII.*

(*f*) Mémoires présentés à l'Académie Royale des Sciences par divers Savans, tom. III, pag. 92.

voyons même que l'Auteur de la Nature s'eſt ſervi de ce moyen, comme le plus conforme aux loix générales qu'il avoit établies, pour envoyer de nombreuſes volées de cailles aux Iſraëlites dans le déſert [*g*]; & ce vent qui étoit le ſud-oueſt, paſſoit en effet en Egypte, en Ethiopie, ſur les côtes de la mer Rouge, & en un mot dans les pays où les cailles ſont en abondance [*h*].

Des marins que j'ai eu occaſion de conſulter, m'ont aſſuré que quand les cailles étoient ſurpriſes dans leur paſſage par le vent contraire, elles s'abattoient ſur les vaiſſeaux qui ſe trouvoient à leur portée, comme Pline l'a remarqué [*i*], & tomboient ſouvent dans la mer, & qu'alors on les voyoit flotter & ſe débattre ſur les vagues une aile en l'air, comme pour prendre le vent, d'où quelques Naturaliſtes ont pris occaſion de dire qu'en partant elles ſe muniſſoient d'un petit morceau de bois qui pût leur ſervir d'une eſpèce de point d'appui ou de radeau, ſur lequel elles ſe délaſſoient de temps en temps, en voguant ſur les flots,

---

(*g*) *Tranſtulit auſtrum de cœlo & induxit in virtute ſuâ Africum, & pluit ſuper eos ſicut pulverem carnes, & ſicut arenam maris volatilia pennata.* Pſalm. 77.

(*h*) *Sinus arabicus coturnicibus plurimum abundat.* Fl. Joſeph. lib. III, cap. 1.

(*i*) *Advolant .... non ſine periculo navigantium cum appropinquavere terris, quippe velis ſœpe inſident, & hoc ſemper noctu, merguntque navigia.* Plin. *hiſt. nat. lib. X*, *cap. XXIII.*

de la fatigue de voguer dans l'air [k] : on leur a fait aussi porter à chacune trois petites pierres dans le bec, selon Pline [l], pour se soutenir contre le vent; & selon Oppien [m], pour reconnoître, en les laissant tomber une à une, si elles avoient dépassé la mer; & tout cela se réduit à quelques petites pierres que les cailles avalent avec leur nourriture, comme tous les granivores : en général, on leur a prêté des vues, une sagacité, un discernement, qui feroient presque douter que ceux qui leur ont fait honneur de ces qualités en ayent fait beaucoup d'usage eux-mêmes. On a observé que d'autres oiseaux voyageurs, tels que le Râle terrestre, accompagnoient les cailles, & que l'oiseau de proie ne manquoit pas d'en attraper quelqu'une à leur arrivée; delà on a prétendu qu'elles avoient de bonnes raisons pour se choisir un guide ou chef d'une autre espèce, que l'on a appellé *roi de cailles* (*ortygometra*); & cela, parce que la premiere arrivante devant être la proie de l'oiseau carnassier, elles tâchoient de détourner

(k) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 156.

(l) *Quod si ventus agmen adverso flatu cœperit inhibere, ponduſculis apprehenſis, aut gutture arenâ repleto ſtabilitæ volant.* lib. X, cap. XXIII. On voit à travers cette erreur de Pline, qu'il savoit mieux qu'Aristote comment les cailles tiroient parti du vent pour passer les mers.

(m) Oppian, *in Ixeut.*

tourner ce malheur ſur une tête étrangere [*n*].

Au reſte, quoiqu'il ſoit vrai en général que les cailles changent de climat, il en reſte toujours quelques-unes qui n'ont pas la force de ſuivre les autres, ſoit qu'elles ayent été bleſſées à l'aile, ſoit qu'elles ſoient ſurchargées de graiſſe, ſoit que provenant d'une ſeconde ponte, elles ſoient trop jeunes & trop foibles au temps du départ; & ces cailles traîneuſes tâchent de s'établir dans les meilleures expoſitions du pays où elles ſont contraintes de reſter [*o*]. Le nombre en eſt fort petit dans nos provinces; mais les Auteurs de la *Zoologie Britannique* aſſurent qu'une partie ſeulement de celles qu'on voit en Angleterre quitte entiérement l'iſle, & que l'autre partie ſe contente de changer de quartier, paſſant vers le mois d'octobre de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes, & principalement dans celle d'Eſſex où elles reſtent tout l'hiver: lorſque la gelée ou la neige les obligent de quitter les jacheres & les terres cultivées, elles gagnent les côtes de la mer, où elles ſe tiennent parmi les plantes maritimes, cherchant les meilleurs abris, & vivant de ce qu'elles

(*n*) *Primam earum terræ appropinquantem accipiter rapit.* Pline, loco citato. *Ac propterea opera eſt univerſis ut ſollicitent avem generis externi per quem fruſtrentur prima diſcrimina.* Solinus, cap. XVIII.

(*o*) *Coturnices quoque diſcedunt, niſi paucæ in locis apricis remanſerint.* Ariſtot. *hiſt. anim. lib. VIII, cap.* XII.

peuvent attraper sur les algues, entre les limites de la haute & basse mer. Ces mêmes auteurs ajoutent que leur premiere apparition dans le comté d'Essex, se rencontre exactement chaque année avec leur disparition du milieu des terres [*p*]. On dit aussi qu'il en reste un assez bon nombre en Espagne, & dans le sud de l'Italie, où l'hiver n'est presque jamais assez rude pour faire périr ou disparoître entiérement les insectes, ou les graines qui leur servent de nourriture.

A l'égard de celles qui passent les mers, il n'y a que celles qui sont secondées par un vent favorable qui arrivent heureusement; & si ce vent favorable souffle rarement au temps de la passe, il en arrive beaucoup moins dans les contrées où elles vont passer l'été: dans tous les cas on peut juger assez sûrement du lieu d'où elles viennent, par la direction du vent qui les apporte.

Aussi-tôt que les cailles sont arrivées dans nos contrées, elles se mettent à pondre: elles ne s'apparient point, comme je l'ai déjà remarqué, & cela seroit difficile si le nombre des mâles est, comme on l'assure, beaucoup plus grand que celui des femelles; la fidélité, la confiance, l'attachement personnel, qui seroient des qualités estimables dans les individus, seroient nuisibles à l'espèce; la foule

---

(*p*) Voyez Britisch Zoology, pag. 87.

des mâles célibataires troubleroit tous les mariages, & finiroit par les rendre ſtériles; au lieu que n'y ayant point de mariage, ou plutôt n'y en ayant qu'un ſeul de tous les mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalouſie, moins de rivalité, & ſi l'on veut, moins de moral dans leurs amours; mais auſſi il y a beaucoup de phyſique : on a vu un mâle réitérer dans un jour juſqu'à douze fois ſes approches avec pluſieurs femelles indiſtinctement; ce n'eſt que dans ce ſens qu'on a pu dire que chaque mâle ſuffiſoit à pluſieurs femelles [*q*]; & la nature qui leur inſpire cette eſpèce de libertinage, en tire parti pour la multiplication de l'eſpèce. Chaque femelle dépoſe de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle fait creuſer dans la terre avec ſes ongles, qu'elle garnit d'herbes & de feuilles, & qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de l'oiſeau de proie: ces œufs ſont mouchetés de brun ſur un fond griſâtre; elle les couve pendant environ trois ſemaines; l'ardeur des mâles eſt un bon garant qu'ils ſont tous fécondés, & il eſt rare qu'il s'en trouve de ſtériles.

Les Auteurs de la *Zoologie Britannique* diſent que les cailles en Angleterre, pondent rarement plus de ſix ou ſept œufs (*r*); ſi ce fait eſt général & conſtant, il faut en con-

---

(*q*) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 159; & Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 248.
(*r*) Voyez Britiſch Zoology, pag. 87.

clure qu'elles y sont moins fécondes qu'en France, en Italie, &c.; reste à observer si cette moindre fécondité tient à la température plus froide, ou à quelqu'autre qualité du climat.

Les cailletaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque dans l'état de liberté ils quittent la mere beaucoup plus tôt, & que même dès le huitieme jour on peut entreprendre de les élever sans son secours. Cela a donné lieu à quelques personnes de croire que les cailles faisoient deux couvées par été (*s*); mais j'en doute fort, si ce n'est peut-être celles qui ont été troublées & dérangées dans leur premiere ponte : il n'est pas même avéré qu'elles en recommencent une autre lorsqu'elles sont arrivées en Afrique au mois de septembre, quoique cela soit beaucoup plus vraisemblable, puisqu'au moyen de leurs migrations régulieres, elles ignorent l'automne & l'hiver, & que l'année n'est composée pour elles que de deux printemps & de deux étés, comme si elles ne changeoient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour & de la fécondité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent

(*s*) Aldrovande *Ornithologia*, *tom. II, pag. 159*, prétend que les cailles de l'année se mettent à pondre dès le mois d'Août, & que cette premiere couvée est de dix œufs au moins.

leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver & à la fin de l'été; chaque mue dure un mois, & lorſque leurs plumes ſont revenues, elles s'en ſervent auſſi-tôt pour changer de climat ſi elles ſont libres; & ſi elles ſont en cage, c'eſt le temps où ſe marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent au temps du paſſage.

Il ne faut aux cailletaux que quatre mois pour prendre leur accroiſſement & ſe trouver en état de ſuivre leurs peres & meres dans leurs voyages.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle eſt un peu plus groſſe ſelon Aldrovande, (d'autres la font égale, & d'autres plus petite); qu'elle a la poitrine blanchâtre, parſemée de taches noires & preſque rondes, tandis que le mâle l'a rouſsâtre ſans mélange d'autres couleurs; il a auſſi le bec noir, ainſi que la gorge, & quelques poils autour de la baſe du bec ſupérieur [*t*]; enfin on a remarqué qu'il avoit les teſticules très gros, relativement au volume de ſon corps (*u*): mais cette obſervation a ſans doute été faite dans la ſaiſon de l'amour, temps où en général les teſticules des oiſeaux groſſiſſent conſidérablement.

(*t*) Voyez Aldrovand. *Ornitholog.* tom. II, pag. 154.
Nota. Quelques Naturaliſtes ont pris le mâle pour la femelle; j'ai ſuivi dans cette occaſion l'avis des chaſſeurs, & ſurtout de ceux qui en chaſſant ſavent obſerver.

(*u*) Willulghby, *Ornith*, *pag.* 121.

Le mâle & la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant & plus fort, l'autre plus foible : le mâle fait *ouan, ouan, ouan, ouan,* il ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, & il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui; la femelle a un cri que tout le monde connoît, qui ne lui sert que pour rappeller son mâle; & quoique ce cri soit foible, & que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue; elle a aussi un petit son tremblotant *cri, cri.* Le mâle est plus ardent que la femelle; car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le temps de l'amour, & souvent avec une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans la main de l'oiseleur (*x*).

La caille, ainsi que la perdrix & beaucoup d'autres animaux, ne produit que lorsqu'elle est en liberté : on a beau fournir à celles qui sont prisonnieres dans des cages, tous les matériaux qu'elles employent ordinairement dans la construction de leurs nids, elles ne nichent jamais, & ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent, & qu'elles semblent pondre malgré elles.

On a débité plusieurs absurdités sur la génération des cailles; on a dit d'elles comme des perdrix, qu'elles étoient fécondées par

---

(*x*) Aristote, *Hist. Anim*, *lib. VIII*, *cap. xij.*

le vent : cela veut dire qu'elles pondent quelquefois ſans le ſecours du mâle [*y*]; on a dit qu'elles s'engendroient des thons que la mer agitée rejette quelquefois ſur les côtes de Lybie; qu'elles paroiſſoient d'abord ſous la forme de vers, enſuite ſous celle de mouches, & que groſſiſſant par degrés, elles devenoient bientôt des ſauterelles, & enfin des cailles [*z*]: c'eſt-à-dire, que des gens groſſiers ont vu des couvées de cailles chercher dans les cadavres de ces thons laiſſés par la mer, quelques inſectes qui y étoient éclos, & qu'ayant quelques notions vagues des métamorphoſes des inſectes, ils ont cru qu'une ſauterelle pouvoit ſe changer en caille comme un ver ſe change en un inſecte ailé; enfin on a dit que le mâle s'accouploit avec le crapaud femelle [*a*], ce qui n'a pas même d'apparence de fondement.

Les cailles ſe nourriſſent de blé, de millet, de chenevis, d'herbe verte, d'inſectes, de toutes ſortes de graines, même de celle d'ellébore, ce qui avoit donné aux anciens de la répugnance pour leur chair, joint à ce qu'ils croyoient que c'étoit le ſeul animal avec l'homme qui fût ſujet au mal caduc [*b*]: mais l'expérience a détruit ce préjugé.

(*y*) *Ibidem.*

(*z*) Voyez Geſner, *de Avibus*, *pag. 355.*

(*a*) *Phanodemus apud Geſnerum*, *pag. 355.*

(*b*) *Coturnicibus veratri* [*aliàs veneni*] *ſemen gratiſſimus cibus*, *quam ob cauſam eam damnavere menſe*, *&c.* Pline, *hiſt. nat.* lib. X, cap. XXIII.

En Hollande, où il y a beaucoup de ces oiseaux, principalement sur les côtes, on appelle les baies de brione ou coulevrée, *baies aux cailles* [c], ce qui suppose en elles un appétit de préférence pour cette nourriture.

Il semble que le boire ne leur soit pas absolument nécessaire; car des chasseurs m'ont assuré qu'on ne les voyoit jamais aller à l'eau, & d'autres, qu'ils en avoient nourri pendant une année entiere avec des graines seches & sans aucune sorte de boisson, quoiqu'elles boivent assez fréquemment lorsqu'elles en ont la commodité: ce retranchement de toute boisson est même le seul moyen de les guérir lorsqu'elles *rendent leur eau*, c'est-à-dire, lorsqu'elles sont attaquées d'une espèce de maladie dans laquelle elles ont presque toujours une goutte d'eau au bout du bec.

Quelques-uns ont cru remarquer qu'elles troubloient l'eau avant que de boire; & l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit par un motif d'envie, car on ne finit pas sur les motifs des bêtes. Elles se tiennent dans les champs, les prés, les vignes, mais très rarement dans les bois, & elles ne se perchent jamais sur les arbres; quoi qu'il en soit, elles prennent beaucoup plus de graisse que les perdrix: on croit que ce qui y contribue, c'est l'habitude où elles sont de passer la plus

---

(c) *Apud Hollandos brioniæ acini* quartels beyen *dicuntur*. Hadrian. Jun. *Nomenclat.*

grande partie de la chaleur du jour ſans mouvement ; elles ſe cachent alors dans l'herbe la plus ſerrée, & on les voit quelquefois demeurer quatre heures de ſuite dans la même place, couchées ſur le côté & les jambes étendues : il faut que le chien tombe abſolument deſſus pour les faire partir.

On dit qu'elles ne vivent guere au-delà de quatre ou cinq ans ; & Olina regarde la briéveté de leur vie comme une ſuite de leur diſpoſition à s'engraiſſer [*d*] : Artémidore l'attribue à leur caractere triſte & querelleur [*e*] ; & tel eſt en effet leur caractere : auſſi n'a-t-on pas manqué de les faire battre en public pour amuſer la multitude : Solon vouloit même que les enfans & les jeunes gens viſſent ces ſortes de combats pour y prendre des leçons de courage ; & il falloit bien que cette ſorte de gymnaſtique qui nous ſemble puérile, fût en honneur parmi les Romains, & qu'elle tînt à leur politique, puiſque nous voyons qu'Auguſte punit de mort un Préfet d'Egypte pour avoir acheté & fait ſervir ſur ſa table un de ces oiſeaux qui avoit acquis de la célébrité par ſes victoires. Encore aujourd'hui on voit de ces eſpèces de tournois dans quelques villes d'Italie : on prend deux cailles à qui on donne à manger largement ; on les met enſuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout oppoſé d'une longue table, & l'on jette

(*d*) Olina, *Uccellaria*, pag. 58.
(*e*) Artemidore, lib. III, cap. v.

entre deux quelques grains de millet [car parmi les animaux il faut un sujet réel pour se battre]; d'abord elles se lancent des regards menaçans, puis partant comme un éclair, elles se joignent, s'attaquent à coups de bec, & ne cessent de se battre, en dressant la tête & s'élevant sur leurs ergots, jusqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille [*f*]. Autrefois on a vu ces espèces de duels se passer entre une caille & un homme; la caille étant mise dans une grande caisse au milieu d'un cercle qui étoit tracé sur le fond, l'homme lui frappoit la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui arrachoit quelques plumes; si la caille en se défendant ne sortoit point du cercle tracé, c'étoit son maître qui gagnoit la gageure; mais si elle mettoit un pied hors de la circonférence, c'étoit son digne adversaire antagoniste qui étoit déclaré vainqueur, & les cailles qui avoient été souvent victorieuses se vendoient fort cher [*g*]. Il est à remarquer que ces oiseaux, de même que les perdrix & plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce, ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage ou même de colere.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, & de s'aider du vent pour faire ses grandes traversées, la caille doit être un oiseau fort répandu; & en effet, on

---

(*f*) Voyez Aldrovand. *Ornith.* tom. II, pag. 161.
(*g*) Voyez Jul. Pollux, *de Ludis*, lib. IX.

la trouve au cap de Bonne-espérance [*h*] & dans toute l'Afrique habitable [*i*], en Espagne, en Italie [*k*], en France, en Suisse [*l*], dans les Pays-bas [*m*], & en Allemagne [*n*], en Angleterre [*o*], en Ecosse [*p*], en Suède [*q*], & jusqu'en Islande [*r*], & du côté de l'Est en Pologne [*s*], en Russie [*t*], en Tartarie [*u*], & jusqu'à la Chine [*x*]; il est même très probable qu'elle a pu passer en Amérique, puisqu'elle se répand chaque année assez près des Cercles polaires, qui

---

(*h*) Voyez Kolbe, tom. I, pag. 152.

(*i*) Voyez Fl. Joseph, lib. III, cap. 1, Comestor, &c.

(*k*) Voyez Aldrovande.

(*l*) Stumpfius Aldrovandi, *Ornithologia*, tom. II, pag. 157.

(*m*) Aldrovande, *ibidem*.

[*n*] Frisch, planche CXVII.

(*o*) Britisch Zoologie, pag. 87.

(*p*) Sibbaldus, *Hist. Anim. in Scotiâ, pag. 16.*

(*q*) *Fauna Suecica, pag. 64.*

(*r*) Horrebow, *nouvelle Description de l'Islande.*

(*s*) Rzaczynski, *Auctuarium Polon. pag. 376.*

(*t*) *In campis Russicis & Podolicis reperiuntur coturnices...* Martin Cramer, *de Poloniâ*; & Rzaczynski, *loco citato.*

(*u*) Gerbillon, *Voyages faits en Tartarie à la suite ou par ordre de l'Empereur de la Chine.* Voyez *l'histoire générale des Voyages, tom. VII, pag. 465 & 505.*

(*x*) Voyez *Glanures* d'Edwards, tom. I, pag. 78. Les Chinois, dit-il, ont aussi notre caille commune dans leur pays, comme il paroît visiblement par leurs tableaux, où l'on retrouve son portrait d'après nature.

ſont les points où les deux continens ſe rapprochent le plus ; & en effet, on en trouve dans les iſles Malouines, comme nous le dirons plus bas : en général, on en voit toujours plus ſur les côtes de la mer & aux environs que dans l'intérieur des terres.

La caille ſe trouve donc par-tout, & partout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair eſt de bon goût & auſſi ſaine que peut l'être une chair auſſi graſſe ; Aldrovande nous apprend même qu'on en fait fondre la graiſſe à part, & qu'on la garde pour ſervir d'aſſaiſonnement [*y*] ; & nous avons vu plus haut que les Chinois ſe ſervoient de l'oiſeau vivant pour s'échauffer les mains.

On ſe ſert auſſi de la femelle ou d'un appeau qui imite ſon cri, pour attirer les mâles dans le piége ; on dit même qu'il ne faut que leur préſenter un miroir avec un filet au devant, où ils ſe prennent en accourant à leur image qu'ils prennent pour un autre oiſeau de leur eſpèce : à la Chine on les prend au vol avec des troubles légeres que les Chinois manient fort adroitement [*z*] ; & en général, tous les pièges qui réuſſiſſent pour les autres oiſeaux, ſont bons pour les cailles, ſurtout pour les mâles qui ſont moins défians & plus ardens pour leurs femelles, & que l'on mene par-tout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

(*y*) Voyez Aldrovande, *Ornith.* tom. II, pag. 172.

(*z*) Gemelli Carreri.

Cette ardeur des cailles a donné lieu d'attribuer à leurs œufs [*a*], à leur graiſſe, &c. la propriété de relever les forces abattues & d'exciter les tempéramens fatigués; on a même été juſqu'à dire que la ſeule préſence d'un de ces oiſeaux dans une chambre, procuroit aux perſonnes qui y couchoient, des ſonges vénériens [*b*]; il faut citer les erreurs afin qu'elles ſe détruiſent elles-mêmes.

(*a*) *Ova coturnicis inuncta teſtibus voluptatem inducunt, & pota libidinem augent.* Kiranides.

(*b*) Friſch, planche CXVII.





LE CHROKIEL

OU

GRANDE CAILLE DE POLOGNE.

Nous ne connoiſſons cette caille que par le Jéſuite Rzaczynski, auteur Polonois, & qui mérite d'autant plus de confiance ſur cet article, qu'il parle d'un oiſeau de ſon pays ; elle paroît avoir la même forme, le même inſtinct que la caille ordinaire, dont elle ne diffère que par ſa grandeur [a] ; c'eſt pourquoi je la conſidère ſimplement comme une variété de cette eſpèce.

Jobſon dit que les cailles de la Gambra ſont auſſi groſſes que nos bécaſſes [b] : ſi le climat n'étoit pas auſſi différent, je croirois que ce ſeroit le même oiſeau que celui de cet article.

(a) Voyez Rzaczynski, *Hiſt. nat. Poloniæ*, p. 277.
(b) Voyez Collection de Purchaſſ, tom. II, 1567.





LA CAILLE BLANCHE.

Aristote eſt le ſeul qui ait parlé de cette Caille [*a*], qui doit faire variété dans l'eſpèce des cailles, comme la perdrix griſe-blanche & la perdrix rouge-blanche font variété dans ces deux eſpèces de perdrix ; l'alouette blanche dans celle des alouettes, &c.

Martin Cramer parle des cailles aux pieds verdâtres [*virentibus pedibus* [*b*] : eſt-ce une variété de l'eſpèce, ou ſimplement un accident individuel ?

(*a*) Voyez Ariſtote, *de Coloribus, cap. VI.*
[*b*] Martin Cramer, *de Poloniâ, lib. I, p. 474.*





LA CAILLE

DES ISLES MALOUINES *.

ON pourroit encore regarder cette eſpèce comme une variété de l'eſpèce commune qui eſt répandue en Afrique & en Europe, ou du moins comme une eſpèce très voiſine; car elle n'en paroît différer que par la couleur plus brune de ſon plumage, & par ſon bec qui eſt un peu plus fort.

Mais ce qui s'oppoſe à cette idée, c'eſt le grand intervalle de mer qui ſépare les continens vers le Midi; & il faudroit que nos cailles euſſent fait un très grand voyage, ſi l'on ſuppoſoit qu'ayant paſſé par le nord de l'Europe en Amérique, elles ſe retrouvent juſqu'au détroit de Magellan; je ne décide donc pas ſi cette caille des isles Malouines eſt de la même eſpèce que notre caille, ni ſi elle en provient originairement, ou ſi ce n'eſt pas plutôt une eſpèce propre & particuliere au climat des iſles Malouines.

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 222.



LA



LA FRAISE

OU CAILLE DE LA CHINE *.

Voyez planche VI, fig. 4 de ce Volume.

CET oiſeau eſt repréſenté dans nos planches ſous le nom de *Caille des Philippines*, parce qu'elle a été envoyée de ces iſles au Cabinet; mais elle ſe trouve auſſi à la Chine, & je l'ai appellée la *Fraiſe*, à cauſe de l'eſpèce de fraiſe blanche qu'elle a ſous la gorge, & qui tranche d'autant plus que ſon plumage eſt d'un brun-noirâtre : elle eſt une fois plus petite que la nôtre. M. Edwards a donné la figure du mâle, *planche CCXLVII*; il diffère de la femelle repréſentée dans nos planches enluminées, en ce qu'il eſt un peu plus gros, quoiqu'il ne le ſoit pas plus qu'une alouette, en ce qu'il a plus de caractere dans la phyſionomie, les couleurs du plumage plus vives & plus variées, & les pieds plus forts. Le ſujet deſſiné & décrit par M. Edwards, avoit été apporté vivant de Nanquin en Angleterre.

Ces petites cailles ont cela de commun avec celles de nos climats, qu'elles ſe battent à outrance les unes contre les autres,

* *Voyez les planches enluminées*, nº. 126.

ſurtout les mâles, & que les Chinois font à cette occaſion des gageures conſidérables, chacun pariant pour ſon oiſeau, comme on fait en Angleterre pour les coqs (*a*) : on ne peut donc guere douter qu'elles ne ſoient du même genre de nos cailles, mais c'eſt probablement une eſpèce différente de l'eſpèce commune ; & c'eſt par cette raiſon que j'ai cru devoir lui donner un nom propre & particulier.

[*a*] Voyez George Edwards, *Gleanings*, tom. I, pag. 78.





LE TURNIX

OU CAILLE DE MADAGASCAR *.

Nous avons donné à cette caille le nom de *Turnix*, par contraction de celui de *Coturnix*, pour la distinguer de la caille ordinaire dont elle diffère à bien des égards; car premiérement elle est plus petite; en second lieu, elle a le plumage différent, tant pour le fond des couleurs que pour l'ordre de leur distribution; enfin, elle n'a que trois doigts antérieurs à chaque pied, comme les outardes, & n'en a point de postérieur.

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 171.





LE REVEIL-MATIN

OU LA CAILLE DE JAVA (*a*).

CET oiseau qui n'est pas beaucoup plus gros que notre caille, lui ressemble parfaitement par les couleurs du plumage, & chante aussi par intervalles; mais il s'en distingue par des différences nombreuses & considérables, 1°. par le son de sa voix qui est très grave, très fort, & assez semblable à cette espèce de mugissement que poussent les butors en enfonçant leur bec dans la vase des marais (*b*).

2°. Par la douceur de son naturel qui la rend susceptible d'être apprivoisée au même degré que nos poules domestiques.

3°. Par les impressions singulieres que le froid fait sur son tempérament: elle ne chante, elle ne vit que lorsqu'elle voit le soleil; dès qu'il est couché, elle se retire à l'écart dans quelque trou où elle s'enveloppe, pour ainsi dire, de ses ailes pour y passer la nuit; & dès qu'il se leve, elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'allé-

---

[*a*] Voyez Bontius, *Historia naturalis & medica Indiæ Orientalis*, pag. 64.

(*b*) Les Hollandois appellent ce mugissement *pittoor*, selon Bontius.

greſſe qui réveillent toute la maiſon [*c*] ; enfin, lorſqu'on la tient en cage, ſi elle n'a pas continuellement le ſoleil, & qu'on n'ait pas l'attention de couvrir ſa cage avec une couche de ſable ſur du linge, pour conſerver la chaleur, elle languit, dépérit, & meurt bientôt.

4°. Par ſon inſtinct ; car il paroît par la relation de Bontius qu'elle l'a fort ſocial, & qu'elle va par compagnie ; Bontius ajoute qu'elle ſe trouve dans les forêts de l'isle de Java ; or, nos cailles vivent iſolées, & ne ſe trouvent jamais dans les bois.

5°. Enfin, par la forme de ſon bec qui eſt un peu plus alongé.

Au reſte, cette eſpèce a néanmoins un trait de conformité avec notre caille, & avec beaucoup d'autres eſpèces ; c'eſt que les mâles ſe battent entr'eux avec acharnement, & juſqu'à ce que mort s'enſuive ; mais on ne peut pas douter qu'elle ne ſoit très différente de l'eſpèce commune ; & c'eſt par cette raiſon que je lui ai donné un nom particulier.

(*c*) Bontius dit qu'il tenoit de ces oiſeaux en cage exprès pour ſervir de réveil-matin ; & en effet, leurs premiers cris annoncent toujours le lever du ſoleil.





OISEAUX ÉTRANGERS

Qui paroissent avoir rapport avec les Perdrix & avec les Cailles.

I.

LES COLINS.

LES Colins sont des oiseaux du Mexique, qui ont été indiqués plutôt que décrits par Fernandez (*a*), & au sujet desquels il a échappé à ceux qui ont copié cet écrivain plus d'une méprise qu'il est à propos de rectifier avant tout.

Premiérement, Nieremberg qui fait profession de ne parler que d'après les autres, & qui ne parle ici des colins que d'après Fernandez [*b*], ne fait aucune mention du cacacolin du *chapitre* CXXXIV, quoique ce soit un oiseau de même espèce que les colins.

En second lieu, Fernandez parle de deux acolins ou cailles d'eau, aux *chapitres* X & CXXXI; Nieremberg fait mention du premier,

---

(*a*) Voyez Fernandez, *Hist. avium nov. Hispaniæ, cap.* xxiv, xxv, xxxix, lxxxv & cxxxiv.

(*b*) Voyez *Joan. Euseb. Nierembergi Historiæ naturæ maximè peregrinæ*, lib. X, cap. LXXII, pag. 232.

& fort mal à propos, à la ſuite des colins, puiſque c'eſt un oïſeau aquatique, ainſi que celui du *chapitre CXXXI* dont il ne dit rien.

Troiſiemement, il ne parle point de l'ococolin du *chapitre LXXXV* de Fernandez, lequel eſt une perdrix du Mexique, & par conſéquent fort approchant des colins, qui ſont auſſi des perdrix, ſuivant Fernandez, comme nous l'allons voir.

En quatrieme lieu, M. Ray, copiant Nieremberg, copiſte de Fernandez, au ſujet du *coyolcozque*, change ſon expreſſion, & altère à mon avis le ſens de la phraſe; car Nieremberg dit que ce coyolcozque eſt ſemblable aux cailles, ainſi appellées par nos Eſpagnols *(c)*, (leſquels ſont certainement les colins), & finit par dire qu'il eſt une eſpèce de perdrix d'Eſpagne (*d*); & M. Ray lui fait dire qu'il eſt ſemblable aux cailles d'Europe, & ſupprime ces mots, *eſt enim ſpecies perdicis Hiſpanicæ (e)* : cependant ces derniers mots ſont eſſentiels, & renferment la véritable opinion de Fernandez ſur l'eſpéce à laquelle ces oiſeaux doivent ſe rapporter, puiſqu'au *chapitre XXXIX*, qui roule tout entier ſur les colins, il dit que les Eſpagnols les appellent des *cailles*, parce qu'ils ont de la reſſemblance avec les cailles d'Europe, quoique cependant ils appartiennent très certai-

(*c*) *Coturnicibus vocatis à noſtris ſimilis.* A l'endroit cité, pag. 233.

(*d*) *Eſt enim ejus (perdicis Hiſpanicæ) ſpecies. Ibid.*

(*e*) *Synopſis methodica avium appendix*, pag. 158.

nement au genre des perdrix : il eſt vrai qu'il répète encore dans ce même chapitre, que tous les colins ſont rapportés aux cailles; mais il eſt aiſé de voir au milieu de toutes ces incertitudes, que lorſque cet Auteur donne aux colins le nom de *cailles*, c'eſt d'après le vulgaire (*f*), qui dans l'impoſition des noms ſe détermine ſouvent par des rapports ſuperficiels, & que ſon opinion réfléchie eſt que ce ſont des eſpèces de perdrix. J'aurois donc pu, m'en rapportant à Fernandez, le ſeul obſervateur qui ait vu ces oiſeaux, placer les colins à la ſuite des perdrix; mais j'ai mieux aimé me prêter autant qu'il étoit poſſible à l'opinion vulgaire, qui n'eſt pas dénuée de tout fondement, & mettre ces oiſeaux à la ſuite des cailles, comme ayant rapport aux cailles & aux perdrix.

Suivant Fernandez, les colins ſont fort communs dans la nouvelle Eſpagne; leur chant, plus ou moins agréable, approche beaucoup de celui de nos cailles; leur chair eſt un manger très bon & très ſain, même pour les malades, lorſqu'elle eſt gardée quelques jours : ils ſe nourriſſent de grain, &

(*f*) Il dit toujours, en parlant de cette eſpèce, *Coturnicis Mexicanæ* (cap. xxiv), *Coturnicis vocatæ* (cap. xxxiv), *quam vocant Coturnicem* (cap. xxxix); & quand il dit *Coturnicis noſtræ* (cap. xxv), il eſt évident qu'il veut parler de ce même oiſeau appellé *Caille* au Mexique, puiſqu'ayant parlé dans le chapitre précédent de cette caille Mexicaine, il dit ici (cap. xxv), *Coturnicis noſtræ quoque eſt ſpecies*.

on les tient communément en cage (*g*), ce qui me feroit croire qu'ils ſont d'un naturel différent de nos cailles & même de nos perdrix. Nous allons donner les indications particulieres de ces oiſeaux dans les articles ſuivans.

II.

LE ZONÉCOLIN (*h*).

Ce nom abrégé du nom Mexicain *Quanhtzonecolin*, déſigne un oiſeau de grandeur médiocre, & dont le plumage eſt de couleur obſcure; mais ce qui le diſtingue, c'eſt ſon cri qui eſt aſſez flatteur, quoiqu'un peu plaintif, & la huppe dont ſa tête eſt ornée.

Fernandez reconnoît dans le même chapitre un autre colin de même plumage, mais moins gros & ſans huppe; ce pourroit bien être la femelle du précédent, dont il ne ſe diſtingue que par des caracteres accidentels, qui ſont ſujets à varier d'un ſexe à l'autre.

III.

LE GRAND-COLIN (*i*).

C'est ici la plus grande eſpèce de tous ces Colins. Fernandez ne nous apprend point

(*g*) Voyez Ferdandez, *hiſt. Avium*, cap. XXXIX.
(*h*) Voyez *ibidem.*
(*i*) Voyez Fernandez, cap. XXXIX; & Briſſon, *Ornithologie*, tom. I, pag. 257.

son nom; il dit seulement que le fauve est sa couleur dominante, que la tête est variée de blanc & de noir, & qu'il y a aussi du blanc sur le dos & au bout des ailes, ce qui doit contraster agréablement avec la couleur noire des pieds & du bec.

IV.

LE CACOLIN.

Cet oiseau, appellé *Cacacolin* par Fernandez, est selon lui une espèce de caille (*k*), c'est-à-dire, de colin, de même grandeur, de même forme, ayant le même chant, se nourrissant de même, & ayant le plumage peint presque des mêmes couleurs que ces cailles Mexicaines. Nieremberg, Ray, ni M. Brisson n'en parlent point.

V.

LE COYOLCOS.

C'est ainsi que j'adoucis le nom Mexicain *Coyolcozque*: cet oiseau ressemble par son chant, sa grosseur, ses mœurs, sa maniere de vivre & de voler, aux autres colins, mais il en diffère par son plumage : le fauve mêlé de blanc est la couleur dominante du dessus du corps, & le fauve seul celle du dessous & des

(*k*) *Coturnicis vocatæ species.* Voyez Fernandez, cap. CXXXIV.





1 Le Ramier. 2 Biset. 3 La Tourterelle.

pieds : le ſommet de la tête eſt noir & blanc, & deux bandes de la même couleur deſcendent des yeux ſur le cou : il ſe tient dans les terres cultivées : voilà ce que dit Fernandez ; & c'eſt faute de l'avoir lu avec aſſez d'attention, ou plutôt c'eſt pour avoir ſuivi M. Ray, que M. Briſſon dit que le coyolcos reſſemble à notre caille, par ſon chant, ſon vol, &c. (*l*) ; tandis que Fernandez aſſure poſitivement qu'il reſſemble aux cailles, ainſi appellées par le vulgaire, c'eſt-à-dire, aux colins, & que c'eſt en effet une eſpèce de perdrix (*m*).

VI.

LE COLENICUI.

FRISCH donne (*planche CXIII*), la figure d'un oiſeau qu'il appelle *petite poule de bois d'Amérique*, & qui reſſemble, ſelon lui, aux gélinottes par le bec & les pieds, & par ſa forme totale, quoique cependant elle n'ait ni les pieds garnis de plumes, ni les doigts bordés de dentelures, ni les yeux ornés de ſourcils rouges, ainſi qu'il paroît par ſa figure. M. Briſſon, qui regarde cet oiſeau comme le même que le *Colenicuiltic* de Fernandez (*n*),

---

[*l*] Voyez Briſſon, *Ornithologie*, tome I, pag. 256.

(*m*) *Perdicis Hiſpanicæ . . . ſpecies eſt . . . . . . Hiſtoria animalium novæ Hiſp., pag. 19, cap. XXIV.*

(*n*) Fernandez, *Hiſt. avium nov. Hiſpaniæ, cap. XXV ; pag. 19.*

l'a rangé parmi les cailles sous le nom de *caille de la Louisiane*, & en a donné la figure (*o*); mais en comparant les figures ou les descriptions de M. Brisson, de Frisch & de Fernandez, j'y trouve de trop grandes différences pour convenir qu'elles puissent se rapporter toutes au même oiseau : car sans m'arrêter aux couleurs du plumage, si difficiles à bien peindre dans une description, & encore moins à l'attitude qui n'est que trop arbitraire, je remarque que le bec & les pieds sont gros & jaunâtres selon M. Frisch, rouges & de médiocre grosseur selon M. Brisson, & que les pieds sont bleus selon Fernandez (*p*).

Que si je m'arrête à l'idée que l'aspect de cet oiseau a fait naître chez ces trois Naturalistes, l'embarras ne fait qu'augmenter; car M. Frisch n'y a vu qu'une poule de bois, M. Brisson qu'une caille, & Fernandez qu'une perdrix; car quoique celui-ci dise au commencement du *chapitre XXV*, que c'est une espèce de caille, il est visible qu'il se conforme en cet endroit au langage vulgaire; car il finit ce même chapitre en assurant que le *coleniculltic* ressemble par sa grosseur, son chant, ses mœurs, & par tout le reste (*cæteris cunctis*), à l'oiseau du *chapitre XXIV* : or cet oiseau du *chapitre XXIV* est le coyolcozque, espèce de *colin*; & Fernandez, comme nous l'avons

---

(*o*) Brisson, *Ornithologie*, tom. I, pag. 258, & planche XXII.

(*p*) Fernandez, *à l'endroit cité*, pag. 20.

vu, met les colins au nombre des perdrix *(q)*.

Je n'insiste sur tout ceci que pour faire sentir & éviter, s'il est possible, un grand inconvénient de nomenclature. Un méthodiste ne veut pas qu'une seule espèce, quelque anomale qu'elle soit, échappe à sa méthode ; il lui assigne donc parmi ses classes & ses genres la place qu'il croit lui convenir le mieux ; un autre, qui a imaginé un autre système, en fait autant avec le même droit ; & pour peu que l'on connoisse le procédé des méthodes & la marche de la Nature, on comprendra facilement qu'un même oiseau pourra très bien être placé par trois méthodistes dans trois classes différentes, & n'être nulle part à sa place.

Lorsque nous aurons vu l'oiseau ou les oiseaux dont il s'agit ici, & surtout lorsque nous aurons l'occasion de les voir vivans, nous les rapprocherons des espèces avec lesquelles ils nous paroîtront avoir le plus de rapport, soit par la forme extérieure, soit par les mœurs & les habitudes naturelles.

Au reste, le colenicui est de la grosseur de notre caille, selon M. Brisson ; mais il paroît avoir les ailes un peu plus longues : il est brun sur le corps, gris-sale & noir par-dessous ; il a la gorge blanche & des espèces de sourcils blancs.

(q) *Colin genera (quas coturnices vocant Hispani, quoniam nostratibus sunt similes, etsi ad perdicum species sint citra dubium referendæ)*. Cap. XXXIX.

VII.

L'OCOCOLIN

OU PERDRIX DE MONTAGNE DU MEXIQUE(*r*).

CETTE espèce, que M. Seba a pris pour le rollier huppé du Mexique (*s*), s'éloigne encore plus de la caille & même de la perdrix que le précédent : elle est beaucoup plus grosse, & sa chair n'est pas moins bonne que celle de la caille, quoique fort au-dessous de celle de la perdrix. L'ococolin se rapproche un peu de la perdrix rouge, par la couleur de son plumage, de son bec & de ses pieds (*t*) ; celle du corps est un mélange de brun, de gris-clair & de fauve ; celle de la partie inférieure des ailes est cendrée ; leur partie supérieure est semée de taches obscures, blanches & fauves, de même que la tête & le cou : il se plaît dans les climats tempérés & même un peu froids, & ne sauroit vivre ni se perpétuer dans les climats brûlans. Fernandez parle encore d'un autre ococolin, mais qui est un oiseau tout différent.

(*r*) Voyez Fernandez, chap. LXXXV. Brisson, tom. I, pag. 216.

(*s*) Voyez l'*Ornithologie* de Brisson, tom. II, pag. 84. En général, les rolliers ont le bec plus droit & la queue plus longue que les perdrix.

(*t*) *Ococolin genus Pici, rostro longo & acuto . . . vivit in Telzcocanarum sylvarum arboribus, ubi sobolem educat : non cantillat.* Fernandez, cap. CCXI.



LE PIGEON.

Voyez planche VII & suiv. de ce Volume.

IL étoit aisé de rendre domestiques des oiseaux pesans, tels que les coqs, les dindons & les paons; mais ceux qui sont légers & dont le vol est rapide, demandoient plus d'art pour être subjugués; une chaumiere basse dans un terrain clos, suffit pour contenir, élever & faire multiplier nos volailles; il faut des tours, des bâtimens élevés, faits exprès, bien enduits en-dehors & garnis en-dedans de nombreuses cellules, pour attirer, retenir & loger les Pigeons. Ils ne sont réellement ni domestiques comme les chiens & les chevaux, ni prisonniers comme les poules: ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent, autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable, & toutes les commodités, toutes les aisances nécessaires à la vie: pour peu que quelque chose leur manque ou leur déplaise, ils quittent & se dispersent pour aller ailleurs; il y en a même qui préferent constamment les trous poudreux des vieilles murailles aux boulins les plus propres de nos colombiers; d'autres qui se gîtent dans des fentes & des creux

d'arbres; d'autres qui semblent fuir nos habitations & que rien ne peut y attirer; tandis qu'on en voit au contraire qui n'osent les quitter, & qu'il faut nourrir autour de leur voliere qu'ils n'abandonnent jamais. Ces habitudes opposées, ces différences de mœurs sembleroient indiquer qu'on comprend sous le nom de *pigeon*, un grand nombre d'espèces diverses dont chacune auroit son naturel propre & différent de celui des autres : & ce qui sembleroit confirmer cette idée, c'est l'opinion de nos Nomenclateurs modernes qui comptent, indépendamment d'un grand nombre de variétés, cinq espèces de pigeons, sans y comprendre ni les ramiers ni les tourterelles. Nous séparerons d'abord ces deux dernieres espèces de celle des pigeons; & comme ce sont en effet des oiseaux qui diffèrent spécifiquement les uns des autres, nous traiterons de chacun dans un article séparé.

Les cinq espèces de pigeons indiqués par nos Nomenclateurs, sont 1°. le pigeon domestique; 2°. le pigeon romain, sous l'espèce duquel ils comprennent seize variétés; 3°. le pigeon biset; 4°. le pigeon de roche avec une variété; 5°. le pigeon sauvage (*a*): or ces cinq espèces, à mon avis, n'en font qu'une, & voici la preuve; le pigeon domestique & le pigeon romain avec toutes ses variétés, quoique différens par la grandeur

---

(*a*) Voyez Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 68 jusqu'à 89.

& par les couleurs, ſont certainement de la même eſpèce, puiſqu'ils produiſent enſemble des individus féconds & qui ſe reproduiſent. On ne doit donc pas regarder les pigeons de voliere & les pigeons de colombier, c'eſt-à-dire, les grands & les petits pigeons domeſtiques, comme deux eſpèces différentes ; & il faut ſe borner à dire que ce ſont deux races dans une ſeule eſpèce, dont l'une eſt plus domeſtique & plus perfectionnée que l'autre ; de même, le pigeon biſet, le pigeon de roche & le pigeon ſauvage, ſont trois eſpèces nominales qu'on doit réduire à une ſeule, qui eſt celle du biſet, dans laquelle le pigeon de roche & le pigeon ſauvage ne ſont que des variétés très légeres ; puiſque, de l'aveu même de nos Nomenclateurs, ces trois oiſeaux ſont à-peu-près de la même grandeur ; que tous trois ſont de paſſage, ſe perchent, ont en tout les mêmes habitudes naturelles, & ne diffèrent entr'eux que par quelques teintes de couleurs.

Voilà donc nos cinq eſpèces nominales déjà réduites à deux ; ſavoir, le biſet & le pigeon ; entre leſquelles deux, il n'y a de différence réelle, ſinon que le premier eſt ſauvage & le ſecond eſt domeſtique : je regarde le biſet comme la ſouche premiere de laquelle tous les autres pigeons tirent leur origine, & duquel ils diffèrent plus ou moins, ſelon qu'ils ont été plus ou moins maniés par les hommes. Quoique je n'aye pas été à portée d'en faire l'épreuve, je ſuis perſuadé que le biſet & le pigeon de nos colombiers produiroient enſemble s'ils étoient unis ; car il

y a moins loin de notre petit pigeon domestique au biset, qu'aux gros pigeons pattus ou romains avec lesquels néanmoins il s'unit & produit : d'ailleurs, nous voyons dans cette espèce toutes les nuances du sauvage au domestique, se présenter successivement & comme par ordre de généalogie, ou plutôt de dégénération. Le biset nous est représenté d'une maniere à ne pouvoir s'y méprendre, par ceux de nos pigeons fuyards qui désertent nos colombiers, & prennent l'habitude de se percher sur les arbres; c'est la premiere & la plus forte nuance de leur retour à l'état de nature : ces pigeons, quoiqu'élevés dans l'état de domesticité, quoiqu'en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitudes communes, quittent ce domicile, rompent toute société & vont s'établir dans les bois; ils retournent donc à leur état de nature poussés par leur seul instinct. D'autres apparemment moins courageux, moins hardis, quoiqu'également amoureux de leur liberté, fuyent de nos colombiers pour aller habiter solitairement quelques trous de muraille, ou bien en petit nombre se réfugient dans une tour peu fréquentée; & malgré les dangers, la disette & la solitude de ces lieux où ils manquent de tout, où ils sont exposés à la belette, aux rats, à la fouine, à la chouette, & où ils sont forcés de subvenir en tout temps à leurs besoins par leur seule industrie, ils restent néanmoins constamment dans ces habitations incommodes, & les préferent pour toujours à leur premier domicile, où

cependant ils ſont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la ſociété auroient dû les retenir; voilà la ſeconde nuance : ces pigeons de murailles ne retournent pas en entier à l'état de nature, ils ne ſe perchent pas comme les premiers, & ſont néanmoins beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domeſtique. La troiſième nuance eſt celle de nos pigeons de colombiers, dont tout le monde connoît les mœurs, & qui, lorſque leur demeure convient, ne l'abandonnent pas, ou ne la quittent que pour en prendre une qui convient encore mieux, & ils n'en ſortent que pour aller s'égayer ou ſe pourvoir dans les champs voiſins : or, comme c'eſt parmi ces pigeons même que ſe trouvent les fuyards & les déſerteurs dont nous venons de parler, cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur inſtinct d'origine, & que l'habitude de la libre domeſticité dans laquelle ils vivent, n'a pas entiérement effacé les traits de leur premiere nature à laquelle ils pourroient encore remonter : mais il n'en eſt pas de même de la quatrième & derniere nuance dans l'ordre de dégénération; ce ſont les gros & petits pigeons de voliere, dont les races, les variétés, les mélanges ſont preſque innumérables, parce que depuis un temps immémorial ils ſont abſolument domeſtiques; & l'homme, en perfectionnant les formes extérieures, a en même temps altéré leurs qualités intérieures, & détruit juſqu'au germe du ſentiment de la liberté. Ces oiſeaux, la plupart plus grands, plus beaux que les

pigeons communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus féconds, plus gras, de meilleur goût; & c'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, & qu'on a cherché à les multiplier malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation & pour le succès de leur nombreux produit & de leur pleine fécondité : dans ceux-ci aucun ne remonte à l'état de nature, aucun même ne s'élève à celui de liberté; ils ne quittent jamais les alentours de leur voliere, il faut les y nourrir en tout temps; la faim la plus pressante ne les détermine pas à aller chercher ailleurs, ils se laissent mourir d'inanition plutôt que de quéter leur subsistance; accoutumés à la recevoir de la main de l'homme ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils ne savent vivre que pour manger, & n'ont aucunes des ressources, aucuns des petits talens que le besoin inspire à tous les animaux : on peut donc regarder cette derniere classe dans l'ordre des pigeons, comme absolument domestique, captive sans retour, entiérement dépendante de l'homme : & comme il a créé tout ce qui dépend de lui, on ne peut douter qu'il ne soit l'auteur de toutes ces races esclaves, d'autant plus perfectionnées pour nous, qu'elles sont plus dégénérées, plus viciées pour la Nature.

Supposant une fois nos colombiers établis & peuplés, ce qui étoit le premier point & le plus difficile à remplir pour obtenir quelqu'empire sur une espèce aussi fugitive, aussi volage, on se sera bientôt apperçu que dans

le grand nombre de jeunes pigeons que ces établiſſemens nous produiſent à chaque ſaiſon, il s'en trouve quelques-uns qui varient pour la grandeur, la forme & les couleurs. On aura donc choiſi les plus gros, les plus ſinguliers, les plus beaux; on les aura ſéparés de la troupe commune pour les élever à part avec des ſoins plus aſſidus & dans une captivité plus étroite; les deſcendans de ces eſclaves choiſis auront encore préſenté de nouvelles variétés qu'on aura diſtinguées, ſéparées des autres, uniſſant conſtamment & mettant enſemble ceux qui ont paru les plus beaux ou les plus utiles. Le produit en grand nombre eſt la premiere ſource des variétés dans les eſpèces : mais le maintien de ces variétés, & même leur multiplication, dépend de la main de l'homme; il faut recueillir de celle de la Nature les individus qui ſe reſſemblent le plus, les ſéparer des autres, les unir enſemble, prendre les mêmes ſoins pour les variétés qui ſe trouvent dans les nombreux produits de leurs deſcendans, & par ces attentions ſuivies on peut avec le temps créer à nos yeux, c'eſt-à-dire, amener à la lumiere une infinité d'êtres nouveaux que la Nature ſeule n'auroit jamais produits; les ſemences de toute matiere vivante lui appartiennent, elle en compoſe tous les germes des êtres organiſés; mais la combinaiſon, la ſucceſſion, l'aſſortiſſement, la réunion ou la ſéparation de chacun de ces êtres, dépendent ſouvent de la volonté de l'homme; dès-lors il eſt le maître de forcer la Nature par ſes combinai-

ſons & de la fixer par ſon induſtrie ; de deux individus ſinguliers qu'elle aura produits comme par haſard, il en fera une race conſtante & perpétuelle, & de laquelle il tirera pluſieurs autres races, qui, ſans ſes ſoins, n'auroient jamais vu le jour.

Si quelqu'un vouloit donc faire l'hiſtoire complète & la deſcription détaillée des pigeons de voliere, ce ſeroit moins l'hiſtoire de la Nature que celle de l'art de l'homme ; & c'eſt par cette raiſon que nous croyons devoir nous borner ici à une ſimple énumération, qui contiendra l'expoſition des principales variétés de cette eſpèce, dont le type eſt moins fixe & la forme plus variable que dans aucun autre animal.

Le Biset (*b*) ou pigeon ſauvage eſt la tige primitive de tous les autres pigeons (*) ; communément il eſt de la même grandeur & de la même forme, mais d'une couleur plus biſe que le pigeon domeſtique, & c'eſt

(*b*) Biſet. Belon, *hiſtoire des Oiſeaux*, pag. 311 .... Biſet, Croiſeau. *Idem*. Portraits d'Oiſeaux, pag. 77, *b*. *Nota*. Le nom *Croiſeau* vient peut-être de croiſé ; les ailes & la queue du biſet étant croiſées de bandes noires ou brunes. --- *Columba livia.* Geſner, *Avi.* pag. 307. . . *Palumbus vel palumbes minor. Idem. Icon. Avi.* *pag. 66* --- *Columba fera ſaxatilis.* Schwenckfeld ; *Theriot. Sil. pag. 140.* --- *Columba ſaxatilis M. Varronis.* Aldrov. *Avi.* tom. II, pag 483. --- Biſet. Albin, tom. III, pag. 18, avec une figure, planche XLIV. --- Le Biſet. Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 82.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 510.

de cette couleur que lui vient ſon nom; cependant il varie quelquefois pour les couleurs & la groſſeur, car le pigeon dont Friſch a donné la figure ſous le nom de *Columba agreſtis* (*c*), n'eſt qu'un biſet blanc à tête & queue rouſſes; & celui que le même Auteur a donné ſous la dénomination de *Vinago, ſive Columba montana* (*d*), n'eſt encore qu'un biſet noir-bleu; c'eſt le même qu'Albin a décrit ſous le nom de *pigeon ramier* (*e*), qui ne lui convient pas; & le même encore dont Belon parle ſous le nom de *pigeon fuyard*, qui lui convient mieux (*f*); car on peut préſumer que l'origine de cette variété dans les biſets vient de ces pigeons dont j'ai parlé, qui fuyent & déſertent nos colombiers pour ſe rendre ſauvages, d'autant que ces biſets noirs-bleus nichent non ſeulement dans les arbres creux, mais auſſi dans les trous des bâtimens ruinés & les rochers qui ſont dans les forêts, ce qui leur a fait donner par quelques Naturaliſtes le nom de *pigeons de roche* ou *rocheraies;* & comme ils aiment auſſi les terres élevées & les montagnes, d'autres les ont appellés *pigeons de montagne.* Nous remarquerons même que les Anciens ne connoiſſoient que cette eſpèce de pigeon ſau-

---

(*c*) Friſch, planche CXLIII, avec une bonne figure coloriée.

(*d*) *Idem*, planche CXXXIX, avec une bonne figure coloriée.

(*e*) Albin, tom. II, p. 31, avec une figure, planche XLVI.

(*f*) Belon, *hiſt. nat. des Oiſeaux*, pag. 312.

vage, qu'ils appelloient Οἰνὰς ou *Vinago*, & qu'ils ne font nulle mention de notre biset, qui néanmoins est le seul pigeon vraiment sauvage & qui n'a pas passé par l'état de domesticité. Un fait qui vient à l'appui de mon opinion sur ce point, c'est que dans tous les pays où il y a des pigeons domestiques, on trouve aussi des *oenas*, depuis la Suède (*g*) jusque dans les climats chauds (*h*), au lieu que les bisets ne se trouvent pas dans les pays froids & ne restent que pendant l'été dans nos pays tempérés; ils arrivent par troupes en Bourgogne, en Champagne & dans les autres provinces septentrionales de

---

(*g*) *Columba cærulescens, collo nitido, maculâ duplici alarum nigricante.* Linn. *Fauna Suecica*, nº. 174.

(*h*) On trouve par-tout dans la Perse des pigeons sauvages & domestiques, mais les sauvages sont en bien plus grande quantité; & comme la fiente de pigeon est le meilleur fumier pour les melons, on élève grand nombre de pigeons, & avec soin, dans tout le royaume; c'est, je crois, le pays du monde où l'on fait les plus beaux colombiers.... on compte plus de trois mille colombiers autour d'Hispaham: c'est un plaisir du peuple de prendre des pigeons à la campagne... par le moyen des pigeons apprivoisés & élevés à cet usage qu'ils font voler en troupes tout le long du jour après les pigeons sauvages; ils les mettent parmi eux dans leur troupe, & les amènent ainsi au colombier. *Voyage de Chardin*, tom. II, pages 29 & 30. Voyez aussi Tavernier, tom. II, pages 22 & 23. -- Les pigeons de l'isle Rodrigue sont un peu plus petits que les nôtres, tous de couleur d'ardoise, & toujours fort gras & fort bons: ils perchent & nichent sur les arbres, & on les prend très aisément. *Voyage de Leguat*, tom. I, pag. 106.

la

la France vers la fin de février & au commencement de mars ; ils s'établissent dans les bois, y nichent dans des creux d'arbres, pondent deux ou trois œufs au printemps, & vraisemblablement font une seconde ponte en été ; & à chaque ponte ils n'élèvent que deux petits, & s'en retournent dans le mois de novembre : ils prennent leur route du côté du midi, & se rendent probablement en Afrique par l'Espagne pour y passer l'hiver.

Le biset ou pigeon sauvage, & l'oénas ou le pigeon déserteur qui retourne à l'état de sauvage, se perchent, & par cette habitude se distinguent du pigeon de muraille qui déserte aussi nos colombiers, mais qui semble craindre de retourner dans les bois, & ne se perche jamais sur les arbres. Après ces trois pigeons, dont les deux derniers sont plus ou moins près de l'état de nature, vient * le pigeon [*i*] de nos colombiers qui comme nous l'avons dit, n'est qu'à demi domestique, & retient encore de son premier instinct l'habitude de voler en troupe : s'il a perdu le courage intérieur d'où dépend le sentiment

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 466.

(*i*) En Grec, Περιστερὰ ; en Latin, *Columba* ; en Espagnol, *Colont* ou *Paloma* ; en Italien, *Columbo*, *Columba* ; en Allemand, *Taube* ou *Tauben* ; en Saxon, *Duve* ; en Suédois, *Duwa* ; en Anglois, *Dove*, *common dove house pigeon* ; en Polonois, *Golab*. --- Pigeon. Belon, *hist. nat des Oiseaux*, pag. 313 . . . Coulon, Colombe, Pigeon, Pigeon privé. *Idem.* Portraits d'Oiseaux, pag. 78, *a.* --- *Columba vulgaris.* Gesner, *de*

de l'indépendance, il a acquis d'autres qualités qui, quoique moins nobles, paroissent plus agréables par leurs effets. Ils produisent souvent trois fois l'année, & les pigeons de voliere produisent jusqu'à dix & douze fois, au lieu que le biset ne produit qu'une ou deux fois tout au plus; combien de plaisirs de plus suppose cette différence, surtout dans une espèce qui semble les goûter dans toutes leurs nuances & en jouir plus pleinement qu'aucune autre? ils pondent à deux jours de distance, presque toujours deux œufs, rarement trois, & n'élèvent presque jamais que deux petits, dont ordinairement l'un se trouve mâle & l'autre femelle; il y en a même plusieurs, & ce sont les plus jeunes, qui ne pondent qu'une fois; car le produit du printemps est toujours plus nombreux, c'est-à-dire, la quantité de pigeonneaux dans le même colombier plus abondante qu'en automne, du moins dans ces climats. Les meilleurs colombiers où les pigeons se plaisent & multiplient le plus, ne sont pas ceux qui sont trop voisins de nos habitations; placez-les à quatre ou cinq cents pas de distance de la ferme, sur la partie la plus élevée de vo-

---

Avibus, *pag.* 279. --- *Columba*, Prosper. Alpin. *Ægypt. vol. I*, *pag.* 198. -- *Columba vulgaris.* Sloane, *Jamaïc. pag.* 302. --- Pigeon. Du Tertre, *hist. des Antilles*, tom. II, pag. 266. --- Pigeon sauvage ordinaire. Albin, tom. III, pag. 17, avec une figure, planche XLII. -- Le Pigeon domestique. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 68.

tre terrein, & ne craignez pas que cet éloignement nuiſe à leur multiplication; ils aiment les lieux paiſibles, la belle vue, l'expoſition au levant, la ſituation élevée où ils puiſſent jouir des premiers rayons du ſoleil; j'ai ſouvent vu les pigeons de pluſieurs colombiers, ſitués dans le bas d'un vallon, en ſortir avant le lever du ſoleil pour gagner un colombier ſitué au-deſſus de la colline, & s'y rendre en ſi grand nombre que le toît étoit entiérement couvert de ces pigeons étrangers, auxquels les domiciliés étoient obligés de faire place, & quelquefois même forcés de la céder: c'eſt ſurtout au printemps & en automne qu'ils ſemblent rechercher les premieres influences du ſoleil, la pureté de l'air & les lieux élevés. Je puis ajouter à cette remarque une autre obſervation, c'eſt que le peuplement de ces colombiers iſolés, élevés & ſitués haut, eſt plus facile & le produit bien plus nombreux que dans les autres colombiers. J'ai vu tirer quatre cents paires de pigeonneaux d'un de mes colombiers qui, par ſa ſituation & la hauteur de ſa bâtiſſe, étoit élevé d'environ deux cents pieds au-deſſus des autres colombiers, tandis que ceux-ci ne produiſoient que le quart ou le tiers tout au plus, c'eſt-à-dire, cent ou cent trente paires: il faut ſeulement avoir ſoin de veiller à l'oiſeau de proie, qui fréquente de préférence ces colombiers élevés & iſolés, & qui ne laiſſe pas d'inquiéter les pigeons, ſans néanmoins en détruire beaucoup, car il ne peut ſaiſir que ceux qui ſe ſéparent de la troupe.

Après le pigeon de nos colombiers, qui n'est qu'à demi-domestique, se présentent les pigeons de voliere qui le sont entiérement, & dont nous avons si fort favorisé la propagation des variétés, les mélanges & la multiplication des races, qu'elles demanderoient un volume d'écriture & un autre de planches, si nous voulions les décrire & les représenter toutes; mais, comme je l'ai déjà fait sentir, ceci est plutôt un objet de curiosité & d'art qu'un sujet d'Histoire Naturelle; & nous nous bornerons à indiquer les principales branches de cette famille immense, auxquelles on pourra rapporter les rameaux & rejetons des variétés secondaires.

Les Curieux en ce genre, donnent le nom de *biset* à tous les pigeons qui vont prendre leur vie à la campagne, & qu'on met dans de grands colombiers: ceux qu'ils appellent *pigeons domestiques* ne se tiennent que dans de petis colombiers ou volieres, & ne se répandent pas à la campagne: il y en a de plus grands & de plus petits; par exemple, les pigeons culbutans & les pigeons tournans, qui sont les plus petits de tous les pigeons de voliere, le sont plus que le pigeon de colombier: ils sont aussi plus légers de vol & plus dégagés de corps; & quand ils se mêlent avec les pigeons de colombier, ils perdent l'habitude de tourner & de culbuter: il semble que ce soit l'état de captivité forcée qui leur fait tourner la tête, & qu'elle reprend son assiette dès qu'ils recouvrent leur liberté.

Les races pures, c'est-à-dire, les variétés principales de pigeons domestiques avec les-

quelles on peut faire toutes les variétés ſecondaires de chacune de ces races, ſont, 1°. les pigeons appellés *groſſes gorges*, parce qu'ils ont la faculté d'enfler prodigieuſement leur jabot en aſpirant & retenant l'air; 2°. les pigeons mondains, qui ſont les plus recommandables par leur fécondité, ainſi que les pigeons romains, les pigeons pattus & les nonains; 3°. les pigeons-paons qui élèvent & étalent leur large queue comme le dindon ou le paon; 4°. le pigeon cravate ou à gorge friſée; 5°. le pigeon-coquille Hollandois; 6°. le pigeon-hirondelle; 7°. le pigeon-carme; 8°. le pigeon-heurté; 9°. les pigeons Suiſſes; 10°. le pigeon culbutant; 11°. le pigeon tournant.

La race du pigeon groſſe-gorge eſt compoſée des variétés ſuivantes.

1°. Le pigeon groſſe-gorge ſoupe-en-vin, dont les mâles ſont très beaux, parce qu'ils ſont panachés, & dont les femelles ne panachent point.

2°. Le pigeon groſſe-gorge chamois panaché: la femelle ne panache point: c'eſt à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de la *planche CXLVI* de Friſch, que les Allemands appellent *Kropf-taube* ou *Kroüper*, & que cet auteur a indiqué ſous la dénomination de *columba ſtrumoſa ſeu columba œſaphago inflato.*

3°. Le pigeon groſſe-gorge, blanc comme un cigne.

4°. Le pigeon groſſe-gorge blanc, pattu & à longues ailes qui ſe croiſent ſur la queue,

dans lequel la boule de la gorge paroît fort détachée.

5°. Le pigeon grosse-gorge gris panaché, & le gris-doux dont la couleur est douce & uniforme par tout le corps.

6°. Le pigeon grosse-gorge gris-de-fer, gris-barré & à rubans.

7°. Le pigeon grosse-gorge gris-piqué comme argenté.

8° Le pigeon grosse-gorge-jacinte d'une couleur bleue ouvragée en blanc.

9°. Le pigeon grosse-gorge couleur de feu; il y a sur toutes ses plumes une barre bleue & une barre rouge, & la plume est terminée par une barre noire.

10°. Le pigeon grosse-gorge couleur de bois de noyer.

11°. Le pigeon grosse-gorge couleur de marron avec les pennes de l'aile toutes blanches.

12°. Le pigeon grosse-gorge maurin d'un beau noir velouté avec les dix plumes de l'aile blanches comme dans le grosse-gorge marron; ils ont tous deux la bavette ou le mouchoir blanc sous le cou, & dans ces dernieres races à vol blanc & à grosse-gorge, la femelle est semblable au mâle; au reste, dans toutes les races de grosses-gorges d'origine pure, c'est-à-dire, de couleur uniforme, les dix pennes sont toutes blanches jusqu'à la moitié de l'aile, & on peut regarder ce caractere comme général.

13°. Le pigeon grosse-gorge ardoisé avec le vol blanc & la cravate blanche; la femelle

eſt ſemblable au mâle. Voilà les races principales des pigeons à groſſe-gorge : mais il y en a encore pluſieurs autres moins belles, comme les rouges, les olives, les couleurs de nuit, &c.

Tous les pigeons en général ont plus ou moins la faculté d'enfler leur jabot en inſpirant l'air ; on peut de même le faire enfler en ſoufflant de l'air dans leur goſier : mais cette race de pigeons groſſe-gorge, ont cette même faculté d'enfler leur jabot ſi ſupérieurement qu'elle doit dépendre d'une conformation particuliere dans les organes ; ce jabot preſqu'auſſi gros que tout le reſte de leur corps, & qu'ils tiennent continuellement enflé, les oblige à retirer leur tête, & les empêche de voir devant eux : auſſi pendant qu'ils ſe rengorgent, l'oiſeau de proie les ſaiſit ſans qu'ils l'apperçoivent : on les élève donc plutôt par curioſité que pour l'utilité.

Une autre race eſt celle des pigeons mondains : c'eſt la plus commune & en même temps la plus eſtimée à cauſe de ſa grande fécondité.

Le mondain eſt à-peu-prés d'une moitié plus fort que le biſet ; la femelle reſſemble aſſez au mâle ; ils produiſent preſque tous les mois de l'année, pourvu qu'ils ſoient en petit nombre dans la même voliere, & il leur faut au moins à chacun trois ou quatre paniers ou plutôt des trous un peu profonds formés comme des caſes, avec des planches, afin qu'ils ne ſe voyent pas lorſqu'ils couvent ; car chacun de ces pigeons défend non-ſeulement ſon panier & ſe bat contre les au-

tres qui veulent en approcher, mais même il ſe bat auſſi pour tous les paniers qui ſont de ſon côté.

Par exemple, il ne faut que huit paires de ces pigeons mondains dans un eſpace carré de huit pieds de côté : & les perſonnes qui en ont élevé, aſſurent qu'avec ſix paires on pourroit avoir tout autant de produit : plus on augmente leur nombre dans un eſpace donné, plus il y a de combats, de tapage & d'œufs caſſés. Il y a dans cette race aſſez ſouvent des mâles ſtériles & auſſi des femelles inféecondes & qui ne pondent pas.

Ils ſont en état de produire à huit ou neuf mois d'âge, mais ils ne ſont en pleine ponte qu'à la troiſième année ; cette pleine ponte dure juſqu'à ſix ou ſept ans, après quoi le nombre des pontes diminue, quoiqu'il y en ait qui pondent encore à l'âge de douze ans ; la ponte des deux œufs ſe fait quelquefois en vingt-quatre heures, & dans l'hiver en deux jours, en ſorte qu'il y a un intervalle de temps différent ſuivant la ſaiſon entre la ponte de chaque œuf ; la femelle tient chaud ſon premier œuf ſans néanmoins le couver aſſidûment : elle ne commence à couver conſtamment qu'après la ponte du ſecond œuf ; l'incubation dure ordinaiment dix-huit jours, quelquefois dix-ſept, ſurtout en été, & juſqu'à dix-neuf ou vingt jours en hiver : l'attachement de la femelle à ſes œufs eſt ſi grand, ſi conſtant, qu'on en a vu ſouffrir les incommodités les plus grandes & les douleurs les plus cruelles plutôt que de les quitter. Une femelle, entr'autres, dont les pattes

pattes gelèrent & tombèrent, & qui malgré cette souffrance & cette perte de membres, continua sa couvée jusqu'à ce que ses petits fussent éclos : ses pattes avoient gelé, parce que son panier étoit tout près de la fenêtre de sa voliere.

Le mâle, pendant que sa femelle couve, se tient sur le panier le plus voisin, & au moment que pressée par le besoin de manger, elle quitte ses œufs pour aller à la tremie, le mâle qu'elle a appellé auparavant par un petit roucoulement, prend sa place, couve ses œufs ; & cette incubation du mâle dure deux ou trois heures chaque fois, & se renouvelle ordinairement deux fois en vingt-quatre heures.

On peut réduire les variétés de la race des pigeons mondains à trois pour la grandeur, qui toutes ont pour caractere commun un filet rouge autour des yeux.

1°. Les premiers mondains sont des oiseaux lourds, & à-peu-près gros comme de petites poules : on ne les recherche qu'à cause de leur grandeur ; car ils ne sont pas bons pour la multiplication :

2°. Les bagadais sont de gros mondains avec un tubercule au-dessus du bec en forme d'une petite morille, & un ruban rouge beaucoup plus large autour des yeux, c'est-à-dire, une seconde paupiere charnue, rougeâtre, qui leur tombe même sur les yeux lorsqu'ils sont vieux, & les empêche alors de voir : ces pigeons ne produisent que difficilement & en petit nombre.

Les bagadais, ont le bec courbé & crochu, & ils présentent plusieurs variétés : il y en a de blancs, de noirs, de rouges, de minimes, &c.

3°. Le pigeon Espagnol qui est encore un pigeon mondain, aussi gros qu'une poule & qui est trés beau ; il diffère du bagadais en ce qu'il n'a point de morille au-dessus du bec, que la seconde paupiere charnue est moins saillante, & que le bec est droit au lieu d'être courbé : on le mêle avec le bagadais, & le produit est un très gros & très grand pigeon.

4°. Le pigeon turc qui a, comme le bagadais, une grosse excroissance au-dessus du bec avec un ruban rouge qui s'étend depuis le bec autour des yeux : ce pigeon turc est très gros, huppé, bas de cuisses, large de corps & de vol : il y en a de minimes ou bruns presque noirs, tels que celui qui est représenté dans la planche CXLIX de Frisch ; d'autres dont la couleur est gris-de-fer, gris-de-lin, chamois & soupe-en-vin : ces pigeons sont très lourds & ne s'écartent pas de leur voliere.

5°. Les pigeons romains, qui ne sont pas tout-à-fait si grands que les turcs, mais qui ont le vol aussi étendu, n'ont point de huppe ; il y en a de noirs, de minimes & de tachetés *.

Ce sont là les plus gros pigeons domestiques ; il y en a d'autres de moyenne gran-

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 110.

deur & d'autres plus petits. Dans les pigeons pattus qui ont les pieds couverts de plumes jufque fur les ongles, on diftingue le pattu fans huppe dont Frifch a donné la figure, *planche* CXLV fous la dénomination de *trummel taube* en Allemand, & de *columba tympanifans* en latin, *pigeon tambour* en françois; & le pattu huppé dont le même Auteur a donné la figure, *planche* CLXIV, fous le nom de *mon taube* en Allemand, & fous la dénomination latine *columba menftrua feu criftata pedibus plumofis* : ce pigeon pattu que l'on appelle *pigeon tambour*, fe nomme auffi *pigeon glou glou* parce qu'il répète continuellement ce fon, & que fa voix imite le bruit du tambour entendu de loin; le pigeon pattu huppé eft auffi appellé *pigeon de mois*, parce qu'il produit tous les mois, & qu'il n'attend pas que fes petits foient en état de manger feuls pour couver de nouveau; c'eft une race recommandable par fon utilité, c'eft-à-dire, par fa grande fécondité, qui cependant ne doit pas fe compter de douze fois par an, mais communément de huit & neuf pontes; ce qui eft encore en très grand produit.

Dans les races moyennes & petites de pigeons domeftiques, on diftingue le pigeon nonain dont il y a plufieurs variétés; favoir, le foupe-en-vin, le rouge panaché, le chamois panaché; mais dont les femelles de tous trois ne font jamais panachées : il y a auffi dans la race des nonains, une variété qu'on appelle *pigeon maurin*, qui eft tout noir avec la tête blanche & le bout des ailes auffi blanc; & c'eft à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon

de la *planche CL* de Frisch, auquel il donne en allemand le nom de *schleyer* ou *parruquen taube*, & en latin, *columba galerita*; & qu'il traduit en françois par pigeon coiffé ; mais en général tous les nonains, soit maurins ou autres, sont coiffés, ou plutôt ils ont comme un demi-capuchon sur la tête, qui descend le long du cou & s'étend sur la poitrine en forme de cravate composée de plumes redressées: cette variété est voisine de la race du pigeon grosse-gorge; car ce pigeon coiffé est de la même grandeur, & fait aussi un peu enfler son jabot : il ne produit pas autant que les autres nonains dont les plus parfaits sont tout blancs, & sont ceux qu'on regarde comme les meilleurs de la race; tous ont le bec très court ; ceux-ci produisent beaucoup, mais les pigeonneaux sont très petits.

Le pigeon-paon est un peu plus gros que le pigeon nonain; on l'appelle pigeon-paon, parce qu'il peut redresser sa queue & l'étaler comme le paon. Les plus beaux de cette race ont jusqu'à trente-deux plumes à la queue, tandis que les pigeons d'autres races n'en ont que douze; lorsqu'ils redressent leur queue, ils la poussent en avant ; & comme ils retirent en même temps la tête en arriere, elle touche à la queue. Ils tremblent aussi pendant tout le temps de cette opération, soit par la forte contraction des muscles, soit par quelqu'autre cause, car il y a plus d'une race de pigeons trembleurs (*o*); c'est

(*o*) *Nota.* On connoît en effet un pigeon trembleur

ordinairement quand ils ſont en amour, qu'ils étalent ainſi leur queue, mais ils le font auſſi dans d'autres temps. La femelle relève & étale ſa queue comme le mâle, & l'a tout auſſi belle; il y en a de tout blancs, d'autres blancs avec la tête & la queue noires, & c'eſt à cette ſeconde variété qu'il faut rapporter le pigeon de la *planche CLI* de Friſch, qu'il appelle en allemand *pfau-taube* ou *hunerſchwantz*, & en latin *columba caudata* : cet Auteur remarque que dans le même temps que le pigeon-paon étale ſa queue, il agite fièrement & conſtamment ſa tête & ſon cou, à peu près comme l'oiſeau appelé *torcol* : ces pigeons ne volent pas auſſi-bien que les autres, leur large queue eſt cauſe qu'ils ſont ſouvent emportés par le vent & qu'ils tombent à terre; ainſi on les élève plutôt par curioſité que pour l'utilité. Au reſte, ces pigeons qui par eux-mêmes ne peuvent faire de longs voyages, ont été tranſportés fort loin par les hommes; il y a aux Philippines, dit Gemelli Carreri, des pigeons qui relèvent & étalent leur queue comme le paon.

Les pigeons-polonois ſont plus gros que les pigeons-paons; ils ont pour caractere d'avoir le bec très gros & très court, les yeux bordés

---

différent du pigeon-paon, en ce qu'il n'a pas la queue ſi large à beaucoup près. Le pigeon-paon a été indiqué par Willulghby & Ray ſous la dénomination de *Columba tremula laticauda* ; & le pigeon-trembleur, ſous celle de *Columba tremula anguſticauda ſeu acuticauda* ; celui-ci, ſans relever ou étaler ſa queue, tremble, dit-on, preſque continuellement.

d'un large cercle rouge, les jambes très basses : il y en a de différentes couleurs, beaucoup de noirs, des roux, des chamois, des gris piqués & de tout blancs.

Le pigeon-cravate est l'un des plus petits pigeons ; il n'est guere plus gros qu'une tourterelle, & en les appariant ensemble, ils produisent des mulets ou métis. On distingue le pigeon-cravate du pigeon-nonain, en ce que le pigeon-cravate n'a point de demi-capuchon sur la tête & sur le cou, & qu'il n'a précisément qu'un bouquet de plumes qui semblent se rebrousser sur la poitrine & sous la gorge ; ce sont de très jolis pigeons, bien faits, qui ont l'air très propre, & dont il y en a de soupe-en-vin, de chamois, de panachés, de roux & de gris, de tout blancs, & de tout noirs, & d'autres blancs avec des manteaux noirs ; c'est à cette derniere variété qu'on peut rapporter le pigeon représenté *planche CXLVII* de Frisch, sous le nom allemand *Mowchen*, & la dénomination latine *Columba collo hirsuto*. Ce pigeon ne s'apparie pas volontiers avec les autres pigeons & n'est pas d'un grand produit : d'ailleurs il est petit, & se laisse aisément prendre par l'oiseau de proie ; c'est par toutes ces raisons qu'on n'en élève guere.

Les pigeons qu'on appelle coquille-hollandois, parce qu'ils ont derriere la tête des plumes à rebours qui forment comme une espèce de coquille, sont aussi de petite taille ; ils ont la tête noire, le bout de la queue & le bout des ailes aussi noirs, tout le reste du corps blanc. Il y en a aussi à tête rouge,

à tête bleue, & à tête & queue jaunes, & ordinairement la queue eſt de la même couleur que la tête, mais le vol eſt toujours tout blanc. La premiere variété, qui a la tête noire, reſſemble ſi fort à l'hirondelle de mer, que quelques-uns lui ont donné ce nom, avec d'autant plus d'analogie que ce pigeon n'a pas le corps rond comme la plupart des autres, mais allongé & fort dégagé.

Il y a indépendamment des têtes & queues bleues qui ont la coquille dont nous venons de parler, d'autres pigeons qui ont ſimplement le nom de tête & queue bleues, d'autres de tête & queue noires, d'autres de tête & queue rouges, & d'autres encore tête & queue jaunes, & qui tous quatre ont l'extrémité des ailes de la même couleur que la tête; ils ſont à-peu-près gros comme les pigeons-paons; leur plumage eſt très propre & bien arrangé.

Il y en a qu'on appelle auſſi pigeons-hirondelles, qui ne ſont pas plus gros que des tourterelles, ayant le corps alongé de même, & le vol très léger; tout le deſſous de leur corps eſt blanc, & ils ont toutes les parties ſupérieures du corps ainſi que le cou, la tête & la queue noirs, ou rouges, ou bleus, ou jaunes, avec un petit caſque de ces mêmes couleurs ſur la tête, mais le deſſous de la tête eſt toujours blanc comme le deſſous du cou. C'eſt à cette variété qu'il faut rapporter le pigeon cuiraſſé de Jonſton (*q*) & de Willulhby

(*q*) *Columba galeata*, Jonſton, *Avi*, *pag. 63.*

(*r*), qui a pour caractere particulier d'avoir les plumes de la tête, celles de la queue & les pennes des ailes toujours de la même couleur, & le corps d'une couleur différente, par exemple le corps blanc, & la tête, la queue & les ailes noires, ou de quelqu'autre couleur que ce soit.

Le pigeon-carme, qui fait une autre race, est peut-être le plus bas, & le plus petit de tous nos pigeons; il paroît accroupi comme l'oiseau que l'on appelle le *crapaud-volant*: il est aussi très pattu, ayant les pieds fort courts, & les plumes des jambes très longues. Les femelles & les mâles se ressemblent, ainsi que dans la plupart des autres races; on y compte aussi quatre variétés qui sont les mêmes que dans les races précédentes, savoir, les gris-de-fer, les chamois, les soupe-en-vin & les gris-doux, mais ils ont tous, le dessous du corps & des ailes blanc, tout le dessus de leur corps étant des couleurs que nous venons d'indiquer : ils sont encore remarquables par leur bec qui est plus petit que celui d'une tourterelle, & ils ont aussi une petite aigrette derriere la tête qui pousse en pointe comme celle de l'alouette huppée.

Le pigeon tambour ou *glou glou*, dont nous avons parlé, que l'on appelle ainsi, parce qu'il forme ce son *glou glou*, qu'il répete fort

---

(*r*) *Columba galeata*. Willulghby, *Ornitholog. pag.* 132, *n°.* 11.

ſouvent lorſqu'il eſt auprès de ſa femelle, eſt auſſi un pigeon fort bas & fort pattu, mais il eſt plus gros que le pigeon-carme, & à-peu-près de la taille du pigeon-Polonois.

Le pigeon-heurté, c'eſt-à-dire, maſqué comme d'un coup de pinceau noir, bleu, jaune ou rouge, au-deſſus du bec ſeulement, & juſqu'au milieu de la tête avec la queue de la même couleur & tout le reſte du corps blanc, eſt un pigeon fort recherché des curieux : il n'eſt point pattu, & eſt de la groſſeur des pigeons mondains ordinaires.

Les pigeons-ſuiſſes ſont plus petits que les pigeons ordinaires, & pas plus gros que les pigeons biſets ; ils ſont de même tout auſſi légers de vol : il y en a de pluſieurs ſortes, ſavoir, des panachés de rouge, de bleu, de jaune ſur un fond blanc ſatiné, avec un collier qui vient former un plaſtron ſur la poitrine, & qui eſt d'un rouge rembruni ; ils ont ſouvent deux rubans ſur les ailes, de la même couleur que celle du plaſtron.

Il y a d'autres pigeons-ſuiſſes qui ne ſont point panachés, & qui ſont ardoiſés de couleur uniforme ſur tout le corps, ſans collier ni plaſtron ; d'autres qu'on appelle *colliers jaunes-jaſpés*, *colliers jaunes maillés* ; d'autres *colliers jaunes fort maillés*, &c. parce qu'ils portent des colliers de cette couleur.

Il y a encore dans cette race de pigeons-ſuiſſes, une autre variété qu'on appelle *pigeon azuré*, parce qu'il eſt d'une couleur plus bleue que les ardoiſés.

Le pigeon culbutant eſt encore un des

plus petits pigeons ; celui que M. Friſch a fait repréſenter *pl. CXLVIII*, ſous le nom de *tummel taube*, *tumler*, *columba geſtuoſa ſeu geſticularia*, eſt d'un roux brun ; mais il y en a de gris & de variés de roux & de gris : il tourne ſur lui-même en volant, comme un corps qu'on jetteroit en l'air, & c'eſt par cette raiſon qu'on l'a nommé *pigeon culbutant* ; il ſemble que tous ſes mouvemens ſuppoſent des vertiges, qui, comme je l'ai dit, peuvent être attribués à la captivité. Il vole très vîte, s'élève le plus haut de tous, & ſes mouvemens ſont très précipités & fort irréguliers. Friſch dit que comme par ſes mouvemens, il imite en quelque façon, les geſtes & les ſauts des danſeurs de corde & des voltigeurs, on lui a donné le nom de pigeon-pantomime, *columba geſtuoſa*. Au reſte, ſa forme eſt aſſez ſemblable à celle du biſet, & l'on s'en ſert ordinairement pour attirer les pigeons des autres colombiers, parce qu'il vole plus haut, plus loin & plus long-temps que les autres, & qu'il échappe plus aiſément à l'oiſeau de proie.

Il en eſt de même du pigeon tournant que M. Briſſon (*s*), d'après Willulghby, a appellé le *pigeon batteur* ; il tourne en rond lorſqu'il vole, & bat ſi fortement des ailes, qu'il fait autant de bruit qu'une claquette, & ſouvent il ſe rompt quelques plumes de

(*s*) *Columba percurſor*, Willulghby, *Ornith.* pag. 132, n°. 9 -- Le Pigeon-batteur, Briſſon *Ornithol*, *tom. I*, *page 79*.

l'aile par la violence de ce mouvement, qui ſemble tenir de la convulſion : ces pigeons tournans ou batteurs ſont communément gris avec des taches noires ſur les ailes.

Je ne dirai qu'un mot de quelques autres variétés équivoques ou ſecondaires dont les Nomenclateurs ont fait mention, & qui reſſortiſſent ſans doute aux races que nous venons d'indiquer, mais qu'on auroit quelque peine à y rapporter directement & sûrement, d'après les deſcriptions de ces Auteurs; tels ſont, par exemple, 1°. le pigeon de Norwège, indiqué par Schwenckfeld (*t*), qui eſt blanc comme neige, & qui pourroit bien être un pigeon pattu huppé plus gros que les autres :

2°. Le pigeon de Crète, ſuivant Aldrovande (*u*), ou de Barbarie, ſelon Willulghby (*x*), qui a le bec très court & les yeux entourés d'une large bande de peau nue, le plumage bleuâtre & marqué de deux taches noirâtres ſur chaque aile.

3°. Le pigeon-friſé de Schwenckfeld (*y*) & d'Aldrovande (*z*), qui eſt tout blanc & friſé ſur tout le corps.

(*t*) Schwenckfeld, *Theriot. Sil. pag. 239.*

(*u*) Aldrov. *Avi.* tom. II, pag. 478.

(*x*) *Columba Barbarica ſeu Numidica.* Willulgh. *Ornithol.* pag. 132, n°. 8, planche XXXIV, ſous la dénomination de *Columba Numidica ſeu Cypria.*

(*y*) *Columba criſpa.* Schwenckfeld, *Theriot Sil. pag. 239.*

(*z*) *Columba criſpis pennis.* Aldrov. *Avi.* tom. II, pag. 470, avec une figure.

4°. Le pigeon-messager de Willulghby [*a*], qui ressemble beaucoup au pigeon turc, tant par son plumage brun que par ses yeux entourés d'une peau nue, & ses narines couvertes d'une membrane épaisse : on s'est, dit-on, servi de ces pigeons pour porter promptement des lettres au loin, ce qui leur a fait donner le nom de *messagers.*

5°. Le pigeon-cavalier de Willulghby (*b*) & d'Albin (*c*), qui provient, dit-on, du pigeon grosse-gorge & du pigeon-messager participant de l'un & de l'autre ; car il a la faculté d'enfler beaucoup son jabot comme le pigeon grosse-gorge, & il porte sur ses narines des membranes épaisses comme le pigeon messager ; mais il y a apparence qu'on pourroit également se servir de tout autre pigeon pour porter de petites choses, ou plutôt les rapporter de loin ; il suffit pour cela de les séparer de leur femelle & de les transporter dans le lieu doù l'on veut recevoir des nouvelles ; ils ne manqueront pas de revenir auprès de leur femelle dès qu'ils seront mis en liberté (*d*).

(*a*) *Columba tabellaria*, Willulghby, *Ornithol.* pag. 132, n°. 5, avec une figure, pl. XXXIV.

(*b*) *Columba eques.* Willulghby, *Ornitholog. pag. 132, n°. 12.*

(*c*) Pigeon cavalier, Albin, tom. II, pag. 30, avec une figure, planche XLV.

(*d*) Dans les colombiers du Caire, on sépare quelques mâles dont on retient les femelles, & on envoye ces males dans les villes dont on veut avoir des nouvelles ; on écrit sur un petit morceau de papier qu'on

On voit que ces cinq races de pigeons ne ſont que des variétés ſecondaires des premieres que nous avons indiquées, d'après les obſervations de quelques curieux qui ont paſſé leur vie à élever des pigeons, & particuliérement du ſieur Fournier qui en fait commerce, & qui a été chargé pendant quelques années du ſoin des volieres & des baſſe-cours de S. A. S. Monſeigneur le Comte de Clermont; ce Prince, qui de très bonne heure s'eſt déclaré protecteur des Arts, toujours animé du goût des belles connoiſſances, a voulu ſavoir juſqu'où s'étendoient en ce genre les forces de la Nature; on a raſſemblé par ſes ordres toutes les eſpèces, toutes les races connues des oiſeaux domeſtiques, on les a multipliées & variées à l'infini; l'intelligence, les ſoins & la culture ont ici, comme en tout, perfectionné ce qui étoit connu, & développé ce qui ne l'étoit pas; on a faire éclore juſqu'aux arrière-germes de la Nature; on a tiré de ſon ſein toutes les productions ultérieures qu'elle ſeule & ſans aide n'auroit pu ame-

---

recouvre de cire après l'avoir plié; on l'ajuſte & l'attache ſous l'aile du pigeon mâle, & on le lâche de grand matin après lui avoir bien donné à manger, de peur qu'il ne s'arrête; il s'en va droit au colombier où eſt ſa femelle. . . . Il fait en un jour le trajet qu'un homme de pied ne ſauroit faire en ſix. *Voyage de Pietro della Valle, tom. I, pag. 416 & 417.* --- On ſe ſert, à Alep, de pigeons qui portent, en moins de ſix heures, des lettres d'Alexandrette à Alep, quoiqu'il y ait vingt-deux bonnes lieues. *Voyage de Thevenot*, tom. II, pag. 73.

ner à la lumiere ; en cherchant à épuiser les trésors de sa fécondité, on a reconnu qu'ils étoient inépuisables, & qu'avec un seul de ses modèles, c'est-à-dire, avec une seule espèce, telle que celle du pigeon ou de la poule, on pouvoit faire un peuple composé de mille familles différentes, toutes reconnoissables, toutes nouvelles, toutes plus belles que l'espèce dont elles tirent leur premiere origine.

Dès le temps des Grecs on connoissoit les pigeons de voliere, puisqu'Aristote dit qu'ils produisent dix & onze fois l'année, & que ceux d'Egypte produisent jusqu'à douze fois (*e*) ; l'on pourroit croire néanmoins que les grands colombiers où les pigeons ne produisent que deux ou trois fois par an, n'étoient par fort en usage du temps de ce Philosophe : il compose le genre *columbacé* de quatre espèces (*f*) ; savoir, le ramier (*palumbes*), la tourterelle (*turtur*), le biset (*vinago*), & le pigeon (*columbus*) ; & c'est de ce dernier dont il dit que le produit est de dix pontes par an : or, ce produit si fréquent ne se trouve que dans quelques races de nos pigeons de voliere ; Aristote n'en distingue pas les différences, & ne fait aucune mention des variétés de ces pigeons domestiques ; peut-être ces variétés n'existoient qu'en petit nombre ; mais il paroît qu'elles

(*e*) Aristote, *hist. Anim.* lib. VI, cap. IV.

(*f*) *Ibidem*, lib. VIII, cap. III.

s'étoient bien multipliées du temps de Pline (*g*), qui parle des grands pigeons de Campanie & des curieux en ce genre, qui achetoient à un prix excessif une paire de beaux pigeons, dont ils racontoient l'origine & la noblesse, & qu'ils élevoient dans des tours placées au-dessus du toît de leurs maisons. Tout ce que nous ont dit les Anciens au sujet des mœurs & des habitudes des pigeons doit donc se rapporter aux pigeons de voliere plutôt qu'à ceux de nos colombiers qu'on doit regarder comme une espèce moyenne entre les pigeons domestiques & les pigeons sauvages, & qui participent en effet des mœurs des uns & des autres.

Tous ont de certaines qualités qui leur sont communes, l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur de mœurs, la chasteté, c'est-à-dire, la fidélité réciproque, & l'amour sans partage du mâle & de la femelle; la propreté, le soin de soi-même, qui supposent l'envie de plaire; l'art de se donner des graces qui le suppose

---

(*g*) *Columbarum amore insaniunt multi; super tecta exœdificant turres iis; nobilitatemque singularum & origines narrant veteres. Jam exemplo L. Axius Eques Romanus ante bellum civile Pompeianum, denariis quadringentis singula paria vinditavit, ut M. Varro tradit; quin & patriam nobilitavere, in Campaniâ grandissimæ provenire existimatæ.* Pline, *hist. nat.* lib. X, cap. XXXVII.

Nota. Les quatre cents deniers Romains font soixante-dix livres de notre monnoie; la manie pour les beaux pigeons est donc encore plus grande aujourd'hui que du temps de Pline, car nos curieux les payent beaucoup plus cher.

encore plus ; les caresses tendres, les mouvemens doux, les baisers timides qui ne deviennent intimes & pressans qu'au moment de jouir ; ce moment même ramené quelques instans après par de nouveaux desirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties ; un feu toujours durable, un goût toujours constant, & pour plus grand bien encore la puissance d'y satisfaire sans cesse : nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle ; tout le temps de la vie employé au service de l'amour & au soin de ses fruits ; toutes les fonctions pénibles également réparties ; le mâle aimant assez pour les partager & même se charger des soins maternels, couvant réguliérement à son tour, & les œufs & les petits, pour en épargner la peine à sa compagne, pour mettre entr'elle & lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable : quels modèles pour l'homme s'il pouvoit ou savoit les imiter !



OISEAUX



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport au Pigeon.

Il y a peu d'eſpèces qui ſoient auſſi généralement répandues que celles du pigeon: comme il a l'aile très forte, & le vol ſoutenu, il peut faire aiſément de longs voyages; auſſi la plupart des races ſauvages ou domeſtiques, ſe trouvent dans tous les climats; de l'Egypte juſqu'en Norwège, on élève des pigeons de voliere, & quoiqu'ils proſpèrent mieux dans les climats chauds, ils ne laiſſent pas de réuſſir dans les pays froids, tout dépendant des ſoins qu'on leur donne; & ce qui prouve que l'eſpèce en général, ne craint ni le chaud ni le froid, c'eſt que le Pigeon-ſauvage ou Biſet, ſe trouve également dans preſque toutes les contrées des deux continens (*a*).

(*a*) Les oiſeaux que les habitans de nos isles de l'Amérique appellent *ramiers*, ſont les vrais biſets de l'Europe; ils ſont paſſagers & ne s'arrêtent jamais long-temps en un lieu; ils ſuivent les graines qui ne mûriſſent pas en même temps dans tous les endroits des isles; ils branchent & nichent ſur les plus hauts arbres deux ou trois fois l'année.... il n'eſt pas croyable combien les chaſſeurs en tuent. Lorſqu'ils mangent de bonnes graines, ils ſont gras, & d'auſſi bon goût que les pigeons d'Europe; mais ceux qui ſe nourriſſent de grai-

Le pigeon-brun de la nouvelle Espagne, indiqué par Fernandez, sous le nom Mexicain *Cehoilotl* (*b*), qui est brun par-tout excepté la poitrine & les extrémités des ailes qui sont blanches, ne nous paroît être qu'une variété du biset : cet oiseau du Mexique a le tour des yeux d'un rouge vif, l'iris noire, & les pieds rouges; celui que le même Auteur (*c*) indique sous le nom de *Hoilotl*, qui est brun, marqué de taches noires, n'est vraisemblablement qu'une variété d'âge ou de sexe du précédent; & un autre du même pays appellé *Kacahoilotl*, qui est bleu sur toutes les parties supérieures, & rouge sur la poitrine & le ventre, n'est peut-être encore qu'une variété de notre pigeon-sauvage (*d*), & tous trois me paroissent appartenir à l'espèce de notre pigeon d'Europe.

Le pigeon indiqué par M. Brisson (*e*),

nes ameres, comme de celles de l'acomas, sont amers comme de la suie. Du Tertre, *Hist. des Antilles*, tom. II, pag. 256. --- Il y a des pigeons sur la côte de Guinée, qui sont des plus communs, tels que nos pigeons de champs, & qui ne laissent pas d'être un fort bon manger. Bosman, *Voyage de Guinée*, pag. 242. --- Il y a aux isles Maldives quantité de pigeons... Il y a à Calecut des pigeons fort gros & des paons sauvages. *Voyage de Pyrard*, pages 131 & 426.

(*b*) Fernandez, *hist. Avi. nov. Hisp. cap.* CXXXII, pag. 42.

(*c*) *Ibidem*, cap. LVI, pag. 26; & cap. LX, pag. 57.

(*d*) *Ibidem*, cap. CLIX, pag. 46.

(*e*) *Columba castaneo violacea; ventre rufescente; remigibus interius rufis.... Columba violacea Martinicana.*

ſous le nom de *pigeon-violet de la Martinique*, & qui eſt repréſenté [*] ſous ce même nom de pigeon de la Martinique, ne nous paroît être qu'une très légére variété de notre pigeon commun. Celui que ce même Auteur [*f*] appelle ſimplement pigeon de la Martinique, & qui eſt repréſenté [**] ſous la dénomination de *pigeon roux de Cayenne*, ne forment ni l'un ni l'autre, des eſpèces différentes de celle de notre pigeon; il y a même toute apparence que le dernier n'eſt que la femelle du premier, & qu'ils tirent leur origine de nos pigeons fuyards. On les appelle improprement *perdrix* à la Martinique où il n'y a point de vraies perdrix, mais ce ſont des pigeons qui ne reſſemblent à la perdrix, que par la couleur du plumage, & qui ne diffèrent pas aſſez de nos pigeons, pour qu'on doive leur donner un autre nom; & comme l'un nous eſt venu de Cayenne, & l'autre de la Martinique, on peut en inférer que l'eſpèce eſt répandue dans tous les climats chauds du nouveau continent.

---

le pigeon violet de la Martinique. Briſſon, *Ornithologie*, tom. I, pag 129, planche XII, fig. 1. --- Perdrix rouſſe. Du Tertre, *hiſt. des Antilles*, tom. II, p. 254.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 162.

(*f*) *Columba ſuperne fuſco rufeſcens, inferne dilute fulvo vinacea; torque violaceo aureo; maculis in utrâque alâ nigris; rectricibus lateralibus tæniâ tranſverſâ nigra donatis, apice albis.... Columba Martinicana* Le pigeon de la Martinique. On l'appelle à la Martinique *perdrix*, Briſſon, *Ornith.* tom. I, pages 103 & 104.

** *Voyez les planches enluminées*, n°. 141.

Le pigeon décrit & dessiné par M. Edwards, *planche CLXXVI*, sous la dénomination de *pigeon des Indes orientales*, est de même grosseur que notre pigeon-biset; & comme il n'en diffère que par les couleurs, on peut le regarder comme une variété produite par l'influence du climat. Il est remarquable en ce que ses yeux sont entourés d'une peau d'un beau bleu, dénuée de plumes, & qu'il relève souvent & subitement sa queue, sans cependant l'étaler comme le pigeon-paon.

Il en est de même du pigeon d'Amérique, donné par Catesby [g], sous le nom de *pigeon de passage*, & par Frisch, sous celui de *columba Americana* [h], qui ne diffère de nos pigeons fuyards & devenus sauvages, que par les couleurs & par les plumes de la queue qu'il a plus longues, ce qui semble le rapprocher de la tourterelle; mais ces différences ne nous paroissent pas suffisantes pour en faire une espèce distincte & séparée de celle de nos pigeons.

Il en est encore de même du pigeon indiqué par Ray (*i*), appellé par les Anglois *pigeon perroquet*, décrit ensuite par M. Brisson (*k*); & que nous avons fait représenter (*)

(*g*) Catesby, *Hist. nat. de la Caroline*, tom. I planche XXIII, avec une figure coloriée.

(*h*) Frisch, planche 142, avec une figure coloriée.

(*i*) *Columba Maderas-patana variis coloribus eleganter depicta*. Ray, *Syst. avi. pag. 196, nº 15.*

(*k*) Le Pigeon vert des Philippines, Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 143, avec une figure, pl. XI, fig. 2.

* *Voyez les planches enluminées*, nº. 138.

sous la dénomination de *pigeon-vert des Philippines* comme il est de la même grandeur que notre pigeon - sauvage ou fuyard, & qu'il n'en diffère que par la force des couleurs, ce qu'on peut attribuer au climat chaud, nous ne le regarderons que comme une variété dans l'espèce de notre pigeon.

Il s'est trouvé dans le cabinet du Roi, un oiseau sous le nom de *pigeon vert d'Amboine*, qui n'est pas celui que M. Brisson a donné sous ce nom [*l*], & que nous avons fait représenter (*) : cet oiseau est d'une race très voisine de la précédente, & pourroit bien même n'en être qu'une variété de sexe ou d'âge.

Le pigeon vert d'Amboine, décrit par M. Brisson (*m*), est de la grosseur d'une tourterelle; & quoique différent par la distribution des couleurs de celui auquel nous avons donné le même nom, il ne peut cependant être regardé que comme une autre variété de l'espèce de notre pigeon d'Europe, & il y a toute apparence que le pigeon vert de l'île Saint-Thomas indiqué par Marcgrave (*n*), est de la même grandeur & figure de

---

(*l*) Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 145.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 163.

(*m*) *Columba viridi - olivacea ; dorso castaneo ; remigibus suprà nigris, infrà cinereis ; oris exterioribus flavis ; pedibus nudis. . . Columba viridis Amboinensis.* Le Pigeon vert d'Amboine. *Idem*, *ibidem*, avec une figure, planche x, fig. 2.

(*n*) *Columbæ sylvestris species ex insulâ Sancti Thomæ*, Marcgrave, *Hist. nat. Brasil. pag.* 213.

notre pigeon d'Europe, mais qui en diffère ainsi que de tous les autres pigeons, par ses pieds couleur de safran, est cependant encore une variété du pigeon sauvage. En général, les pigeons ont tous les pieds rouges, il n'y a de différence que dans l'intensité ou la vivacité de cette couleur, & c'est peut-être par maladie ou par quelqu'autre cause accidentelle, que ce pigeon de Marcgrave les avoit jaunes; du reste il ressemble beaucoup aux pigeons verts des Philippines & d'Amboine, de nos planches enluminées. Thévenot fait mention de ces pigeons verts dans les termes suivans: » il se trouve aux Indes, » à Agra, des pigeons tout verts, & qui » ne diffèrent des nôtres, que par cette » couleur. Les chasseurs les prennent aisément avec de la glue » [*o*].

Le pigeon de la Jamaïque, indiqué par Hans Sloane (*p*), qui est d'un brun-pourpré sur le corps, & blanc sous le ventre, & dont la grandeur est à-peu-près la même que celle de notre pigeon sauvage, doit être regardé comme une simple variété de cette espèce, d'autant qu'on ne le trouve pas à la Jamaïque en toutes saisons, & qu'il n'y est que comme oiseau de passage

Un autre qui se trouve dans le même pays de la Jamaïque, & qui n'est encore qu'une

---

(*o*) Voyages de Thévenot, tom. III, pag. 73.

(*p*) *Columba minor ventre candido.* Sloane, *Jamaïc. pag. 303, planche* CCLXII, *fig. 1.* --- *Columba media ventre candido.* Browne; *Nat. Hist. of Jamaïc. pag. 469.*

variété de notre pigeon ſauvage ; c'eſt celui qui a été indiqué par Hans Sloane (*q*), & enſuite par Catesby (*r*), ſous la dénomination de pigeon à la couronne blanche : comme il eſt de la même groſſeur que notre pigeon ſauvage, & qu'il niche & multiplie de même dans les trous des rochers, on ne peut guere douter qu'il ne ſoit de la même eſpèce.

On voit par cette énumération, que notre pigeon ſauvage d'Europe ſe trouve au Mexique, à la nouvelle Eſpagne, à la Martinique, à Cayenne, à la Caroline, à la Jamaïque, c'eſt-à-dire, dans toutes les contrées chaudes & tempérées des Indes occidentales ; & qu'on le retrouve aux Indes orientales, à Amboine, & juſqu'aux Philippines.

(*q*) *Columba minor, capite albo.* Goritas, *de Oviedo.* Sloane, *Jamaïc.* pag. 303, planche CCLXI, fig. 2.

(*r*) Pigeon à la couronne blanche. Catesby, *Hiſt. de la Caroline*, tom. I, pag. 25, planche XXV, avec une bonne figure coloriée.





LE RAMIER [a].

Voyez planche VII, fig. 1 de ce Volume.

Comme cet oiseau [*] est beaucoup plus gros que le biset, & que tous deux tiennent de très près au pigeon domestique, on pourroit croire que les petites races de nos pigeons de voliere sont issues des bisets, & que les plus grandes viennent des ramiers, d'autant plus que les anciens étoient dans

(a) Pigeon-ramier ; en Grec, *Φάσσα*, ou *Φάττα* ; en Latin, *Palumbes* ; en Italien, *Colombo torquato* ; en Espagnol, *Palenza torcatz* ; en Allemand, *Ringel-taube* ; en Suisse, *Schlag tub* ; en Hollandois, *Ring-duve* ; en Flamand, *Kriess-duve*, & dans le Brabant, *Manseau* ; en Anglois, *Ring-dove*, & dans le nord de l'Angleterre, *Cushat* ; en Suédois, *Ring-dufwa*, & dans le Oëland, *Siutut* ; en Polonois, *Grzywacz* ; en Périgord, *Palombe* ; en Picardie, *Mausard* & *Phavier*, selon Salerne, page 162. --- *Ramier*, Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 307.... *Ramier*, *Mansard*, *Coulon* ou *Pigeon-ramier*. *Idem*, *Portraits d'Oiseaux*, pag. 76, b. --- *Palumbus*. Gesner, *avi. pag.* 310... *Palumbus major vel torquatus*, *id. Icon. Avi. pag.* 66. --- *Palumbus*, Prosp. Alpin. Ægypt. vol. I, pag. 198. --- *Columba collo utrique albo, pone maculâ fuscâ.* Linn. *Fauna Suec.* n°. 175. --- *Palumbus sive palumbes major* ; *Columba torquata*, Frisch, pl. CXXXVIII, avec une figure coloriée. Le pigeon-ramier. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 89.

* *Voyez nos planches enluminées*, n°. 316

l'usage

l'uſage d'élever des ramiers (*b*), de les engraiſſer & de les faire multiplier ; il ſe peut donc que nos grands pigeons de voliere, & particuliérement les gros pattus, viennent originairement des ramiers : la ſeule choſe qui paroîtroit s'oppoſer à cette idée, c'eſt que nos petits pigeons domeſtiques produiſent avec les grands, au lieu qu'il ne paroît pas que le ramier produiſe avec le biſet, puiſque tous deux fréquentent les mêmes lieux ſans ſe mêler enſemble : la tourterelle qui s'apprivoiſe encore plus aiſément que le ramier, & que l'on peut facilement élever & nourrir dans les maiſons, pourroit à égal titre être regardée comme la tige de quelques-unes de nos races de pigeons domeſtiques, ſi elle n'étoit pas, ainſi que le ramier, d'une eſpèce particuliere, & qui ne ſe mêle pas avec les pigeons ſauvages : mais on peut concevoir que des animaux qui ne ſe mêlent pas dans l'état de nature, parce que chaque mâle trouve une femelle de ſon eſpèce, doivent ſe mêler dans l'état de captivité s'ils ſont privés de leur femelle propre, & quand on ne leur offre qu'une femelle étrangere ; le biſet, le ramier & la tourterelle ne ſe mêlent pas dans les bois, parce que chacun y trouve la femelle qui lui convient le mieux, c'eſt-à-dire, celle de ſon eſpèce propre ; mais il eſt poſſible qu'étant privés de leur liberté

(*b*) *Palumbes antiqui cellares habebant quas paſcendo ſaginabant.* Perrottus apud Geſnerum, *de Avibus*, *pag.* 310.

& de leur femelle, ils s'uniſſent avec celles qu'on leur préſente ; & comme ces trois eſpèces ſont fort voiſines, les individus qui réſultent de leur mêlange doivent ſe trouver féconds, & produire par conſéquent des races ou variétés conſtantes. Ce ne ſeront pas des mulets ſtériles, comme ceux qui proviennent de l'âneſſe & du cheval, mais des métis féconds, comme ceux que produit le bouc avec la brebis. A juger du genre *columbacé* par toutes les analogies, il paroît que dans l'état de nature il y a, comme nous l'avons dit, trois eſpèces principales, & deux autres qu'on peut regarder comme intermédiaires : les Grecs avoient donné à chacune de ces cinq eſpèces des noms différens, ce qu'ils ne faiſoient jamais que dans l'idée qu'il y avoit en effet diverſité d'eſpèce ; la premiere & la plus grande eſt le *phaſſa* ou *phatta* qui eſt notre ramier ; la ſeconde eſt le *péléias* qui eſt notre biſet ; la troiſieme le *trugon* ou *tourterelle* ; la quatrieme, qui fait la premiere des intermédiaires, eſt l'*oenas* qui étant un peu plus grand que le biſet, doit être regardé comme une variété dont l'origine peut ſe rapporter aux pigeons fuyards ou déſerteurs de nos colombiers ; enfin la cinquieme eſt le *phaps*, qui eſt un ramier plus petit que le *phaſſa*, & qu'on a par cette raiſon appellé *palumbus minor*, mais qui ne nous paroît faire qu'une variété dans l'eſpèce du ramier ; car on a obſervé que ſuivant les climats, les ramiers ſont plus ou moins grands. Ainſi toutes les eſpèces nominales, anciennes & modernes, ſe réduiſent

toujours à trois, c'eſt-à-dire à celles du biſet, du ramier & de la tourterelle, qui peut-être ont contribué toutes trois à la variété preſqu'infinie qui ſe trouve dans nos pigeons domeſtiques.

Les ramiers arrivent dans nos provinces au printemps, un peu plus tôt que les biſets, & partent en automne un peu plus tard : c'eſt au mois d'août qu'on trouve en France les ramereaux en plus grande quantité; & il paroît qu'ils viennent d'une ſeconde ponte qui ſe fait ſur la fin de l'été, car la premiere ponte qui ſe fait de très bonne heure au printemps eſt ſouvent détruite, parce que le nid n'étant pas encore couvert par les feuilles eſt trop expoſé. Il reſte des ramiers pendant l'hiver dans la plupart de nos provinces; ils perchent comme les biſets, mais ils n'établiſſent pas, comme eux, leurs nids dans des trous d'arbres, ils les placent à leur ſommet, & les conſtruiſent aſſez légérement avec des bûchettes : ce nid eſt plat & aſſez large pour recevoir le mâle & la femelle; je ſuis aſſuré qu'elle pond de très bonne heure au printemps, deux & ſouvent trois œufs, car on m'a apporté pluſieurs nids où il y avoit deux & quelquefois trois ramereaux (*c*) déjà forts au commence-

(*c*) » M. Salerne dit que les *Poulaillers* d'Orléans achetent en Berri & en Sologne, dans la ſaiſon des nids, une quantité conſidérable de tourtereaux qu'ils ſouſſlent eux-mêmes avec la bouche, les engraiſſent de millet en moins de quinze jours pour les porter enſuite

ment d'avril ; quelques gens ont prétendu que dans notre climat ils ne produisent qu'une fois l'année, à moins qu'on ne prenne leurs petits ou leurs œufs, ce qui, comme l'on sait, force tous les oiseaux à une seconde ponte. Cependant Frisch assure qu'ils couvent deux fois par an (*d*), ce qui nous paroît très vrai : comme il y a constance & fidélité dans l'union du mâle & de la femelle, cela suppose que le sentiment d'amour & le soin des petits dure toute l'année. Or la femelle pond quatorze jours après les approches du mâle (*e*) ; elle ne couve que pendant quatorze autres jours, & il ne faut

---

à Paris ; qu'ils engraissent de même les ramereaux ; qu'ils y portent aussi des pigeons bisets & d'autres pigeons qu'ils appellent des postes ; que ces derniers sont, selon eux, des pigeons de colombiers devenus fuyards ou vagabonds, qui nichent tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre, dans les églises, dans des tours, dans les murailles de vieux châteaux ou dans des rochers. *Ornith. pag. 162* «. *Nota.* Ce fait prouve que les ramiers, ainsi que tous les pigeons & tourterelles, peuvent être élevés comme les autres oiseaux domestiques, & que par conséquent ils peuvent avoir donné naissance aux plus belles variétés & aux plus grandes races de nos pigeons de voliere. M. Le Roy, Lieutenant des chasses & Inspecteur du parc de Versailles, m'a aussi assuré que les ramereaux pris au nid, s'apprivoisent & s'engraissent très bien, & que même des vieux ramiers pris au filet, s'accoutument aisément à vivre dans des volieres, où l'on peut, en les soufflant, leur faire prendre graisse en fort peu de temps.

(*d*) Voyez Frisch, à l'article du *Ringel-taube*, planche cxxxviij.

(*e*) Aristot. *histor. Animal.* lib. VI, cap. IV.

qu'autant de temps pour que les petits puiſſent voler & ſe pourvoir d'eux-mêmes ; ainſi il y a toute apparence qu'ils produiſent plutôt deux fois qu'une par an ; la premiere, comme je l'ai dit, au commencement du printemps, & la ſeconde au ſolſtice d'été, comme l'ont remarqué les anciens : il eſt très certain que cela eſt ainſi dans tous les climats chauds & tempérés, & très probable qu'il en eſt à-peu-près de même dans les pays froids. Ils ont un roucoulement plus fort que celui des pigeons, mais qui ne ſe fait entendre que dans la ſaiſon des amours & dans les jours ſereins ; car dès qu'il pleut, ces oiſeaux ſe taiſent, & on ne les entend que très rarement en hiver : ils ſe nourriſſent de fruits ſauvages, de glands, de faine, de fraiſes dont ils ſont très avides, & auſſi de féves & de grains de toute eſpèce ; ils font un grand dégat dans les blés lorſqu'ils ſont verſés, & quand ces alimens leur manquent, ils mangent de l'herbe : ils boivent à la maniere des pigeons, c'eſt-à-dire, de ſuite, & ſans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau dont ils ont beſoin : comme leur chair, & ſurtout celle des jeunes, eſt excellente à manger, on recherche ſoigneuſement leurs nids, & on en détruit ainſi une grande quantité : cette dévaſtation, jointe au petit produit, qui n'eſt que de deux ou trois œufs à chaque ponte, fait que l'eſpèce n'eſt nombreuſe nulle part ; on en prend, à la vérité, beaucoup avec des filets dans les lieux de leur paſſage, ſurtout dans nos provinces voiſines des Pyrénées ; mais ce n'eſt

que dans une saison, & pendant peu de jours.

Il paroît que quoique le ramier préfère les climats chauds & tempérés *(f)*, il habite quelquefois dans les pays septentrionaux, puisque M. Linnæus le met dans la liste des oiseaux qui se trouvent en Suède (*g*); & il paroît aussi qu'ils ont passé d'un continent à l'autre (*h*), car il nous est arrivé des pro-

---

(*f*) Les rochers des deux isles de la Madeleine servent de retraite à un nombre infini de pigeons ramiers naturels au pays, & qui ne diffèrent de ceux d'Europe qu'en ce qu'ils sont d'une délicatesse & d'un goût plus exquis. *Voyage au Sénégal*, par M. Adanson, pag. 165.

(*g*) Linn. *Faun. Suec.* nº 175.

(*h*) A la Guadeloupe, les graines de bois d'inde qui étoient mûres avoient attiré une infinité de ramiers, car ces oiseaux aiment passionnément ces graines; ils s'en engraissent à merveille, & leur chair en contracte une odeur de gérofle & de muscade tout-à-fait agréable.... Quand ces oiseaux sont gras, ils sont extrêmement paresseux... plusieurs coups de fusil ne les obligent point de s'envoler; ils se contentent de sauter d'une branche à l'autre en criant & regardant tomber leurs compagnons. *Nouveau Voyage aux isles de l'Amérique*, tom. V, pag. 486. --- A la baie de Tous-les Saints, il y a deux sortes de pigeons-ramiers, les uns de la grosseur de nos pigeons-ramiers [d'Europe], sont d'un gris obscur, les autres plus petits sont d'un gris-clair; les uns & les autres font un très bon manger; & il y en a de si grandes troupes depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre, qu'un seul homme en peut tuer neuf ou dix douzaines dans une matinée, lorsque le ciel est couvert de brouillards, & qu'ils viennent manger les baies qui croissent dans les forêts. *Voyage de Dampier*, tom. IV, pag. 66.

vinces méridionales de l'Amérique, ainſi que des contrées les plus chaudes de notre continent, pluſieurs oiſeaux qu'on doit regarder comme des variétés ou des eſpèces très voiſines de celle du ramier, & dont nous allons faire mention dans l'article ſuivant.





OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport au Ramier.

I.

Voyez planche VIII fig. 1 *de ce volume.*

Le Pigeon-ramier des Moluques, indiqué ſous ce nom par M. Briſſon (*a*), & que nous avons fait repréſenter [*] avec une noix muſcade dans le bec, parce qu'il ſe nourrit de ce fruit; quelqu'éloigné que ſoit le climat des Moluques de celui de l'Europe, cet oiſeau reſſemble ſi fort à notre ramier par la grandeur & la figure, que nous ne pouvons le regarder que comme une variété produite par l'influence du climat.

Il en eſt de même de l'oiſeau indiqué & décrit par M. Edwards (*b*), & qu'il dit ſe trouver dans les provinces méridionales de la Guinée : comme il eſt à demi-pattu & à-peu-près de la grandeur du ramier d'Europe,

---

(*a*) *Ornith.* tom. I, pag. 148, avec une figure, planche XIII, fig. 2.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 164.

(*b*) The *triangular Spotted* pigeon. *Hiſt. of Birds*, *planche* LXXV.

nous le rapporterons à cette eſpèce comme ſimple variété, quoiqu'il en diffère par les couleurs, étant marqué de taches triangulaires ſur les ailes, & qu'il ait tout le deſſous du corps gris, les yeux entourés d'une peau rouge & nue, l'iris d'un beau jaune, le bec noirâtre; mais toutes ces différences de couleur dans le plumage, le bec & les yeux, peuvent être regardées comme des variétés produites par le climat.

Une troiſieme variété du ramier qui ſe trouve dans l'autre continent, c'eſt le pigeon à queue annelée de la Jamaïque, indiqué par Hans Sloane (*c*) & Browne, qui étant de la grandeur à-peu-près du ramier d'Europe, peut y être rapporté plutôt qu'à aucune autre eſpèce: il eſt remarquable par la bande noire qui traverſe ſa queue bleue, par l'iris des yeux qui eſt d'un rouge plus vif que celui de l'œil du ramier, & par deux tubercules qu'il a près de la baſe du bec.

II.

LE FOUNINGO.

L'OISEAU appellé à Madagaſcar *Founingo-mena-rabou*, & auquel nous conſerverons partie de ce nom, parce qu'il nous paroît être d'une eſpèce particuliere, & qui, quoi-

(*c*) *Columba caudâ torquatâ ſeu faſciâ fuſcâ notata.* Sloane, *Jamaïc pag.* 302. --- *Columba major, nigro cærulescens, caudâ faſciatâ.* Browne, pag. 468.

que voisine de celle du ramier, en diffère trop par la grandeur pour qu'on puisse le regarder comme une simple variété (*d*). M. Brisson a indiqué le premier cet oiseau (*e*), & nous l'avons fait représenter (*) sous la dénomination de *pigeon-ramier bleu de Madagascar ;* il est beaucoup plus petit que notre ramier d'Europe, & de la même grandeur à-peu-près qu'un autre pigeon du même climat qui paroît avoir été indiqué par Bontius (*f*), & qui a ensuite été décrit par M. Brisson (*g*) sur un individu venant de Madagascar, où il s'appelle *founingo-maïtsou*, ce qui paroît prouver que malgré la différence de couleur du vert au bleu, ces deux oiseaux sont de la même espèce, & qu'il n'y a peut-être entr'eux d'autre différence que celle du sexe ou de l'âge : on trouvera cet oiseau vert représenté sous la dénomination de *pigeon-*

(*d*) *Nota.* Ce qui nous fait présumer que le founingo est d'une autre espèce que celle de notre ramier, c'est que ce dernier se trouve dans ce même climat. » Nous vîmes, dit Bontekoe, dans l'isle de Mascarenas, quantité de pigeons-ramiers bleus qui se laissoient prendre à la main ; nous en tuâmes ce jour-là près de deux cent.... nous y trouvâmes aussi quantité de ramiers «. *Voyage aux Indes orientales*, page 16.

(*e*) Le pigeon-ramier bleu de Madagascar. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 140, avec une figure, planche XIV, fig. 1.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 11.

(*f*) *Columba viridissimi coloris.* Bonti. Ind. Or. p. 62.

(*g*) Le Pigeon-ramier verd de Madagascar. *Ornith.* tom. I, pag. 142, avec une figure, planche XIV, fig. 2.

ramier vert de Madagascar (*) dans nos planches enluminées.

III.

LE RAMIRET.

L'OISEAU représenté (**) sous la dénomination de *pigeon-ramier de Cayenne*, dont l'espèce est nouvelle, & n'a été indiqué par aucun des Naturalistes qui nous ont précédés; comme elle nous a paru différente de celle du ramier d'Europe & de celle du *founingo* d'Afrique, nous avons cru devoir lui donner un nom propre, & nous l'avons appellé *ramiret*, parce qu'il est plus petit que notre ramier; c'est un des plus jolis oiseaux de ce genre, & qui tient un peu à celui de la tourterelle par la forme de son cou & l'ordonnance des couleurs, mais qui en diffère par la grandeur & par plusieurs caractères qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre espèce d'oiseau.

IV.

LE Pigeon des isles Nincombar, ou plutôt Nicobar, décrit & dessiné par Albin *(h)*, qui,

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 111.

** *Voyez les planches enluminées*, n°. 213.

(*h*) Pigeon de Nincombar. Albin, tom. III, pag. 20, avec des figures, planche xlvij, le mâle; & planche xlviij, la femelle. *Nota.* Cette différence de sexe donnée par Albin, n'est pas certaine: voyez ci-après ce qu'en dit M. Edwards.

ſelon lui, eſt de la grandeur de notre ramier d'Europe, dont la tête & la gorge ſont d'un noir-bleuâtre, le ventre d'un brun-noirâtre, & les parties ſupérieures du corps & des ailes variées de bleu, de rouge, de pourpre, de jaune & de vert. Selon M. Edwards, qui a donné depuis Albin une très bonne deſcription & une excellente figure de cet oiſeau (*i*), il ne paroiſſoit que de la groſſeur d'un pigeon ordinaire.... Les plumes ſur le cou ſont longues & pointues comme celles d'un coq de baſſe-cour; elles ont de très beaux reflets de couleur variées de bleu, de rouge, d'or, & de couleur de cuivre; le dos & le deſſus des ailes ſont verts avec des reflets d'or & de cuivre..... J'ai, ajoute M. Edwards, trouvé dans Albin des figures qu'il appelle le *coq* & la *poule de cette eſpèce*; je les ai examinées enſuite chez le Chevalier Sloane, & je n'ai pu y trouver aucune différence de laquelle on pouvoit conclure que ces oiſeaux étoient le mâle & la femelle.... Albin l'appelle *pigeon Ninkcombar*; le vrai nom de l'iſle d'où cet oiſeau a été apporté, eſt Nicobar.... il y a pluſieurs petites iſles qui portent ce nom, & qui ſont ſituées au nord de Sumatra.

V.

L'OISEAU nommé par les Hollandois *Crown-vogel*, donné par M. Edwards, *planche*

(*i*) Edvards, *Glanures*, page 271 & ſuivantes, planche CCCXXXIX.

CCCXXXVIII, ſous le nom ds *gros pigeon-couronné des Indes ;* & par M. Briſſon [*k*], ſous celui de *faiſan couronné des Indes* [*].

Quoique cet oiſeau ſoit auſſi gros qu'un dindon, il paroît certain qu'il appartient au genre du pigeon ; il en a le bec, la tète, le cou, toute la forme du corps, les jambes, les pieds, les ongles, la voix, le roucoulement, les mœurs, &c ; c'eſt parce qu'on a été trompé par ſa groſſeur qu'on n'a pas ſongé à le comparer au pigeon, & que M. Briſſon & enſuite notre Deſſinateur l'ont appellé *faiſan* : le dernier volume des Oiſeaux de M. Edwards n'avoit pas encore paru, mais voici ce qu'en dit cet habile Ornithologiſte. » Il eſt de la famille des pigeons, » quoiqu'auſſi gros qu'un dindon de médiocre grandeur....... M. Loten a rapporté » des Indes pluſieurs de ces oiſeaux vivans...,» Il eſt natif de l'iſle de Banda..... M. Loten m'a aſſuré que c'eſt proprement un » pigeon, & qu'il en a tous les geſtes & » tous les tons ou roucoulemens en careſſant ſa femelle. J'avoue que je n'aurois » jamais ſongé à trouver un pigeon dans un » oiſeau de cette groſſeur, ſans une telle » information « (*l*)

Il eſt arrivé à Paris tout nouvellement, à M. le Prince de Soubiſe, cinq de ces oi-

(*k*) Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 278, planche VI, fig. 1.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 118.

(*l*) Edwards, *Glanures*, pag. 269 & ſuiv.

ſeaux vivans; ils ſont tous cinq ſi reſſemblans les uns aux autres par la groſſeur & la couleur, qu'on ne peut diſtinguer les mâles & les femelles; d'ailleurs, ils ne pondent pas, & M. Mauduit, très habile Naturaliſte, nous a aſſuré en avoir vu pluſieurs en Hollande, où ils ne pondent pas plus qu'en France. Je me ſouviens d'avoir lu dans quelques Voyages, qu'aux grandes Indes on éleve & nourrit ces oiſeaux dans des baſſe-cours, à-peu-près comme les poules.





LA TOURTERELLE (*a*).

Voyez planche VII de ce Volume.

La Tourterelle aime peut-être plus qu'aucun autre oiseau, la fraicheur en été & la chaleur en hiver; elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, & le quitte dès la fin du mois d'août; au lieu que les bisets & les ramiers arrivent un mois plutôt, & ne partent qu'un mois plus tard; plusieurs même restent pendant l'hiver : toutes les tourterelles, sans en excepter une, se réunissent en troupes, arrivent, partent & voyagent ensemble; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois; pendant ce court espace de temps, elles s'apparient, nichent, pondent & élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les

(*a*) La Tourterelle, en Grec, *Τρύγων*; en Latin, *Turtur*; en Espagnol, *Tortota* ou *Tortora*; en Italien, *Tortora*, *Tortorella*; en Allemand, *Türtel*, *Turtel-taube*; en Anglois, *Turhe*, *Turhe-dove*; en Suédois, *Turtur-dufwa*; en Polonois, *Trakawke*. --- Turterelle. Belon, *hist. des Oiseaux*, *p.* 309... Tourte, Turterelle, Tortorelle, Tourterelle. *Idem*, *Portraits d'Oiseaux*, pag. 77, *a*. --- *Turtur*, Gesner, *Avi. pag.* 316. --- *Tortora nostrate*, Olina, page 34, avec une figure. --- Tourtereile. Albin, tome II, page 31, avec une figure. --- *Turtur*. Frisch, planche xiv, avec une figure coloriée.

bois les plus ſombres & les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir ; elles placent leur nid, qui eſt preſque tout plat, ſur les plus haut arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède (*b*), en Allemagne, en France, en Italie, en Grèce (*c*), & peut-être encore dans des pays plus froids & plus chauds, elles ne ſéjournent que pendant l'été & quittent également avant l'automne : ſeulement Ariſtote nous apprend qu'il en reſte quelques-unes en Grèce, dans les endroits les plus abrités : cela ſemble prouver qu'elles cherchent les climats très chauds pour y paſſer l'hiver. On les trouve preſque par-tout (*d*) dans

---

(*b*) Linnæus, *Fauna Suec.* n°. 175.

(*c*) *Nec hibernare apud nos patiuntur Turtures . . . volant gregatim Turtures cum accedunt & abeunt . . . Coturnices quoque diſcedunt niſi paucæ locis apricis remanſerint : quod & Turtures faciunt.* Ariſtot. *Hiſt. Anim.* lib. VIII, pag. 12.

[*d*] » Nous vîmes dans le royaume de Siam, deux ſortes de tourterelles ; la premiere eſt ſemblable aux nôtres, & la chair en eſt bonne ; la ſeconde a le plumage plus beau, mais la chair en eſt jaunâtre & de mauvais goût. Les campagnes ſont pleines de ces tourterelles «. *Second voyage de Siam*, page 248. ; & Gervaiſe, *Hiſt. nat. & polit. de Siam*, page 35. --- Les pigeons-ramiers & les tourterelles viennent aux isles Canaries, des côtes de la Barbarie. *Hiſt. gén. des Voyages*, tome II, page 241. -- A Fida, en Afrique, il y a une ſi grande quantité de tourterelles, qu'un homme qui tiroit aſſez bien, vouloit s'engager à en tuer cent en ſix heures de temps. Boſman, *Voyage de Guinée*, page 416. --- Il y a des tourterelles aux Philippines, aux isles de Pulo-Condor, à Sumatra. Dampier, tome I, page 406 ; tome II, page 82 ; & tome III, page 155. -- Il y a

l'ancien

l'ancien continent, on les retrouve dans le nouveau (*e*) & jusque dans les isles de la

---

ici [à la nouvelle Hollande] quantité de tourterelles dodues & grasses, qui sont un très bon manger. *Idem*, tom. IV, pag. 139.

(*e*) Les campagnes du Chili sont peuplées d'une infinité d'oiseaux, particuliérement de pigeons-ramiers & de beaucoup de tourterelles. *Voyage de Fréfier*, *p. 74*.... Les pigeons-ramiers y sont amers, & les tourterelles n'y sont pas un grand régal. *Idem*, *pag. 111*. --- A la nouvelle Espagne, il y a plusieurs oiseaux d'Europe, comme des pigeons, des tourterelles grandes comme celles d'Europe, & de petites comme des grives. Gemelli Carreri, *tom. VI*, *pag. 212*. --- Je n'ai vu en aucun endroit du monde, une aussi grande quantité de tourterelles & de pigeons-ramiers, qu'à Areca au Pérou. Le Gentil, *tom. I*, *pag. 94*. --- Il y a dans les terres de la baie de Campêche trois sortes de tourterelles; les unes ont le jabot blanc, le reste du plumage d'un gris tirant sur le bleu; ce sont les plus grosses, & elles sont bonnes à manger. Les autres sont de couleur brune par tout le corps, moins grasses & plus petites que les premieres: ces deux espèces volent par paires, & vivent des baies qu'elles cueillent sur les arbres. Les troisièmes sont d'un gris fort sombre, on les appelle *tourterelles de terre*; elles sont beaucoup plus grosses qu'une alouette, rondes & dodues; elles vont par couples sur la terre. *Voyage de Dampier*, *tom. III*, *p. 310*. --- On croit communément qu'il y a à St. Domingue des perdrix rouges & des ortolans; on se trompe, ce sont différentes espèces de tourterelles; les nôtres y sont surtout fort communes. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, tom. I, pages 28 & 29. --- A la Martinique & aux Antilles, les tourterelles ne se trouvent guere que dans les endroits écartés, où elles sont peu chassées; celles de l'Amérique m'ont paru un peu plus grosses que celles de France.... Dans le temps qu'elles font leurs petits, on en prend beaucoup de jeunes avec des filets; on les nourrit dans des volieres, elles

mer du Sud (*f*); elles sont, comme les pigeons, sujettes à varier, & quoique naturellement plus sauvages, on peut néanmoins les élever de même, & les faire multiplier dans des volieres. On unit aisément ensemble les différentes variétés, on peut même les unir au pigeon, & leur faire produire des métis ou des mulets, & former ainsi de nouvelles races ou de nouvelles variétés individuelles. « J'ai vu, m'écrit un témoin » digne de foi (*g*), dans le Bugey, chez » un Chartreux, un oiseau né du mêlange » d'un pigeon avec une tourterelle; il étoit » de la couleur d'une tourterelle de France, » il tenoit plus de la tourterelle que du pi- » geon; il étoit inquiet, & troubloit la paix

---

s'y engraissent parfaitement bien, mais elles n'ont pas le goût si fin que les sauvages; il est presqu'impossible de les apprivoiser. Celles qui vivent en liberté, se nourrissent de *prunes de mombin & d'olives sauvages*, dont les noyaux leur restent assez long-temps dans le jabot, ce qui a fait croire à quelques-uns qu'elles mangeoient de petites pierres: elles sont ordinairement fort grasses & de bon goût. *Nouveaux Voyages aux isles de l'Amérique, tom. II, pag.* 237.

(*f*) Dans les isles enchantées de la mer du Sud, nous vîmes des tourterelles qui étoient si familieres, qu'elles venoient se percher sur nous. *Hist. des Navigations aux terres Australes, tom, II, pag.* 52.... Il y a force tourterelles aux isles Galla-pagos, dans la mer du Sud; elles sont si privées, qu'on en peut tuer cinq ou six douzaines, en un après-midi, avec un simple bâton. *Nouveaux Voyages aux isles de l'Amérique, tom II, pag.* 67.

(*g*) M. Hébert, que j'ai déjà cité plus d'une fois.

» dans la voliere. Le pigeon-pere étoit d'une » très petite eſpèce, d'un blanc parfait, avec » les ailes noires ». Cette obſervation, qui n'a pas été ſuivie juſqu'au point de ſavoir ſi le métis provenant du pigeon & de la tourterelle, étoit fécond, ou ſi ce n'étoit qu'un mulet ſtérile ; cette obſervation, dis-je, prouve au moins la très grande proximité de ces deux eſpèces : il eſt donc fort poſſible, comme nous l'avons déjà inſinué, que les biſets, les ramiers & les tourterelles, dont les eſpèces paroiſſent ſe ſoutenir ſépa-rément & ſans mélange, dans l'état de nature, ſe ſoient néanmoins ſouvent unies dans celui de domeſticité ; & que de leur mélange, ſoient iſſues la plupart des races de nos pigeons domeſtiques, dont quelques-uns ſont de la grandeur du ramier, & d'autres reſſemblent à la tourterelle par la petiteſſe, par la figure, &c. & dont pluſieurs enfin tiennent du biſet ou participent de tous trois.

Et ce qui ſemble confirmer la vérité de notre opinion, ſur ces unions qu'on peut regarder comme illégitimes, puiſqu'elles ne ſont pas dans le cours ordinaire de la Nature, c'eſt l'ardeur exceſſive que ces oiſeaux reſſentent dans la ſaiſon de l'amour : la tourterelle eſt encore plus tendre, diſons plus laſcive, que le pigeon, & met auſſi dans ſes amours des préludes plus ſinguliers. Le pigeon mâle ſe contente de tourner en rond en piaffant & ſe donnant des graces autour de ſa femelle : le mâle tourte-

relle, soit dans les bois, soit dans une voliere, commence par saluer la sienne en se prosternant devant elle dix-huit ou vingt fois de suite, il s'incline avec vivacité & si bas, que son bec touche à chaque fois la terre ou la branche sur laquelle il est posé, il se relève de même; les gémissemens les plus tendres accompagnent ces salutations; d'abord la femelle y paroît insensible, mais bientôt l'émotion intérieure se déclare par quelques sons doux, quelques accens plaintifs qu'elle laisse échapper, & lorsqu'une fois elle a senti le feu des premieres approches, elle ne cesse de brûler, elle ne quitte plus son mâle, elle lui multiplie les baisers, les caresses, l'excite à la jouissance & l'entraîne aux plaisirs jusqu'au temps de la ponte, où elle se trouve forcée de partager son temps, & de donner des soins à sa famille. Je ne citerai qu'un fait qui prouve assez combien ces oiseaux sont ardens (*h*); c'est qu'en mettant ensemble dans une cage des tourterelles mâles, & dans une autre des tourterelles femelles, on les verra se joindre & s'accoupler comme s'ils étoient

---

(*h*) La tourterelle, m'écrit M. Le Roy, diffère du ramier & du pigeon, par son libertinage & son inconstance, malgré sa réputation. Ce ne sont pas seulement les femelles enfermées dans les volieres qui s'abandonnent indifféremment à tous les mâles; j'en ai vu de sauvages, qui n'étoient ni contraintes ni corrompues par la domesticité, faire deux heureux de suite sans sortir de la même branche.

de ſexe différent ; ſeulement cet excès arrive plus promptement & plus ſouvent aux mâles qu'aux femelles : la contrainte & la privation ne ſervent donc ſouvent qu'à mettre la Nature en déſordre, & non pas à l'éteindre !

Nous connoiſſons dans l'eſpèce de la tourterelle, deux races ou variétés conſtantes ; la premiere eſt la tourterelle commune [*], la ſeconde s'appelle la *tourterelle à collier* (**), (*Voyez planche VIII, de ce volume.*) parce qu'elle porte ſur le cou, une ſorte de collier noir ; toutes deux ſe trouvent dans notre climat, & lorſqu'on les unit enſemble, elles produiſent un métis : celui que Schwenckfeld décrit, & qu'il appelle *turtur mixtus* (*i*), provenoit d'un mâle de tourterelle commune & d'une femelle de tourterelle à collier, & tenoit plus de la mere que du pere ; je ne doute pas que ces métis ne ſoient féconds, & qu'ils ne remontent à la race de la mere dans la ſuite des générations. Au reſte, la tourterelle à collier eſt un peu plus groſſe que la tourterelle commune, & ne diffère en rien pour le naturel & les mœurs : on peut même dire qu'en général les pigeons, les ramiers & les tourterelles ſe reſſemblent encore plus par l'inſtinct & les habitudes naturelles, que par la figure : ils mangent & boivent de même ſans relever la tête

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 394.

** *Ibidem*, n°. 244.

(*i*) Theriotrop. Sil. pag. 365.

qu'après avoir avalé toute l'eau qui leur est nécessaire ; ils volent de même en troupes : dans tous la voix est plutôt un gros murmure ou un gémissement plaintif, qu'un chant articulé : tous ne produisent que deux œufs, quelquefois trois, & tous peuvent produire plusieurs fois l'année, dans des pays chauds ou dans des volieres.





OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport à la Tourterelle.

I.

La Tourterelle, comme le pigeon & le ramier, a ſubi des variétés dans les différens climats, & ſe trouve de même dans les deux continens. Celle qui a été indiquée par M. Briſſon [*a*], ſous le nom de tourterelle du Canada, & que nous avons fait repréſenter [*] eſt un peu plus grande, & a la queue plus longue que notre tourterelle d'Europe; mais ces différences ne ſont pas aſſez conſidérables pour qu'on en doive faire une eſpèce diſtincte & ſéparée : il me paroît qu'on peut y rapporter l'oiſeau donné par M. Edwards ſous le nom de *pigeon à longue queue* [*planche XV*], & que M. Briſſon a appellé *tourterelle d'Amérique* [*b*]; ces oiſeaux ſe reſſemblent beaucoup, & comme ils ne different de notre tourterelle, que par leur longue queue, nous ne les regardons que comme des variétés produites par l'influence du climat.

(*a*) *Ornith.* tom. I, pag. 118.

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 176.

(*b*) Briſſon, tom. I, pag. 101.

II.

Voyez planche VIII, figure 4 de ce Volume.

La tourterelle du Sénégal & la tourterelle à collier du Sénégal [*], toutes deux indiquées par M. Brisson [*c*], & dont la seconde n'est qu'une variété de la premiere, comme la tourterelle à collier d'Europe, n'est qu'une variété de l'espèce commune, & ne nous paroissent pas être d'une espèce réellement différente de celle de nos tourterelles, étant à-peu-près de la même grandeur, & n'en différant guere que par les couleurs, ce qui doit être attribué à l'influence du climat.

Nous présumons même que la tourterelle à gorge tachetée du Sénégal [*d*], étant de la même grandeur & du même climat que les précédentes, n'en est encore qu'une variété.

III.

LE TOUROCCO.

Mais il y a dans cette même contrée du Sénégal, un oiseau qui n'a été indiqué par aucun des Naturalistes qui nous ont pré-

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 160 & 161.

(*c*) La Tourterelle du Sénégal, planche x, fig 1. — La tourterelle à collier du Sénégal, planche xj, fig. 1. *Ornith. tom. I, pag. 122 & 124.*

(*d*) La Tourterelle à gorge tachetée du Sénégal. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 125, planche viij, fig. 3.

cédés;

cédé, que nous avons fait représenter [*] sous la dénomination de *tourterelle à large queue du Sénégal*, nous ayant été donné sous ce nom par M. Adanson : néanmoins, comme cette espèce nouvelle nous paroît réellement différente de celle de la tourterelle d'Europe, nous avons cru devoir lui donner le nom propre de *tourocco*, parce que cet oiseau ayant le bec & plusieurs autres caracteres de la tourterelle, porte sa queue comme le hocco.

IV.

LE TOURTELETTE.

Un autre oiseau qui a rapport à la tourterelle, est celui qui a été indiqué par M. Brisson [e], & que nous avons fait représenter [**] sous la dénomination de *tourterelle à cravate noire du cap de Bonne-espérance;* nous croyons devoir lui donner un nom propre, parce qu'il nous paroît être d'une espèce particuliere & différente de celle de la tourterelle; nous l'appellons donc *Tourtelette*, parce qu'il est beaucoup plus petit que notre tourterelle; il en diffère aussi en ce qu'il a la queue bien plus longue, quoique moins

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 329.

(e) Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 120, avec une figure, planche ix, fig. 2.

** *Voyez les planches enluminées*, n°. 240.

large que celle du tourocco, il n'y a que les deux plumes du milieu de la queue qui soient très longues; c'est le mâle de cette espèce qui est représenté dans nos planches enluminées; il diffère de la femelle en ce qu'il porte une espèce de cravate d'un noir brillant sous le cou & sur la gorge, au lieu que la femelle n'a que du gris mêlé de brun sur ces mêmes parties : cet oiseau se trouve au Sénégal comme au cap de Bonne-espérance, & probablement dans toutes les contrées méridionales de l'Afrique.

V.

LE TURVERT.

Voyez planche VIII. fig. 2. de ce Volume.

Nous donnons le nom de *Turvert* à un oiseau vert qui a du rapport avec la tourterelle, mais qui nous paroît être d'une espèce distincte & séparée de toutes les autres; nous comprenons sous cette espèce du turvert les trois oiseaux représentés [*]; le premier de ces oiseaux a été indiqué par M. Brisson [*f*], sous la dénomination de *tourterelle verte d'Amboine*, & dans nos planches enluminées sous celle de *tourterelle à gorge pourprée d'Amboine*, parce que cette cou-

---

* *Voyez les planches enluminées*, le premier, n°. 142; le second, n°. 214; le troisième, n°. 177.

(*f*) Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 152, avec une figure, planche xv, fig. 2.

leur de la gorge est le caractere le plus frappant de cet oiseau [*g*]; le second sous le nom de *tourterelle de Batavia*, n'a été indiqué par aucun Naturaliste; nous ne le regardons pas comme formant une espèce différente du turvert; on peut présumer qu'étant du même climat & peu différent par la grandeur, la forme & les couleurs, ce n'est qu'une variété peut-être de sexe ou d'âge : le troisième, sous la dénomination de *tourterelle de Java*, parce qu'on nous a dit qu'il venoit de cette isle ainsi que le précédent, ne nous paroît encore être qu'une simple variété du turvert, mais plus caractérisée que la premiere par la différence de la couleur sous les parties inférieures du corps.

(*g*) C'est vraisemblablement à cette espèce qu'il faut rapporter les passages suivans. » Il y a dans l'isle de Java un nombre infini de tourterelle de couleurs différentes, de vertes avec des taches noires & blanches, de jaunes & blanches, de blanches & noires, & une espèce dont la couleur est cendrée : leur grosseur est aussi différente que leurs couleurs sont variées ; les unes sont de la grosseur d'un pigeon, & les autres sont plus petites qu'une grive «. Le Gentil, *Voyage autour du monde, tom. III, pag. 74.*

» Il y a aux Philippines une sorte de tourterelle qui a les plumes grises sur le dos & blanches sur l'estomac, au milieu duquel on voit une tache rouge comme une plaie fraîche dont le sang sortiroit «. Gemelli Carreri, tom. V, pag. 266.

VI.

Ce ne sont pas-là les seules espèces ou variétés du genre des tourterelles; car sans sortir de l'ancien continent, on trouve la *Tourterelle de Portugal* [*h*], qui est brune avec des taches noires & blanches de chaque côté & vers le milieu du cou; la *tourterelle rayée de la Chine* [*i*], qui est un bel oiseau dont la tête & le cou sont rayés de jaune, de rouge & de blanc; *la tourterelle rayée des Indes* [*k*], qui n'est pas rayée longitudinalement sur le cou comme la précédente, mais transversalement sur le corps & les ailes; la *tourterelle d'Amboine* [*l*], aussi rayée transversalement de lignes noires sur le cou & la poitrine, avec la queue très longue : mais comme nous n'avons vu aucun de ces quatre oiseaux en nature, & que les Auteurs qui les ont décrits, les nomment *colombes* ou *pigeons*; nous ne devons pas déci-

---

(*h*) Colombe de Portugal. Albin, tom. II, pag. 32, avec une figure, planche xlviij. -- Brisson, *Ornithologie*, tom. I, pag. 98.

(*i*) Colombe de la Chine. Albin, tom. III, pag. 19, avec une figure, planche xlvj. -- Brisson, *Ornithologie*, tom. I, pag. 107.

(*k*) Pigeon-barré. Edwards, *Hist. of Birds*, tom. I, planche xvj. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 109.

(*l*) *Columba rufa, caudâ longissimâ, pennis collum & pectus tegentibus nigricante transversim striatis, remigibus fuscis, rectricibus fusco-rufescentibus.... Turtur Amboniensis.* La tourterelle d'Amboine. *Ornith.* pag. 127, avec une figure, planche ix, fig. 3.

der ſi tous appartiennent plus à la tourterelle qu'au pigeon.

VII.

LA TOURTE.

DANS le nouveau continent, on trouve d'abord la tourterelle de Canada, qui, comme je l'ai dit, eſt de la même eſpèce que notre tourterelle d'Europe.

Un autre oiſeau qu'avec les voyageurs nous appellerons *tourte*, eſt celui qui a été donné par Catesby [*m*], ſous le nom de *tourterelle de la Caroline.* Il nous paroît être le même [*]; la ſeule différence qu'il y ait entre ces deux oiſeaux, eſt une tache couleur d'or, mêlée de vert & de cramoiſi, qui dans l'oiſeau de Catesby, ſe trouve au-deſſous des yeux, ſur les côtés du cou, & qui ne ſe voit pas dans le nôtre, ce qui nous fait croire que le premier eſt le mâle, & le ſecond la femelle : on peut avec quelque fondement rapporter à cette eſpèce, le *picacuroba* du Breſil, indiqué par Marcgrave [*n*].

Je préſume auſſi que la tourterelle de la

(*m*) *Hiſt. nat.* de la Caroline, tom. I, pag. 24, avec une figure coloriée.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 175.

(*n*) *Picacuroba Braſilienſibus. Hiſt. nat. Braſil.* pag. 204.

Jamaïque, indiquée par Albin [*o*], & ensuite par M. Brisson [*p*], étant du même climat que la précédente [*], & n'en différant pas assez pour faire une espèce à part, doit être regardée comme une variété dans l'espéce de la tourte, & c'est par cette raison que nous ne lui avons pas donné de nom propre & particulier.

Au reste, nous observerons que cet oiseau a beaucoup de rapport avec celui donné par M. Edwards, & que le sien pourroit bien être la femelle du nôtre [*q*]. [*Voyez planche VIII, fig. 5 de ce vol.*] La seule chose qui s'oppose à cette présomption fondée sur les ressemblances, c'est la différence des climats; on a dit à M. Edwards que son oiseau venoit des Indes orientales, & le nôtre se trouve en Amérique; ne se pourroit-il pas qu'il y eût erreur sur le climat dans M. Edwards? ces oiseaux se ressemblent trop entr'eux, & ne sont pas assez différens de la tourte, pour qu'on puisse se persuader qu'ils sont de climats si éloignés; car nous sommes assurés que celui dont nous donnons la représentation, a été envoyé de la Jamaïque au cabinet du Roi.

(*o*) Albin, tom. II, pag. 32, avec une figure, planche xlix.

(*p*) *Ornitholog.* tom. I, pag. 135, avec une figure, planche xiij, fig. 1.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 174.

(*q*) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, tom. I, pl. xiv.



1 Le Ramier des Moluques. 2 Le Turverd. 3 La Tourterelle a collier. 4 La Tourterelle du Sénégal 5 La Tourte.


BRITISH MUSEUM
URAL HISTORY

VIII.

LE COCOTZIN.

L'OISEAU d'Amérique indiqué par Fernandez [*r*], sous le nom de *Cocotzin*, que nous lui conserverons, parce qu'il est d'une espèce différente de tous les autres; & comme il est aussi plus petit qu'aucune des tourterelles, plusieurs Naturalistes l'ont désigné par ce caractere, en l'appellant *petite tourterelle* [*s*]; d'autres l'ont appellé *ortolan* [*t*].

(*r*) Cocotzin. *Hist. nat. nov. Hisp.* pag. 24, cap. xliv; Cocotti. *Idem*, *ibidem*, pag. 23, cap. xlij. --- *Cocotzin aliud genus.* Idem, ibid. pag. 24, cap. xliv. *Nota.* Ces trois oiseaux ne nous paroissent être que de légeres variétés dans la même espèce.

(*s*) *Turtur minimus*, *alis maculosis*, Ray, *Syn. Avi. pag. 184, n°. 25.* -- *Turtur minimus*, *guttatus.* Sloane, *Jamaïc. page. 305.* --- *Columba subfusca minima*, *&c.* Browne, *nat. Hist. of Jamaïc. pag. 469.* Petite tourterelle tachetée. Catesby, tom. I, pag. 26, avec une figure coloriée de la femelle, planche xxvj.

(*t*) Ortolan de la Martinique. Du Tertre, *hist. des Antilles*, tom. II, pag. 254. --- Les oiseaux à qui nos Insulaires donnent le nom d'*ortolan*, ne sont que des tourterelles beaucoup plus petites que celles d'Europe.... Leur plumage est d'un gris cendré; le dessous de la gorge tire un peu sur le roux; elles vont toujours par couple, & on en trouve beaucoup dans les bois. Ces oiseaux aiment à voir le monde, se promenant dans les chemins sans s'effaroucher; & quand on les prend jeunes, ils deviennent très privés: ce sont des pelotons d'une graisse qui a un goût excellent. *Nouveau Voyage aux isles de l'Amérique*, *tom. II*, *pag. 237.*

parce que n'étant guere plus gros que cet oiseau, il est de même très bon à manger. On l'a représenté [*] sous les dénominations de *petite tourterelle de Saint-Domingue*, figure 1; & *petite tourterelle de la Martinique*, figure 2. Mais après les avoir examinés & comparés en nature, nous présumons que tous deux ne sont que la même espèce d'oiseau, dont celui représenté *figure 2*, est le mâle ; & celui *figure 1*, la femelle. Il paroît aussi qu'on doit y rapporter le *picuipinima* de Pison & de Marcgrave (*u*), & la petite tourterelle d'Acapulco, dont parle Gemelli Carreri (*x*). Ainsi cet oiseau se trouve dans toutes les parties méridionales du nouveau continent.

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 243.

(*u*) *Picuipinima.* Pison, *hist nat. pag. 86.* -- *Picuipinima Brasiliensibus.* Marcgrave, *hist. nat. Brasil. page 204.*

(*x*) Aux environs d'Acapulco, on voit des tourterelles plus petites que les nôtres, avec la pointe des ailes coloriée, qui volent jusques dans les maisons. Gemelli Carreri, tom. VI, pag. 9.

Fin du IVme. Volume des Oiseaux.



TABLE



TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

Fin de la Table du IVe. Vol. des Oiseaux.

